



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LES
MILLE ET UNÉ NUITS,
CONTES ARABES.



LES

MILLE ET UNE NUITS

CONTES ARABES

TRADUITS EN FRANÇAIS

PAR M. GALLAND,

Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,
Professeur de langue arabe au Collège-Royal.

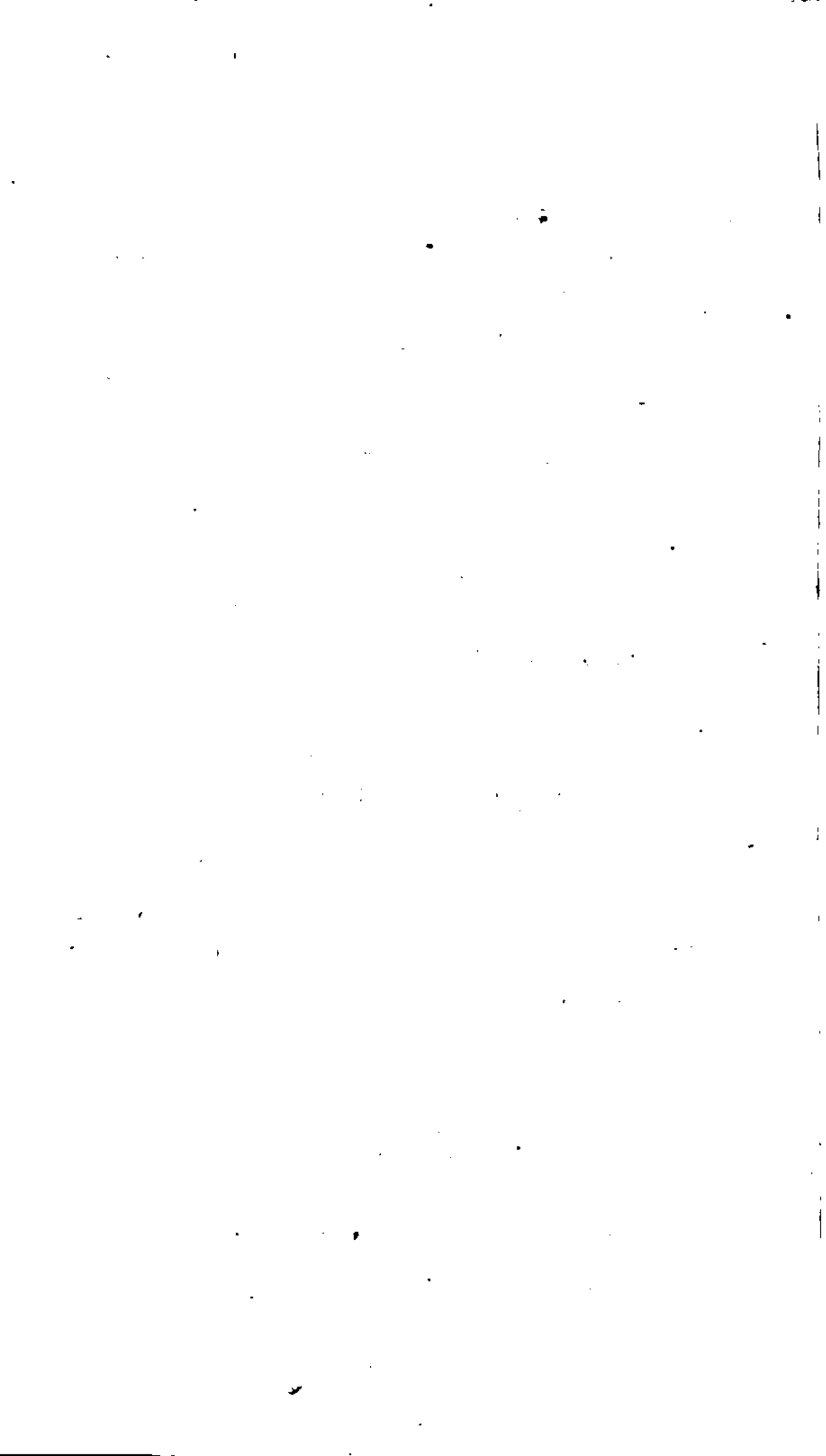
NOUVELLE ÉDITION ORNÉE DE FIGURES.

TOME QUATRIÈME.

PARIS

LEBIGRE FRÈRES, LIBRAIRES,
26, RUE DE LA HARPE.

1836.



MILLE ET UNE NUITS.

CONTES ARABES.

CLXIII^e NUIT.

« JE crûs , dit le jeune boiteux de Bagdad , que je réussirais mieux en prenant le barbier par la douceur. « Au nom de Dieu , lui dis-je , laissez-là tous vos beaux discours , et m'expédiez promptement : une affaire de la dernière importance m'appelle hors de chez moi , comme je vous l'ai déjà dit. » A ces mots il se mit à rire. « Ce serait une chose louable , dit-il , si notre esprit demeurerait toujours dans la même situation , si nous étions toujours sages et prudents : je veux croire néanmoins que si vous vous êtes mis en colère contre moi , c'est votre maladie qui a causé ce changement dans votre humeur ; c'est pourquoi vous avez besoin de quelques instructions , et vous ne pouvez mieux faire que de suivre l'exemple de votre père et de votre aïeul : ils venaient me consulter dans toutes leurs affaires ; et je puis dire , sans vanité , qu'ils se louaient fort de mes conseils. Voyez-vous , seigneur , on ne réussit jamais dans ce qu'on entreprend , si l'on n'a recours aux avis

des personnes éclairées. On ne devient point habile homme, dit le proverbe, qu'on ne prenne conseil d'un habile homme. Je vous suis tout acquis, et vous n'avez qu'à me commander. »

« Je ne puis donc gagner sur vous, interrompis-je, que vous abandonniez tous ces longs discours, qui n'aboutissent à rien qu'à me rompre la tête, et qu'à m'empêcher de me trouver où j'ai affaire ? Rasez-moi donc, ou retirez-vous. » En disant cela, je me levai de dépit en frappant du pied contre terre.

« Quand il vit que j'étais fâché tout de bon : « Seigneur, me dit-il, ne vous fâchez pas, nous allons commencer. » Effectivement il me lava la tête et se mit à me raser ; mais il ne m'eut pas donné quatre coups de rasoir, qu'il s'arrêta pour me dire : « Seigneur, vous êtes prompt ; vous devriez vous abstenir de ces emportemens qui ne viennent que du démon. Je mérite d'ailleurs que vous ayez de la considération pour moi, à cause de mon âge, de ma science et de mes vertus éclatantes.... »

« Continuez de me raser, lui dis-je en l'interrompant encore, et ne parlez plus. » « C'est-à-dire, reprit-il, que vous avez quelque affaire qui vous presse ; je vais parier que je ne me trompe pas. » « Hé ! il y a deux heures, lui repartis-je, que je vous le dis ; vous devriez déjà m'avoir rasé. » « Modérez votre ardeur, répliqua-t-il, vous n'avez peut-être pas bien pensé à ce que vous allez faire : quand on fait les choses avec précipitation, on s'en repent presque toujours. Je voudrais que vous me disiez quelle est cette affaire qui vous presse si fort, je vous en dirais

mon sentiment. Vous avez du temps du reste, puisque l'on ne vous attend qu'à midi, et qu'il ne sera midi que dans trois heures. » « Je ne m'arrête point à cela, lui dis-je : les gens d'honneur et de parole préviennent le temps qu'on leur a donné ; mais je ne m'aperçois pas qu'en m'amusant à raisonner avec vous, je tombe dans les défauts des barbiers babillards : achevez vite de me raser. »

« Plus je témoignai d'empressement, et moins il en avait à m'obéir. Il quitta son rasoir pour prendre son astrolabe ; puis laissant son astrolabe, il reprit son rasoir.... »

Scheherazade, voyant paraître le jour, garda le silence. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi l'histoire commencée :

CLXIV^e NUIT.

« LE barbier, continua le jeune boiteux, quitta encore son rasoir, prit une seconde fois son astrolabe, et me laissa à demi rasé pour aller voir quelle heure il était précisément. Il revint. « Seigneur, me dit-il, je savais bien que je ne me trompais pas ; il y a encore trois heures jusqu'à midi, j'en suis assuré, ou toutes les règles de l'astronomie sont fausses. » « Juste ciel ! m'écriai-je ; ma patience est à bout. Je n'y puis plus tenir. Maudit barbier ! barbier de malheur ! peu s'en faut que je ne me jette sur toi, et que je ne t'étrangle ! » « Doucement, monsieur, me dit-il d'un air froid, sans s'émouvoir de mon

emportement , vous ne craignez donc pas de retomber malade ? Ne vous emportez pas, vous allez être servi dans un moment. En disant ces paroles , il remit son astrolabe dans sa trousse, reprit son rasoir , qu'il repassa sur le cuir qu'il avait attaché à sa ceinture, et recommença de me raser ; mais en me rasant, il ne put s'empêcher de parler. « Si vous vouliez, seigneur, me dit-il, m'apprendre quelle est cette affaire que vous avez à midi, je vous donnerais quelque conseil dont vous pourriez vous trouver bien. » Pour le contenter, je lui dis que des amis m'attendaient à midi pour me régaler et se réjouir avec moi du retour de ma santé.

« Quand le barbier entendit parler de régal : « Dieu vous bénisse en ce jour comme en tous les autres ! s'écria-t-il ; vous me faites souvenir que j'invitai hier quatre ou cinq amis à venir manger aujourd'hui chez moi ; je l'avais oublié, et je n'ai encore fait aucuns préparatifs. » « Que cela ne vous embarrasse pas, lui dis-je, quoique j'aie à manger dehors, mon garde-manger ne laisse pas d'être toujours bien garni ; je vous fais présent de tout ce qui s'y trouvera : je vous ferai même donner du vin tant que vous en voudrez, car j'en ai d'excellent dans ma cave ; mais il faut que vous acheviez promptement de me raser, et souvenez-vous, qu'au lieu que mon père vous faisait des présens pour vous entendre parler, je vous en fais, moi, pour vous faire taire. »

« Il ne se contenta pas de la parole que je lui donnais. « Dieu vous récompense, s'écria-t-il, de la grâce que vous me faites ! mais montrez-

moi tout à l'heure ces provisions, afin que je voie s'il y aura de quoi bien régaler mes amis : je veux qu'ils soient contens de la bonne chère que je leur ferai. » « J'ai, lui dis-je, un agneau, six chapons, une douzaine de poulets, et de quoi faire quatre entrées. » Je donnai ordre à un esclave d'apporter cela sur-le-champ avec quatre grandes cruches de vin. « Voilà qui est bien, reprit le barbier ; mais il faudrait des fruits et de quoi assaisonner la viande. » Je lui fis encore donner ce qu'il demandait. Il cessa de me raser pour examiner chaque chose l'une après l'autre ; et comme cet examen dura près d'une demi-heure, je pestais, j'enrageais ; mais j'avais beau pester et enrager, le bourreau ne s'en pressait pas davantage. Il reprit pourtant le rasoir, et me rasa quelques momens , puis s'arrêtant tout à coup : « Je n'aurais jamais cru, seigneur, me dit-il, que vous fussiez si libéral ; je commence à connaître que feu votre père revit en vous. Certes, je ne méritais pas les graces dont vous me comblez, et je vous assure que j'en conserverai une éternelle reconnaissance : car, seigneur, afin que vous le sachiez, je n'ai rien que ce qui me vient de la générosité des honnêtes gens comme vous : en quoi je ressemble à Zantout, qui frotte le monde au bain ; à Sali, qui vend des pois chiches grillés par les rues ; à Salouz , qui vend des fèves ; à Akerscha, qui vend des herbes ; à Abou-Mekarès, qui arrose les rues pour abattre la poussière ; et à Cassem de la garde du calife : tous ces gens-là n'engendrent point de mélancolie : ils ne sont ni fâcheux ni querelleurs ; plus contens de leur sort que le calife au milieu

de toute sa cour, ils sont toujours gais, prêts à chanter et à danser, et ils ont chacun leur chanson et leur danse particulière, dont ils divertissent toute la ville de Bagdad ; mais ce que j'estime le plus en eux, c'est qu'ils ne sont pas grands parleurs ; non plus que votre esclave qui a l'honneur de vous parler. Tenez, seigneur, voici la chanson et la danse de Zantout qui frotte le monde au bain ; regardez-moi, et voyez si je sais bien l'imiter..... »

Scheherazade n'en dit pas davantage, parce qu'elle remarqua qu'il était jour. Le lendemain, elle poursuivit sa narration dans ces termes :

CLXV^e NUIT.

« Le barbier chanta la chanson et dansa la danse de Zantout, continua le jeune boiteux ; et quoi que je pusse dire pour l'obliger à finir ses bouffonneries, il ne cessa pas qu'il n'eût contrefait de même tous ceux qu'il avait nommés. Après cela, s'adressant à moi : « Seigneur, me dit-il, je vais faire venir chez moi tous ces honnêtes gens ; si vous m'en croyez vous serez des nôtres, et vous laisserez là vos amis, qui sont peut-être de grands parleurs, qui ne feront que vous étourdir par leurs ennuyeux discours, et vous faire retomber dans une maladie pire que celle dont vous sortez ; au lieu que chez moi vous n'aurez que du plaisir. »

« Malgré ma colère, je ne pus m'empêcher de

rire de ses folies. « Je voudrais, lui dis-je, n'avoir pas affaire, j'accepterais la proposition que vous me faites ; j'irais de bon cœur me réjouir avec vous : mais je vous prie de m'en dispenser, je suis trop engagé aujourd'hui ; je serai plus libre un autre jour, et nous ferons cette partie. Achevez de me raser, et hâtez-vous de vous en retourner : vos amis sont déjà peut-être dans votre maison. » « Seigneur, reprit-il, ne me refusez pas la grace que je vous demande : venez vous réjouir avec la bonne compagnie que je dois avoir. Si vous vous étiez trouvé une fois avec ces gens-là, vous en seriez si content, que vous renoncerez pour eux à vos amis. » « Ne parlons plus de cela, lui répondis-je, je ne puis être de votre festin. »

« Je ne gagnai rien par la douceur. » Puisque vous ne voulez pas venir chez moi, répliqua le barbier, il faut donc que vous trouviez bon que j'aïlle avec vous. Je vais porter chez moi ce que vous m'avez donné ; mes amis mangeront si bon leur semble, je reviendrai aussitôt. Je ne veux pas commettre l'incivilité de vous laisser aller seul ; vous méritez bien que j'aie pour vous cette complaisance. » « Ciel, m'écriai-je alors, je ne pourrai donc pas me délivrer aujourd'hui d'un homme si fâcheux ! Au nom du grand Dieu vivant, lui dis-je, finissez vos discours importuns ! Allez trouver vos amis : buvez, mangez, réjouissez-vous, et laissez-moi la liberté d'aller avec les miens. Je veux partir seul, je n'ai pas besoin que personne m'accompagne. Aussi bien, il faut que je vous l'avoue, le lieu où je vais n'est pas un lieu où vous puissiez être reçu ; on

n'y veut que moi. » « Vous vous moquez , seigneur, repartit-il : si vos amis vous ont convié à un festin, quelle raison peut vous empêcher de me permettre de vous accompagner? Vous leur ferez plaisir , j'en suis sûr, de leur mener un homme qui a comme moi le mot pour rire , et qui sait divertir agréablement une compagnie. Quoi que vous me puissiez dire, la chose est résolue, je vous accompagnerai malgré vous. »

« Ces paroles, seigneurs, me jetèrent dans un grand embarras. « Comment me déferai-je de ce maudit barbier? disais-je en moi-même. Si je m'obstine à le contredire, nous ne finirons point notre contestation. » D'ailleurs, j'entendais qu'on appelait déjà pour la première fois à la prière de midi , et qu'il était temps de partir ; ainsi je pris le parti de ne dire mot , et de faire semblant de consentir qu'il vînt avec moi. Alors il acheva de me raser ; et cela étant fait, je lui dis : « Prenez quelques-uns de mes gens pour emporter avec vous ces provisions , et revenez , je vous attends ; je ne partirai pas sans vous. »

Il sortit enfin , et j'achevai promptement de m'habiller. J'entendis appeler à la prière pour la dernière fois : je me hâtai de me mettre en chemin ; mais le malicieux barbier , qui avait jugé de mon intention , s'était contenté d'aller avec mes gens jusqu'à la vue de sa maison , et de les voir entrer chez lui. Il s'était caché à un coin de la rue pour m'observer et me suivre. En effet , quand je fus arrivé à la porte du cadî , je me retournai et l'aperçus à l'entrée de la rue : j'en eus un chagrin mortel.

« La porte du cadî était à demi-ouverte ; et

en entrant, je vis la vieille dame qui m'attendait, et qui, après avoir fermé la porte, me conduisit à la chambre de la jeune dame dont j'étais amoureux. Mais à peine commençai-je à l'entretenir que nous entendîmes du bruit dans la rue. La jeune dame mit la tête à la fenêtre, et vit au travers de laalousie que c'était le cadi son père qui revenait de la prière. Je regardai aussi en même temps, et j'aperçus le barbier assis vis-à-vis, au même endroit d'où j'avais vu la jeune dame.

« J'eus alors deux sujets de crainte : l'arrivée du cadi et la présence du barbier. La jeune dame me rassura sur le premier, en me disant que son père ne montait à sa chambre que très-rarement, et que, comme elle avait prévu que ce contre-temps pourrait arriver, elle avait songé au moyen de me faire sortir sûrement : mais l'indiscrétion du malheureux barbier me causait une grande inquiétude; et vous allez voir que cette inquiétude n'était pas sans fondement.

« Dès que le cadi fut rentré chez lui, il donna lui-même la bastonnade à un esclave qui l'avait méritée. L'esclave poussait de grands cris qu'on entendait de la rue. Le barbier crut que c'était moi qui criais et qu'on maltraitait. Prévenu de cette pensée, il fait des cris épouvantables, déchire ses habits, jette de la poussière sur sa tête, appelle au secours tout le voisinage, qui vient à lui aussitôt. On lui demande ce qu'il a, et quel secours on peut lui donner. « Hélas ! s'écrie-t-il, on assassine mon maître, mon cher patron ! » Et, sans rien dire davantage, il court jusque chez moi, en criant toujours de même,

et revient suivi de tous mes domestiques armés de bâtons. Ils frappent, avec une fureur qui n'est pas concevable, à la porte du cadi, qui envoya un esclave pour voir ce que c'était ; mais l'esclave, tout effrayé, retourne vers son maître ; « Seigneur, dit-il, plus de dix mille hommes veulent entrer chez vous par force, et commencent à enfoncer la porte. »

« Le cadi courut aussitôt lui-même ouvrir la porte, et demanda ce qu'on lui voulait. Sa présence vénérable ne put inspirer du respect à mes gens, qui lui dire insolemment : « Maudit cadi ! chien de cadi ! quel sujet avez-vous d'assassiner notre maître ? Que vous a-t-il fait ? » « Bonnes gens, leur répondit le cadi, pourquoi aurai-je assassiné votre maître, que je ne connais pas, et qui ne m'a point offensé ? Voilà ma maison ouverte : entrez, voyez, cherchez. » « Vous lui avez donné la bastonnade, dit le barbier ; j'ai entendu ses cris il n'y a qu'un moment. » « Mais encore, répliqua le cadi, quelle offense m'a pu faire votre maître pour m'avoir obligé à le maltraiter comme vous le dites. Est-ce qu'il est dans ma maison ? Et s'il y est, comment y est-il entré, ou qui peut l'y avoir introduit ? » « Vous ne m'en ferez point accroire avec votre grande barbe, méchant cadi, reprit le barbier, je sais bien ce que je dis. Votre fille aime notre maître, et lui a donné rendez-vous dans votre maison pendant la prière du midi. Vous en avez sans doute été averti ; vous êtes revenu chez vous, vous l'y avez surpris, et lui avez fait donner la bastonnade par vos esclaves ; mais vous n'aurez pas fait cette méchante action impuné-

ment ; le calife en sera informé, et en fera bonne et brève justice. Laissez-le sortir, et nous le rendez tout à l'heure, sinon nous allons entrer, et vous l'arracher, à votre honte. » « Il n'est pas besoin de tant parler, reprit le cadi, ni de faire un si grand éclat : si ce que vous dites est vrai, vous n'avez qu'à entrer et le chercher, je vous en donne la permission. » Le cadi n'eut pas achevé ces mots, que le barbier et mes gens se jetèrent dans la maison comme des furieux, et se mirent à me chercher partout. . . »

Scheherazade, en cet endroit, ayant aperçu le jour, cessa de parler. Schahriar se leva en riant du zèle indiscret du barbier, et fort curieux de savoir ce qui s'était passé dans la maison du cadi, et par quel accident le jeune homme pouvait être devenu boiteux. La sultane satisfait sa curiosité le lendemain, et reprit la parole en ces termes :

CLXVI. NUIT.

« Le tailleur continua de raconter au sultan de Casgar l'histoire qu'il avait commencée. . . »

« Sire, dit-il, le jeune boiteux poursuivit ainsi :

« Comme j'avais entendu tout ce que le barbier avait dit au cadi, je cherchai un endroit pour me cacher. Je n'en trouvai point d'autre qu'un grand coffre vide où je me jetai, et que je fermai sur moi. Le barbier, après avoir surneté partout, ne manqua pas de venir dans la chambre

où j'étais. Il s'approcha du coffre, l'ouvrit, et dès qu'il m'eut aperçu, le prit, le chargea sur sa tête et l'emporta; il descendit d'un escalier assez haut dans une cour qu'il traversa promptement, et enfin il gagna la porte de la rue. Pendant qu'il me portait, le coffre vint à souffrir par malheur; et alors, ne pouvant s'ouvrir la honte d'être exposé aux regards et aux huées de la populace qui nous suivait, je me lançai dans la rue avec tant de précipitation, que je me blesai à la jambe, de manière que je suis demeuré boiteux depuis ce temps-là. Je ne sentis pas d'abord tout mon mal, et je ne laissai pas de me relever pour me dérober à la risée du peuple par une prompte fuite. Je lui jetai même des poignées d'or et d'argent dont ma bourse était pleine; et tandis qu'il s'occupait à les ramasser, je m'échappai en enfilant des rues détournées. Mais le maudit barbier, profitant de la ruse dont je m'étais servi pour me débarrasser de la foule, me suivit sans me perdre de vue, en me criant de toute sa force : « Arrêtez, seigneur, pourquoi courez-vous si vite ? Si vous saviez combien j'ai été affligé du mauvais traitement que le cadi vous a fait, à vous qui êtes si généreux, et à qui nous avons tant d'obligations, mes amis et moi ! Ne vous l'avais-je pas bien dit, que vous exposiez votre vie par votre obstination à ne vouloir pas que je vous accompagnasse ? Voilà ce qui vous est arrivé par votre faute ; et si de mon côté je ne m'étais pas obstiné à vous suivre pour voir où vous alliez, que seriez-vous devenu ? Où allez-vous donc, seigneur ? Attendez-moi.

« C'est ainsi que le malheureux barbier parlait tout haut dans la rue. Il ne se contentait pas d'avoir causé un si grand scandale dans le quartier du cadi, il voulait encore que toute la ville en eût connaissance. Dans la rage où j'étais, j'avais envie de l'attendre pour l'étrangler; mais je n'aurais fait par là que rendre ma confusion plus éclatante. Je pris un autre parti; comme je m'aperçus que sa voix me livrait en spectacle à une infinité de gens qui paraissaient aux portes ou aux fenêtres, ou qui s'arrêtaient dans les rues pour me regarder, j'entrai dans un khan dont le concierge m'était connu. Je le trouvai à la porte, où le bruit l'avait attiré. « Au nom de Dieu, lui dis-je, faites-moi la grace d'empêcher que ce furieux n'entre ici après moi. » Il me le promit et me tint parole; mais ce ne fut pas sans peine : car l'obstiné barbier voulait entrer malgré lui, et ne se retira qu'après lui avoir dit mille injures; et jusqu'à ce qu'il fût rentré dans sa maison, il ne cessa d'exagérer à tous ceux qu'il rencontrait le grand service qu'il prétendait m'avoir rendu.

« Voilà comme je me délivrai d'un homme si fatigant. Après cela, le concierge me pria de lui apprendre mon aventure. Je la lui racontai. Ensuite je le priai à mon tour de me prêter un appartement jusqu'à ce que je fusse guéri. « Seigneur, me dit-il, ne seriez-vous pas plus commodément chez vous? » « Je ne veux point y retourner, lui répondis-je : ce détestable barbier ne manquerait pas de m'y venir trouver; j'en serais tous les jours obsédé; et je mourrais à la fin de chagrin de l'avoir incessamment de-

vant les yeux. D'ailleurs, après ce qui m'est arrivé aujourd'hui, je ne puis me résoudre à demeurer davantage en cette ville; je prétends aller où ma mauvaise fortune me voudra conduire. » Effectivement, dès que je fus guéri, je pris tout l'argent dont je crus avoir besoin pour voyager, et du reste de mon bien j'en fis une donation à mes parens.

« Je partis donc de Bagdad, seigneurs, et je suis venu jusqu'ici. J'avais lieu d'espérer que je ne rencontrerais point ce pernecieux barbier dans un pays si éloigné du mien, et cependant je le trouve parmi vous. Ne soyez donc point surpris de l'empressement que j'ai à me retirer. Vous jugez bien de la peine que me doit faire la vue d'un homme qui est cause que je suis boiteux, et réduit à la triste nécessité de vivre éloigné de mes parens, de mes amis et de ma patrie. » En achevant ces paroles, le jeune boiteux se leva et sortit. Le maître de la maison le conduisit jusqu'à la porte, en lui témoignant le déplaisir qu'il avait de lui avoir donné, quoique innocemment, un si grand sujet de mortification.

« Quand le jeune homme fut parti, continua le tailleur, nous demeurâmes tous fort étonnés de son histoire. Nous jetâmes les yeux sur le barbier, et dîmes qu'il avait tort, si ce que nous venions d'entendre était véritable. « Messieurs, nous répondit-il en levant la tête, qu'il avait toujours tenue baissée jusqu'alors, le silence que j'ai gardé pendant que ce jeune homme vous a entretenus, vous doit être un témoignage qu'il ne vous a rien avancé dont je ne demeure d'ac-

cord. Mais quoi qu'il vous ait pu dire, je soutiens que j'ai dû faire ce que j'ai fait : je vous en rends juges vous-mêmes. Ne s'était-il pas jeté dans le péril? et, sans mon secours, en serait-il sorti si heureusement? Il est bien heureux d'en être quitte pour une jambe incommode. Ne me suis-je pas exposé à un plus grand danger pour le tirer d'une maison où je m'imaginai qu'on le maltraitait? A-t-il raison de se plaindre de moi, et de me dire des injures si atroces? Voilà ce que l'on gagne à servir des gens ingrats. Il m'accuse d'être un babillard; c'est une pure calomnie : de sept frères que nous étions; je suis celui qui parle le moins et qui ai le plus d'esprit en partage. Pour vous en faire convenir, seigneurs, je n'ai qu'à vous conter mon histoire et la leur. Honorez-moi, je vous prie, de votre attention.

HISTOIRE

DU BARBIER.

« Sous le règne du calife Mostanser Billah, prince si fameux par ses immenses libéralités envers les pauvres, dix voleurs obsédaient les chemins des environs de Bagdad, et faisaient depuis long-temps des vols et des cruautés inouïes. Le calife, averti d'un si grand désordre, fit venir le juge de police quelques jours avant la fête du baïram, et lui ordonna, sous peine de la vie, de les lui amener tous dix.... »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, pour

avertir le sultan des Indes que le jour commençait à paraître. Ce prince se leva, et la nuit suivante, la sultane reprit son discours de cette manière :

CLXVII^e NUIT.

« Le juge de police, continua le barbier, fit ses diligences et mit tant de monde en campagne, que les dix voleurs furent pris le propre jour du baïram. Je me promenais alors sur le bord du Tigre ; je vis dix hommes assez richement habillés, qui s'embarquaient dans un bateau. J'aurais connu que c'étaient des voleurs pour peu que j'eusse fait attention aux gardes qui les accompagnaient ; mais je ne regardais qu'eux ; et, prévenu que c'étaient des gens qui allaient se réjouir et passer la fête en festin, j'entrai dans le bateau pêle-mêle avec eux sans dire mot, dans l'espérance qu'ils voudraient bien me souffrir dans leur compagnie. Nous descendîmes le Tigre, et l'on nous fit aborder devant le palais du calife. J'eus le temps de rentrer en moi-même et de m'apercevoir que j'avais mal jugé d'eux. Au sortir du bateau, nous fûmes environnés d'une nouvelle troupe de gardes du juge de police, qui nous lièrent et nous menèrent devant le calife. Je me laissai lier comme les autres sans rien dire : que m'eût-il servi de parler et de faire quelque résistance ? C'eût été le moyen de me faire maltraiter par les gardes, qui ne m'auraient pas écouté ; car ce sont des brutaux qui n'en-

tendent point raison. J'étais avec des voleurs; c'était assez pour leur faire croire que j'en devais être un.

« Dès que nous fûmes devant le calife, il ordonna le châtimement de ces dix scélérats. « Qu'on coupe, dit-il, la tête à ces dix voleurs. » Aussitôt le bourreau nous rangea sur une file à la portée de sa main, et par bonheur je me trouvais le dernier. Il coupa la tête aux dix voleurs, en commençant par le premier; et quand il vint à moi, il s'arrêta. Le calife, voyant que le bourreau ne me frappait pas, se mit en colère. « Ne t'ai-je pas commandé, lui dit-il, de couper la tête à dix voleurs? Pourquoi ne la coupes-tu qu'à neuf? » « Commandeur des croyans, répondit le bourreau, Dieu me garde de n'avoir pas exécuté l'ordre de votre majesté! Voilà dix corps par terre et autant de têtes que j'ai coupées; elle peut les faire compter. » Lorsque le calife eut vu lui-même que le bourreau disait vrai, il me regarda avec étonnement; et, ne me trouvant pas la physionomie d'un voleur: « Bon vieillard, me dit-il, par quelle aventure vous trouvez-vous mêlé avec de misérables qui ont mérité mille morts? » Je lui répondis: « Commandeur des croyans, je vais vous faire un aveu véritable. J'ai vu ce matin entrer dans un bateau ces dix personnes, dont le châtimement vient de faire éclater la justice de votre majesté; je me suis embarqué avec eux, persuadé que c'étaient des gens qui allaient se régaler ensemble pour célébrer ce jour, qui est le plus célèbre de notre religion. »

« Le calife ne put s'empêcher de rire de mon

avepture ; et , tout au contraire de ce jeune boiteux qui me traite de babillard , il admira ma discrétion et ma constance à garder le silence.

« Commandeur des croyans , lui dis-je , que votre majesté ne s'étonne pas si je me suis tû dans une occasion qui aurait excité la démangeaison de parler à un autre. Je fais une profession particulière de me taire , et c'est par cette vertu que je me suis acquis le titre glorieux de silencieux. C'est ainsi qu'on m'appelle pour me distinguer de six frères que j'eus. C'est le fruit que j'ai tiré de ma philosophie ; enfin cette vertu fait toute ma gloire et mon bonheur. »

« J'ai bien de la joie , me dit le calife en souriant , qu'on vous ait donné un titre dont vous faites un si bel usage. Mais apprenez-moi quelle sorte de gens étaient vos frères ; vous ressemblaient-ils ? » « En aucune manière , lui repartis-je ; ils étaient tous plus babillards les uns que les autres : et quant à la figure , il y avait encore grande différence entre eux et moi : le premier était bossu ; le second , brèche-dent ; le troisième , borgne ; le quatrième , aveugle ; le cinquième avait les oreilles coupées ; et le sixième , les lèvres fendues. Il leur est arrivé des aventures qui vous feraient juger de leurs caractères , si j'avais l'honneur de les raconter à votre majesté. » Comme il me parut que le calife ne demandait pas mieux que de les entendre , je poursuivis sans attendre son ordre.

HISTOIRE

DU PREMIER FRÈRE DU BARBIER.

« SIRE, lui dis-je, mon frère aîné, qui s'appelait Bachouc le bossu, était tailleur de profession. Au sortir de son apprentissage, il loua une boutique vis-à-vis d'un moulin; et comme il n'avait point encore fait de pratiques, il avait bien de la peine à vivre de son travail. Le meunier au contraire était fort à son aise, et possédait une très-belle femme. Un jour, mon frère, en travaillant dans sa boutique, leva la tête, et aperçut à une fenêtre du moulin la meunière qui regardait dans la rue. Il la trouva si belle, qu'il en fut enchanté. Pour la meunière, elle ne fit nulle attention à lui; elle ferma sa fenêtre, et ne parut plus de tout le jour. Cependant le pauvre tailleur ne fit autre chose que lever les yeux vers le moulin en travaillant. Il se piqua les doigts plus d'une fois, et son travail de ce jour-là ne fut pas trop régulier. Sur le soir, lorsqu'il fallut fermer sa boutique, il eut de la peine à s'y résoudre, parce qu'il espérait toujours que la meunière se ferait voir encore; mais enfin il fut obligé de la fermer et de se retirer à sa petite maison, où il passa une fort mauvaise nuit. Il est vrai qu'il s'en leva plus matin, et qu'impatient de revoir sa maîtresse, il vola vers sa boutique. Il ne fut pas plus heureux que le jour précédent: la meunière ne parut qu'un moment de toute la journée; mais ce moment acheva de le rendre le plus amoureux de tous les hommes. Le troisième

jour, il eut sujet d'être plus content que les deux autres. La meunière jeta les yeux sur lui par hasard, et le surprit dans une attention à la considérer, qui lui fit connaître ce qui se passait dans son cœur..... »

Le jour, qui paraissait, obligea Scheherazade d'interrompre son récit en cet endroit. Elle en reprit le fil la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CLXVIII^e NUIT.

« SIRE, le barbier continuant l'histoire de son frère aîné :

« Commandeur des croyans, poursuivit-il, en parlant toujours au calife Mostanser Billah, vous saurez que la meunière n'eut pas plutôt pénétré les sentimens de mon frère, qu'au lieu de s'en fâcher, elle résolut de s'en divertir. Elle le regarda d'un air riant; mon frère la regarda de même, mais d'une manière si plaisante, que la meunière referma la fenêtre au plus vite, de peur de faire un éclat de rire qui fit connaître à mon frère qu'elle le trouvait ridicule. L'innocent Bacbouc interpréta cette action à son avantage, et ne manqua pas de se flatter qu'on l'avait vu avec plaisir.

« La meunière prit donc la résolution de se réjouir de mon frère. Elle avait une pièce d'une assez belle étoffe dont il y avait déjà long-temps qu'elle voulait se faire un habit. Elle l'enveloppa dans un beau mouchoir de soie, et la lui envoya

par une jeune esclave qu'elle avait. L'esclave, bien instruite, vint à la boutique du tailleur ; « Ma maîtresse vous salue, lui dit-elle, et vous prie de lui faire un habit de la pièce d'étoffe que je vous apporte, sur le modèle de celui qu'elle vous envoie en même temps ; elle change souvent d'habit, et c'est une pratique dont vous serez très-content. » Mon frère ne douta plus que la meunière ne fût amoureuse de lui. Il crut qu'elle ne lui envoyait du travail, immédiatement après ce qui s'était passé entre elle et lui, qu'afin de lui marquer qu'elle avait lu dans le fond de son cœur, et de l'assurer du progrès qu'il avait fait dans le sien. Prévenu de cette bonne opinion, il chargea l'esclave de dire à sa maîtresse qu'il allait tout quitter pour elle, et que l'habit serait prêt pour le lendemain matin. En effet, il y travailla avec tant de diligence, qu'il l'acheva le même jour.

« Le lendemain la jeune esclave vint voir si l'habit était fait. Bacbouc le lui donna bien plié, en lui disant ; « J'ai trop d'intérêt de contenter votre maîtresse pour avoir négligé son habit ; je veux l'engager, par ma diligence, à ne se servir désormais que de moi. » La jeune esclave fit quelques pas pour s'en aller ; puis, se retournant, elle dit tout bas à mon frère : « A propos, j'oubliais de m'acquitter d'une commission qu'on m'a donnée : ma maîtresse m'a chargée de vous faire ses complimens, et de vous demander comment vous aviez passé la nuit ; pour elle, la pauvre femme, elle vous aime si fort, qu'elle n'en a pas dormi. » « Dites-lui, répondit avec transport mon benêt de frère, que j'ai

pour elle une passion si violente, qu'il y a quatre nuits que je n'ai fermé l'œil. » Après ce compliment de la part de la meunière, il crut devoir se flatter qu'elle ne le laisserait pas languir dans l'attente de ses faveurs.

« Il n'y avait pas un quart d'heure que l'esclave avait quitté mon frère, lorsqu'il la vit revenir avec une pièce de satin. « Ma maîtresse, lui dit-elle, est très-satisfaite de son habit, il lui va le mieux du monde; mais comme il est très-beau, et qu'elle ne veut le porter qu'avec un caleçon neuf, elle vous prie de lui en faire un au plutôt de cette pièce de satin. » « Cela suffit, répondit Bacbouc, il sera fait aujourd'hui avant que je sorte de ma boutique; vous n'avez qu'à le venir prendre sur la fin du jour. » La meunière se montra souvent à sa fenêtre, et prodigua ses charmes à mon frère pour lui donner du courage. Il faisait beau le voir travailler. Le caleçon fut bientôt fait. L'esclave le vint prendre; mais elle n'apporta au tailleur ni l'argent qu'il avait déboursé pour les accompagnemens de l'habit et du caleçon, ni de quoi lui payer la façon de l'un et de l'autre. Cependant ce malheureux amant qu'on amusait et qui ne s'en apercevait pas, n'avait rien mangé de tout ce jour-là, et fut obligé d'emprunter quelques pièces de monnaie pour acheter de quoi souper. Le jour suivant, dès qu'il fut arrivé à sa boutique, la jeune esclave vint lui dire que le meunier souhaitait de lui parler. « Ma maîtresse, ajouta-t-elle, lui a dit tant de bien de vous en lui montrant votre ouvrage, qu'il veut aussi que vous travailliez pour lui. Elle l'a fait exprès, afin que

la liaison qu'elle veut former entre lui et vous, serve à faire réussir ce que vous désirez également l'un et l'autre. » Mon frère se laissa persuader, et alla au moulin avec l'esclave. Le meunier le reçut fort bien, et lui présentant une pièce de toile : « J'ai besoin de chemises, lui dit-il, voilà de la toile; je voudrais bien que m'en fissiez vingt; s'il y a du reste, vous m'en rendrez... »

Scheherazade, frappée tout à coup par la clarté du jour qui commençait à éclairer l'appartement de Schahriar, se tut en achevant ces dernières paroles. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi l'histoire de Bacbouc :

CLXIX^e NUIT.

« Mon frère, continua le barbier, eut du travail pour cinq ou six jours à faire vingt chemises pour le meunier, qui lui donna ensuite autant de toile pour en faire autant de caleçons. Lorsqu'ils furent achevés, Bacbouc les porta au meunier, qui lui demanda ce qu'il lui fallait pour sa peine. Sur quoi mon frère dit qu'il se contenterait de vingt dragmes d'argent. Le meunier appela aussitôt la jeune esclave et lui dit d'apporter le trébuchet, pour voir si la monnaie qu'il allait donner était de poids. L'esclave, qui avait le mot, regarda mon frère en colère, pour lui marquer qu'il allait tout gâter s'il recevait de l'argent. Il se le tint pour dit; il refusa d'en prendre, quoiqu'il en eût besoin et qu'il en eût

emprunté pour acheter le fil dont il avait cousu les chemises et les caleçons. Au sortir de chez le meunier, il vint me prier de lui prêter de quoi vivre, en me disant qu'on ne le payait pas. Je lui donnai quelques monnaies que j'avais dans ma bourse, et cela le fit subsister durant quelques jours : il est vrai qu'il ne vivait que de bouillie, et qu'encore n'en mangeait-il pas tout son soûl.

« Un jour il entra chez le meunier, qui était occupé à faire aller son moulin, et qui, croyant qu'il venait demander de l'argent, lui en offrit; mais la jeune esclave, qui était présente, lui fit encore un signe qui l'empêcha d'en accepter, et le fit répondre au meunier qu'il ne venait pas pour cela, mais seulement pour s'informer de sa santé. Le meunier l'en remercia et lui donna une robe de dessus à faire. Bacbouc la lui rapporta le lendemain. Le meunier tira sa bourse; la jeune esclave ne fit en ce moment que regarder mon frère : » Voisin, dit-il au meunier, rien ne presse; nous compterons une autre fois. » Ainsi, cette pauvre dupe se retira dans sa boutique avec trois grandes maladies, c'est-à-dire amoureux, affamé et sans argent.

« La meunière était avare et méchante; elle ne se contenta pas d'avoir frustré mon frère de ce qui lui était dû, elle excita son mari à tirer vengeance de l'amour qu'il avait pour elle, et voici comment ils s'y prirent. Le meunier invita Bacbouc un soir à souper, et après l'avoir assez mal régalé, il lui dit : « Frère, il est trop tard pour vous retirer chez vous, demeurez ici. » En parlant de cette sorte, il le mena dans un endroit

où il y avait un lit. Il le laissa là et se retira avec sa femme dans le lieu où ils avaient coutume de coucher. Au milieu de la nuit, le meunier vint trouver mon frère : « Voisin, lui dit-il, dormez-vous ? Ma mule est malade et j'ai bien du blé à moudre ; vous me feriez beaucoup de plaisir si vous vouliez tourner le moulin à sa place. » Bacbouc, pour lui montrer qu'il était homme de bonne volonté, lui répondit qu'il était prêt à lui rendre ce service, qu'on n'avait seulement qu'à lui montrer comment il fallait faire. Alors le meunier l'attacha par le milieu du corps, de même qu'une mule, pour faire tourner le moulin ; et lui donnant ensuite un grand coup de fouet sur les reins : « Marchez, voisin, lui dit-il. » « Eh ! pourquoi me frappez-vous ? lui dit mon frère. » « C'est pour vous encourager, répondit le meunier ; car sans cela ma mule ne marche pas. » Bacbouc fut étonné de ce traitement ; néanmoins il n'osa s'en plaindre. Quand il eut fait cinq ou six tours, il voulut se reposer ; mais le meunier lui donna une douzaine de coups de fouet bien appliqués, en lui disant : « Courage, voisin, ne vous arrêtez pas, je vous prie, il faut marcher sans prendre haleine, autrement vous gâteriez ma farine. »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit qu'il était jour. Le lendemain elle reprit son discours de cette sorte :

CLXX^e NUIT.

« Le meunier obligea mon frère à tourner ainsi le moulin pendant le reste de la nuit, continua le barbier. A la pointe du jour il le laissa sans le détacher et se retira à la chambre de sa femme. Bachouc demeura quelque temps en cet état. A la fin, la jeune esclave vint, qui le détacha. « Ah ! que nous vous avons plaint, ma bonne maîtresse et moi, s'écria la perfide ; nous n'avons aucune part au mauvais tour que son mari vous a joué. » Le malheureux Bachouc ne lui répondit rien, tant il était fatigué et moulu de coups ; mais il regagna sa maison en faisant une ferme résolution de ne plus songer à la meunière. »

« Le récit de cette histoire, poursuivit le barbier, fit rire le calife. « Allez, me dit-il, retournez chez vous ; on va vous donner quelque chose de ma part pour vous consoler d'avoir manqué le régal auquel vous vous attendiez. » « Commandeur des croyans, repris-je, je supplie votre majesté de trouver bon que je ne reçoive rien qu'après lui avoir raconté l'histoire de mes autres frères. » Le calife m'ayant témoigné par son silence qu'il était disposé à m'écouter, je continuai en ces termes :

HISTOIRE

DU SECOND FRÈRE DU BARBIER.

« Mon second frère, qui s'appelait Bakbarah le brèche-dent, marchant un jour par la ville, rencontra une vieille dans une rue écartée. Elle l'aborda. « J'ai, lui dit-elle, un mot à vous dire, je vous prie de vous arrêter un moment. » Il s'arrêta en lui demandant ce qu'elle voulait. « Si vous avez le temps de venir avec moi, reprit-elle, je vous mènerai dans un palais magnifique, où vous verrez une dame plus belle que le jour; elle vous recevra avec beaucoup de plaisir et vous présentera la collation avec d'excellent vin; il n'est pas besoin de vous en dire davantage. » « Ce que vous me dites est-il bien vrai? » répliqua mon frère. « Je ne suis pas une menteuse, répartit la vieille; je ne vous propose rien qui ne soit véritable. Mais écoutez ce que j'exige de vous : il faut que vous soyez sage, que vous parliez peu et que vous ayez une complaisance infinie. » Bakbarah ayant accepté la condition, elle marcha devant et il la suivit. Ils arrivèrent à la porte d'un grand palais où il y avait beaucoup d'officiers et de domestiques. Quelques-uns voulurent arrêter mon frère; mais la vieille ne leur eut pas plutôt parlé, qu'ils le laissèrent passer. Alors elle se retourna vers mon frère, et lui dit : « Souvenez-vous au moins que la jeune dame chez qui je vous mène aime la douceur et la retenue : elle ne veut pas qu'on la contredise. Si vous la contentez en cela, vous pouvez compter

que vous obtiendrez d'elle ce que vous voudrez. » Bakbarah la remercia de cet avis et promit d'en profiter.

« Elle le fit entrer dans un bel appartement. C'était un grand bâtiment en carré, qui répondait à la magnificence du palais ; une galerie régnait à l'entour, et l'on voyait au milieu un très-beau jardin. La vieille le fit asseoir sur un sofa bien garni, et lui dit d'attendre un moment, qu'elle allait avertir de son arrivée la jeune dame.

« Mon frère, qui n'était jamais entré dans un lieu si superbe, se mit à considérer toutes les beautés qui s'offraient à sa vue ; et jugeant de sa bonne fortune par la magnificence qu'il voyait, il avait de la peine à contenir sa joie. Il entendit bientôt un grand bruit, qui était causé par une troupe d'esclaves enjouées, qui vinrent à lui en faisant des éclats de rire, et il aperçut au milieu d'elles une jeune dame d'une beauté extraordinaire, qui se faisait aisément reconnaître pour leur maîtresse, par les égards qu'on avait pour elle. Bakbarah, qui s'était attendu à un entretien particulier avec la dame, fut extrêmement surpris de la voir arriver en si bonne compagnie. Cependant les esclaves prirent un air sérieux en s'approchant de lui ; et lorsque la jeune dame fut près du sofa, mon frère, qui s'était levé, lui fit une profonde révérence. Elle prit la place d'honneur ; et puis, l'ayant prié de se remettre à la sienne, elle lui dit d'un ton riant : « Je suis ravie de vous voir, et je vous souhaite tout le bien que vous pouvez désirer. » « Madame, répondit

Bakbarah , je ne puis en souhaiter un plus grand que l'honneur que j'ai de paraître devant vous. »

« Il me semble que vous êtes de bonne humeur, répliqua-t-elle, et que vous voudrez bien que nous passions le temps agréablement ensemble. »

« Elle commanda aussitôt que l'on servît la collation. En même temps on couvrit une table de plusieurs corbeilles de fruits et de confitures. Elle se mit à table avec les esclaves et mon frère. Comme il était placé vis-à-vis d'elle, quand il ouvrait la bouche pour manger, elle s'apercevait qu'il était brèche-dent, et elle le faisait remarquer aux esclaves, qui en riaient de tout leur cœur avec elle. Bakbarah, qui de temps en temps levait la tête pour la regarder, et qui la voyait rire, s'imagina que c'était de la joie qu'elle avait de sa venue, et se flatta que bientôt elle écarterait ses esclaves pour rester avec lui sans témoins. Elle jugea bien qu'il avait cette pensée ; et, prenant plaisir à l'entretenir dans une erreur si agréable, elle lui dit des douceurs, et lui présenta de sa propre main de tout ce qu'il y avait de meilleur.

« La collation achevée, on se leva de table. Dix esclaves prirent des instrumens, et commentèrent à jouer et à chanter ; d'autres se mirent à danser. Mon frère, pour faire l'agréable dansa aussi, et la jeune dame s'en mêla. Après même qu'on eut dansé quelque temps, on s'assit pour prendre haleine. La jeune dame se fit donner un verre de vin, et regarda mon frère en souriant, pour lui marquer qu'elle allait boire à sa santé. Il se leva et demeura debout pendant qu'elle but. Lorsqu'elle eut bu, au lieu de

rendre le verre , elle le fit remplir , et le présenta à mon frère , afin qu'il lui fît raison

Scheherazade voulait poursuivre son récit ; mais , remarquant qu'il était jour , elle cessa de parler. La nuit suivante, elle reprit la parole , et dit au sultan des Indes :

CLXXI^e NUIT.

« SIRE, le barbier continuant l'histoire de Bakbarah :

« Mon frère , dit-il , prit le verre de la main de la jeune dame en la lui baisant , et but debout , en reconnaissance de la faveur qu'elle lui avait faite.

Ensuite la jeune dame le fit asseoir auprès d'elle, et commença de le caresser. Elle lui passa la main derrière la tête, en lui donnant de temps en temps de petits soufflets. Ravi de ces faveurs, il s'estimait le plus heureux homme du monde ; il était tenté de badiner aussi avec cette charmante personne ; mais il n'osait prendre cette liberté devant tant d'esclaves qui avaient les yeux sur lui, et qui ne cessaient de rire de ce badinage. La jeune dame continua de lui donner de petits soufflets, et à la fin lui en appliqua un si rudement, qu'il en fut scandalisé. Il en rougit, et se leva pour s'éloigner d'une si rude joueuse. Alors la vieille qui l'avait amené le regarda d'une manière à lui faire connaître qu'il avait tort , et qu'il ne se souvenait pas de l'avis qu'elle lui avait donné d'avoir de la complaisance.

Il reconnut sa faute ; et, pour la réparer, il se rapprocha de la jeune dame, en feignant qu'il ne s'était pas éloigné par mauvaise humeur. Elle le tira par le bras, le fit encore asseoir auprès d'elle, et continua de lui faire mille caresses malicieuses. Ses esclaves, qui ne cherchaient qu'à la divertir, se mirent de la partie : l'une donnait au pauvre Bakbarah des nasardes de toute sa force; l'autre lui tirait les oreilles à les lui arracher: et d'autres enfin lui appliquaient des soufflets qui passaient la raillerie. Mon frère souffrait tout cela avec une patience admirable; il affectait même un air gai; et, regardant la vieille avec un sourire forcé; « Vous l'avez bien dit, disait-il, que je trouverais une dame toute bonne, tout agréable, toute charmante! Que je vous ai d'obligations! » Ce n'est rien encore que cela, lui répondit la vieille; laissez faire, vous verrez bien autre chose. » La jeune dame prit alors la parole, et dit à mon frère: « Vous êtes un brave homme: je suis ravie de trouver en vous tant de douceur et tant de complaisance pour mes petits caprices, et une humeur si conforme à la mienne. » Madame, repartit Bakbarah, charmé de ces discours, je ne suis plus à moi, je suis tout à vous, et vous pouvez à votre gré disposer de moi. » Que vous me faites de plaisir, répliqua la dame, en me marquant tant de soumission! Je suis contente de vous, et je veux que vous le soyez aussi de moi. Qu'on lui apporte, ajouta-t-elle, le parfum et l'huile de rose. » A ces mots, deux esclaves se détachèrent, et revinrent bientôt après, l'une avec une cassolette d'argent où il y avait du bois d'aloès le plus ex-

quis, dont elle le parfuma, et l'autre avec de l'eau de rose qu'elle lui jeta au visage et dans les mains. Mon frère ne se possédait pas, tant il était aise de se voir traiter si honorablement.

« Après cette cérémonie, la jeune dame commanda aux esclaves qui avaient déjà joué des instrumens et chanté, de recommencer leurs concerts. Elles obéirent ; et, pendant cette temps-là, la dame appela une autre esclave, et lui ordonna d'emmener mon frère avec elle, en lui disant : « Faites-lui ce que vous savez ; et quand vous aurez achevé, ramenez-le moi. » Bakbarah, qui entendit cet ordre, se leva promptement, et s'approchant de la vieille qui s'était aussi levée pour accompagner l'esclave et lui, il la pria de lui dire ce qu'on lui voulait faire. « C'est que notre maîtresse est curieuse, lui répondit tout bas la vieille : elle souhaite de voir comment vous seriez fait déguisé en femme ; et cette esclave qui a ordre de vous mener avec elle, va vous peindre les sourcils, vous raser la moustache, et vous habiller en femme. » « On peut me peindre les sourcils tant qu'on voudra, répliqua mon frère, j'y consens, parce que je pourrai me laver ensuite ; mais pour me faire raser, vous voyez bien que je ne le dois pas souffrir : comment oserai-je paraître après cela sans moustache ? » Gardez-vous de vous opposer à ce que l'on exige de vous, reprit la vieille, vous gâteriez vos affaires, qui va le mieux du monde. On vous aime, on veut vous rendre heureux ; faut-il pour une vilaine moustache renoncer aux plus délicieuses faveurs qu'un homme puisse obtenir ? » Bakbarah se rendit aux raisons de la

vieille; et, sans dire un seul mot, il se laissa conduire par l'esclave dans une chambre où on lui peignit les sourcils de rouge. On lui rasa la moustache; et l'on se mit en devoir de lui raser aussi la barbe. La docilité de mon frère ne put aller jusque-là : « Oh ! pour ce qui est de ma barbe, s'écria-t-il, je ne souffrirai point absolument qu'on me la coupe. » L'esclave lui représenta qu'il était inutile de lui avoir ôté sa moustache s'il ne voulait pas consentir qu'on lui rasât la barbe; qu'un visage barbu ne convenait pas avec un habillement de femme, et qu'elle s'étonnait qu'un homme qui était sur le point de posséder la plus belle personne de Bagdad, fît quelque attention à sa barbe. La vieille ajouta au discours de l'esclave de nouvelles raisons; elle menaça mon frère de la disgrâce de la jeune dame. Enfin elle lui dit tant de choses, qu'il se laissa faire tout ce qu'on voulut.

« Lorsqu'il fut habillé en femme, on le ramena devant la jeune dame, qui se prit si fort à rire en le voyant, qu'elle se renversa sur le sofa où elle était assise. Les esclaves en firent autant en frappant des mains, si bien que mon frère demeura fort embarrassée de sa contenance. La jeune dame se releva, et sans cesser de rire, lui dit : « Après la complaisance que vous avez eue pour moi, j'aurais tort de ne pas vous aimer de tout mon cœur; mais il faut que vous fassiez encore une chose pour l'amour de moi : c'est de danser comme vous voilà. Il obéit, et la jeune dame et ses esclaves dansèrent avec lui, en riant comme des folles. Après qu'elles eurent dansé quelque temps, elles se jetèrent toutes sur

le misérable, et lui donnèrent tant de soufflets, tant de coups de poing et de coups de pied, qu'il en tomba par terre presque hors de lui-même. La vieille lui aida à se relever, pour ne pas lui donner le temps de se fâcher du mauvais traitement qu'on venait de lui faire. « Consolez-vous, lui dit-elle à l'oreille, vous êtes enfin arrivé au bout des souffrances, et vous allez en recevoir le prix..... »

Le jour qui paraissait déjà imposa silence en cet endroit à la sultane Scheherazade. Elle poursuivit ainsi la nuit suivante :

CLXXII^e NUIT.

« LA vieille, dit le barbier, continua de parler à Bakbarah. « Il ne vous reste plus, ajouta-t-elle, qu'une seule chose à faire, et ce n'est qu'une bagatelle. Vous saurez que ma maîtresse a coutume, lorsqu'elle a un peu bu, comme aujourd'hui, de ne se pas laisser approcher par ceux qu'elle aime, qu'ils ne soient nus en chemise. Quand ils sont en cet état, elle prend un peu d'avantage, et se met à courir devant eux par la galerie, et de chambre en chambre, jusqu'à ce qu'ils l'aient attrapée. C'est encore une de ses bizarreries. Quelque avantage qu'elle puisse prendre, léger et dispos comme vous êtes, vous aurez bientôt mis la main sur elle. Mettez-vous donc vite en chemise; déshabillez-vous sans faire de façons. »

« Mon bon frère en avait trop fait pour recu-

ter. Il se déshabilla; et cependant la jeune dame se fit ôter sa robe, et demeura en jupon pour courir plus légèrement. Lorsqu'ils furent tous deux en état de commencer la course, la jeune dame prit un avantage d'environ vingt pas, et se mit à courir d'une vitesse surprenante. Mon frère la suivit de toute sa force, non sans exciter les ris de toutes les esclaves, qui frappaient des mains. La jeune dame, au lieu de perdre quelque chose de l'avantage qu'elle avait pris d'abord, en gagnait encore sur mon frère. Elle lui fit faire deux ou trois tours de galerie, et puis enfila une longue allée obscure, où elle se sauva par un détour qui lui était connu. Bakbarah, qui la suivait toujours, l'ayant perdue de vue dans l'allée, fut obligé de courir moins vite à cause de l'obscurité. Il aperçut enfin une lumière, vers laquelle ayant repris sa course, il sortit par une porte qui fut fermée sur lui aussitôt. Imaginez-vous s'il eut lieu d'être surpris de se trouver au milieu d'une rue de corroyeurs. Ils ne le furent pas moins de le voir en chemise, les yeux peints de rouge, sans barbe et sans moustache. Ils commencèrent à frapper des mains, à le huer, et quelques-uns coururent après lui, et lui cinglèrent les fesses avec des peaux. Ils l'arrêtèrent même, le mirent sur un âne qu'ils rencontrèrent par hasard, et le promenèrent par la ville, exposé à la risée de toute la populace.

« Pour comble de malheur, en passant devant la maison du juge de police, ce magistrat voulut savoir la cause de ce tumulte. Les corroyeurs lui dirent qu'ils avaient vu sortir mon

frère dans l'état où il était, par une porte de l'appartement des femmes du grand-visir, qui donnait sur leur rue. Là-dessus, le juge fit donner au malheureux Bakbarah cent coups de bâton sur la plante des pieds, et le fit conduire hors de la ville avec défense d'y rentrer jamais. »

« Voilà, commandeur des croyans, dis-je au calife Mostanser Billah, l'aventure de mon second frère, que je voulais raconter à votre majesté. Il ne savait pas que les dames de nos seigneurs les plus puissans se divertissent quelquefois à jouer de semblables tours aux jeunes gens qui sont assez sots pour donner dans de semblables pièges.... »

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paraître. La nuit suivante, elle reprit sa narration, et dit au sultan des Indes :

CLXXIII^e NUIT.

« SIRE, le barbier, sans interrompre son discours, passa à l'histoire de son troisième frère.

HISTOIRE

DU TROISIÈME FRÈRE DU BARBIER.

« COMMANDEUR des croyans, dit-il au calife, mon troisième frère, qui se nommait Bakbac, était aveugle, et sa mauvaise destinée l'ayant

réduit à la mendicité, il allait de porte en porte demander l'aumône. Il avait une si longue habitude de marcher seul dans les rues, qu'il n'avait pas besoin de conducteur. Il avait coutume de frapper aux portes, et de ne pas répondre qu'on ne lui eût ouvert. Un jour il frappa à la porte d'une maison; le maître du logis, qui était seul, s'écria : « Qui est là? » Mon frère ne répondit rien à ces paroles, et frappa une seconde fois. Le maître de la maison eut beau demander encore qui était à sa porte, personne ne lui répondit. Il descend, ouvre, et demande à mon frère ce qu'il veut. « Que vous me donniez quelque chose pour l'amour de Dieu, lui dit Bakbac. » « Vous êtes aveugle, ce me semble? reprit le maître de la maison. » « Hélas! oui, répartit mon frère. » « Tendez la main, lui dit le maître. » Mon frère la lui présenta, croyant recevoir l'aumône; mais le maître la lui prit seulement pour l'aider à monter jusqu'à sa chambre. Bakbac s'imagina que c'était pour le faire manger avec lui, comme cela lui arrivait ailleurs assez souvent. Quand ils furent tous deux dans la chambre, le maître lui quitta la main, se mit à sa place, et lui demanda de nouveau ce qu'il souhaitait. « Je vous ai déjà dit, lui répondit Bakbac, que je vous demandais quelque chose pour l'amour de Dieu. » « Bon aveugle, répliqua le maître, tout ce que je puis faire pour vous, c'est de souhaiter que Dieu vous rende la vue. » « Vous pouviez bien me dire cela à la porte, reprit mon frère, et m'épargner la peine de monter. » « Et pourquoi, innocent que vous êtes, ne répondez-vous pas dès la première fois lors-

que vous frappez, et qu'on vous demande qui est là ? D'où vient que vous donnez la peine aux gens de vous aller ouvrir quand on vous parle ? » « Que voulez-vous donc faire de moi ? dit mon frère. » « Je vous le répète encore, répondit le maître, je n'ai rien à vous donner. » « Aidez-moi donc à descendre comme vous m'avez aidé à monter, répliqua Bakbac. » « L'escalier est devant vous, répartit le maître, descendez seul si vous voulez. » Mon frère se mit à descendre ; mais le pied venant à lui manquer au milieu de l'escalier, il se fit bien du mal aux reins et à la tête en glissant jusqu'au bas. Il se releva avec assez de peine, et sortit en se plaignant et en murmurant contre le maître de la maison, qui ne fit que rire de sa chute.

« Comme il sortait du logis, deux aveugles de ses camarades, qui passaient, le reconnurent à sa voix. Ils s'arrêtèrent pour lui demander ce qu'il avait. Il leur conta ce qui lui était arrivé ; et après leur avoir dit que toute la journée il n'avait rien reçu : « Je vous conjure, ajouta-t-il de m'accompagner jusque chez moi, afin que je prenne devant vous quelque chose de l'argent que nous avons tous trois en commun, pour m'acheter de quoi souper. » Les deux aveugles y consentirent : il les mena chez lui.

« Il faut remarquer que le maître de la maison où mon frère avait été si maltraité était un voleur, homme naturellement adroit et malicieux. Il entendit par sa fenêtre ce que Bakbac avait dit à ses camarades ; c'est pourquoi il descendit, les suivit, et entra avec eux dans une méchante maison où logeait mon frère. Les aveugles s'étant

assis ; Bakkac dit : « Frères ; il faut ; s'il vous plaît ; fermer la porte ; et prendre garde s'il n'y a pas ici quelque étranger avec nous. » A ces paroles, le voleur fut fort embarrassé ; mais, apercevant une corde qui se trouva par hasard attachée au plancher, il s'y prit et se soutint en l'air, pendant que les aveugles fermèrent la porte et firent le tour de la chambre en tâtant partout avec leurs bâtons. Lorsque cela fut fait, et qu'ils eurent repris leur place, il quitta la corde, et alla s'asseoir doucement près de mon frère, qui, se croyant seul avec les aveugles, leur dit : « Frères, comme vous m'avez fait dépositaire de l'argent que nous recevons depuis long-temps tous trois, je veux vous faire voir que je ne suis pas indigne de la confiance que vous avez en moi. La dernière fois que nous comptâmes, vous savez que nous avions dix mille dragmes, et que nous les eûmes en dix sacs : je vais vous montrer que je n'y ai pas touché. » En disant cela, il mit la main à côté de lui, sous de vieilles hardes, tira les sacs l'un après l'autre, et les donnant à ses camarades : « Les voilà, poursuivit-il ; vous pouvez juger par leur pesanteur qu'ils sont encore en leur entier ; ou bien nous allons les compter si vous souhaitez. » Ses camarades lui ayant répondu qu'ils se fiaient bien à lui, il ouvrit un des sacs et en tira dix dragmes ; les deux autres aveugles en tirèrent chacun autant.

« Mon frère remit ensuite les dix sacs à leur place ; après quoi un des aveugles lui dit qu'il n'était pas besoin qu'il dépensât rien ce jour-là pour son souper, qu'il avait assez de provisions pour eux trois, par la charité des bonnes gens.

En même temps il tira de son bissac du pain, du fromage et quelques fruits, mit tout cela sur une table, et puis ils commencèrent à manger. Le voleur, qui était à la droite de mon frère, choisissait ce qu'il y avait de meilleur, et mangeait avec eux ; mais, quelque précaution qu'il pût prendre pour ne pas faire de bruit, Bakbac l'entendit mâcher, et s'écria aussitôt : « Nous sommes perdus ! il y a un étranger parmi nous ! » En parlant de la sorte, il étendit la main, et saisit le voleur par le bras ; il se jeta sur lui en criant au voleur, et en lui donnant de grands coups de poing. Les autres aveugles se mirent à crier aussi et à frapper le voleur, qui, de son côté, se défendit le mieux qu'il put. Comme il était fort et vigoureux, et qu'il avait l'avantage de voir où il adressait ses coups, il en portait de furieux, tantôt à l'un et tantôt à l'autre, quand il pouvait en avoir la liberté, et il criait au voleur encore plus fort que ses ennemis. Les voisins accoururent bientôt au bruit, enfoncèrent la porte, et eurent bien de la peine à séparer les combattans ; mais enfin, en étant venus à bout, ils leur demandèrent le sujet de leur différend. « Seigneurs, s'écria mon frère, qui n'avait pas quitté le voleur, cet homme que je tiens est un voleur, qui est entré ici avec nous pour nous enlever le peu d'argent que nous avons. » Le voleur, qui avait fermé les yeux d'abord qu'il avait vu paraître les voisins, feignit d'être aveugle, et dit alors : « Seigneurs, c'est un menteur ; je vous jure, par le nom de Dieu et par la vie du calife, que je suis leur associé, et qu'ils refusent de me donner ma part légitime. Ils se sont tous trois mis contre moi, et

je demande justice. » Les voisins ne voulurent pas se mêler de leur contestation, et les menèrent tous quatre au juge de police.

« Quand ils furent devant ce magistrat, le voleur, sans attendre qu'on l'interrogeât, dit en contrefaisant toujours l'aveugle : « Seigneur, puisque vous êtes commis pour administrer la justice de la part du calife, dont Dieu veuille faire prospérer la puissance, je vous déclarerai que nous sommes également criminels, mes trois camarades et moi. Mais comme nous nous sommes engagés par serment à ne rien avouer que sous la bastonnade, si vous voulez savoir notre crime, vous n'avez qu'à commander qu'on nous la donne, et qu'on commence par moi. » Mon frère voulut parler, mais on lui imposa silence. On mit le voleur sous le bâton..... »

A ces mots Scheherazade, remarquant qu'il était jour, interrompit sa narration. Elle en reprit ainsi la suite le lendemain.

CLXXIV^e NUIT.

« On mit donc le voleur sous le bâton, dit le barbier, et il eut la constance de s'en laisser donner jusqu'à vingt ou trente coups; mais, faisant semblant de se laisser vaincre par la douleur, il ouvrit un œil premièrement, et bientôt après il ouvrit l'autre, en criant miséricorde, et en suppliant le juge de police de faire cesser les coups. Le juge, voyant que le voleur le regardait les yeux ouverts, en fut fort étonné. « Méchant, lui dit-il,

que signifie ce miracle ? » Le seigneur, lui répondit le voleur, je vais vous découvrir un secret important si vous voulez me faire grâce, et me donner, pour gage que vous me tiendrez parole, l'anneau que vous avez au doigt et qui vous sert de cachet. Je suis prêt à vous révéler tout le mystère. »

Le juge fit cesser les coups de bâton, lui remit son anneau, et promit de lui faire grâce. « Sur la foi de cette promesse, reprit le voleur, je vous avouerai, seigneur, que mes camarades et moi nous voyons fort clair tous quatre. Nous feignons d'être aveugles pour entrer librement dans les maisons, et pénétrer jusqu'aux appartemens des femmes, où nous abusons de leur faiblesse. Je vous confesse encore que, par cet artifice, nous avons gagné dix mille dragmes en société. J'en ai demandé aujourd'hui à mes confrères deux mille cinq cents qui m'appartiennent pour ma part; ils me les ont refusées, parce que je leur ai déclaré que je voulais me retirer, et qu'ils ont eu peur que je ne les accusasse; et, sur mes instances à leur demander ma part, ils se sont jetés sur moi, et m'ont maltraité de la manière dont je prends à témoin les personnes qui nous ont amenés devant vous. J'attends de votre justice, seigneur, que vous me ferez livrer vous-même les deux mille cinq cents dragmes qui me sont dues. Si vous voulez que mes camarades confessent la vérité de ce que j'avance, faites-leur donner trois fois autant de coups de bâton que j'en ai reçus, vous verrez qu'ils ouvriront les yeux comme moi. »

« Mon frère et les deux autres aveugles vou-

lurent se justifier d'une imposture si horrible; mais le juge ne daigna pas les écouter. » Scélérats ! leur dit-il, c'est donc ainsi que vous contrefaites les aveugles, que vous trompez les gens, sous prétexte d'exciter leur charité, et que vous commettez de si méchantes actions ! » C'est une imposture ! s'écria mon frère; il est faux qu'aucun de nous vole clair; nous en prenons Dieu à témoin. »

« Tout ce que put dire mon frère fut inutile; ses camarades et lui reçurent chacun deux cents coups de bâton. Le juge attendait toujours qu'ils ouvrissent les yeux, et attribuait à une grande obstination ce qui n'était que l'effet d'une impuissance absolue. Pendant ce temps-là, le voleur disait aux aveugles : « Pauvres gens que vous êtes, ouvrez les yeux, et n'attendez pas qu'on vous fasse mourir sous le bâton. » Puis, s'adressant au juge de police : « Seigneur, lui dit-il, je vois bien qu'ils pousseront leur malice jusqu'au bout, et que jamais ils n'ouvriront les yeux; ils veulent, sans doute, éviter la honte qu'ils auraient de lire leur condamnation dans les regards de ceux qui les verraient. Il vaut mieux leur faire grâce, et envoyer quelqu'un avec moi prendre les dix mille dragmes qu'ils ont cachées. »

« Le juge n'eut garde d'y manquer : il fit accompagner le voleur par un de ses gens, qui lui apporta les dix sacs. Il fit compter deux mille cinq cents dragmes au voleur, et retint le reste pour lui. A l'égard de mon frère et de ses compagnons, il en eut pitié, et se contenta de les bannir. Je n'eus pas plutôt appris ce qui était ar-

rivé à mon frère, que je courus après lui. Il me raconta son malheur, et je le ramenai secrètement dans la ville. J'aurais bien pu le justifier auprès du juge de police et faire punir le voleur comme il le méritait; mais je n'osai l'entreprendre, de peur de m'attirer à moi-même quelque mauvaise affaire.

« Ce fut ainsi que j'achevai la triste aventure de mon bon frère l'aveugle. Le calife n'en rit pas moins que de celles qu'il avait déjà entendues. Il ordonna de nouveau qu'on me donnât quelque chose; mais, sans attendre qu'on exécutât son ordre, je commençai l'histoire de mon quatrième frère.

HISTOIRE

DU QUATRIÈME FRÈRE DU BARBIER.

« ALCOUZ était le nom de mon quatrième frère. Il devint borgne, à l'occasion que j'aurai l'honneur de dire à votre majesté. Il était boucher de profession; il avait un talent particulier pour élever et dresser des béliers à se battre, et par ce moyen il s'était acquis la connaissance et l'amitié des principaux seigneurs qui se plaisent à voir ces sortes de combats, et qui ont pour cet effet des béliers chez eux. Il était d'ailleurs fort achalandé; il avait toujours dans sa boutique la plus belle viande qu'il y eût à la boucherie, parce qu'il était fort riche et qu'il n'épargnait rien pour avoir la meilleure.

« Un jour qu'il était dans sa boutique, un vieillard, qui avait une longue barbe blanche,

vint acheter six livres de viande, lui en donna l'argent, et s'en alla. Mon frère trouva cet argent si beau, si blanc et si bien monnayé, qu'il le mit à part dans un coffre dans un endroit séparé. Le même vieillard ne manqua pas, durant cinq mois, de venir prendre chaque jour la même quantité de viande, et de la payer en pareille monnaie, que mon frère continua de mettre à part.

« Au bout de cinq mois, Alcouz, voulant acheter une quantité de moutons et les payer en cette belle monnaie, ouvrit le coffre; mais, au lieu de la trouver, il fut dans un étonnement extrême de ne voir que des feuilles coupées en rond à la place où il l'avait mise. Il se donna de grands coups à la tête, en faisant des cris qui attirèrent bientôt les voisins, dont la surprise égala la sienne, lorsqu'ils eurent appris de quoi il s'agissait. « Plût à Dieu, s'écria mon frère en pleurant, que ce traître de vieillard arrivât présentement avec son air hypocrite ! » Il n'eût pas plutôt achevé ces paroles, qu'il le vit venir de loin; il courut au devant de lui avec précipitation; et mettant la main sur lui : « Musulmans, s'écria-t-il de toute sa force, à l'aide ! Écoutez la friponnerie que ce méchant homme m'a faite. » En même temps il raconta à une assez grande foule de peuple qui s'était assemblée autour de lui, ce qu'il avait déjà conté à ses voisins. Lorsqu'il eut achevé, le vieillard, sans s'émouvoir, lui dit froidement : « Vous seriez fort bien de me laisser aller, et de réparer par cette action l'affront que vous me faites devant tant de monde, de crainte que je

ne vous en fasse un plus sanglant dont je serais fâché. » Eh ! qu'avez-vous à dire contre moi ? lui répliqua mon frère ; je suis un honnête homme dans ma profession , et je ne vous crains pas. » « Vous voulez donc que je le publie ? reprit le vieillard du même ton. Sachez , ajouta-t-il en s'adressant au peuple , qu'au lieu de vendre de la chair de mouton , comme il le doit , il vend de la chair humaine. » « Vous êtes un imposteur , lui repartit mon frère. » « Non , non , dit alors le vieillard ; à l'heure que je vous parle , il y a un homme égorgé et attaché au dehors de votre boutique comme un mouton. Qu'on y aille , et l'on verra si je dis la vérité. »

« Avant que d'ouvrir le coffre où étaient les feuilles , mon frère avait tué un mouton ce jour-là , l'avait accommodé et exposé hors de sa boutique , selon sa coutume. Il protesta que ce que disait le vieillard était faux ; mais , malgré ses protestations , la populace crédule , se laissant prévenir contre un homme accusé d'un fait si atroce , voulut en être éclaircie sur-le-champ. Elle obligea mon frère à lâcher le vieillard , s'assura de lui-même , et courut en fureur jusqu'à sa boutique , où elle vit l'homme égorgé et attaché , comme l'accusateur l'avait dit : car ce vieillard , qui était magicien , avait fasciné les yeux de tout le monde , comme il les avait fascinés à mon frère pour lui faire prendre pour de bon argent les feuilles qu'il lui avait données.

« A ce spectacle , un de ceux qui tenaient Alcouz , lui dit en lui appliquant un grand coup de poing : « Comment , méchant homme , c'est donc ainsi que tu nous fais manger de la chair

humaine ! » Et le vieillard qui ne l'avait pas abandonné , lui en déchargea un autre dont il lui creva un œil. Toutes les personnes même qui purent approcher de lui ne l'épargnèrent pas. On ne se contenta pas de le maltraiter , on le conduisit devant le juge de police , à qui l'on presenta le prétendu cadavre , que l'on avait détaché et apporté pour servir de témoin contre l'accusé. « Seigneur , lui dit le vieillard magicien , vous voyez un homme qui est assez barbare pour massacrer les gens , et qui vend leur chair pour de la viande de mouton. Le public attend que vous fassiez un châtiment exemplaire. » Le juge de police entendit mon frère avec patience ; mais l'argent changé en feuilles lui parut si peu digne de foi , qu'il traita mon frère d'imposteur ; et s'en rapportant au témoignage de ses yeux , il lui fit donner cinq cents coups de bâton.

« Ensuite , l'ayant obligé de lui dire où était son argent , il lui enleva tout ce qu'il avait , et le bannit à perpétuité , après l'avoir exposé aux yeux de toute la ville , trois jours de suite , monté sur un chameau.... »

« Mais , sire , dit en cet endroit Scheherazade à Schahriar , la clarté du jour , que je vois paraître , m'impose silence. » Elle se tut ; et , la nuit suivante , elle continua d'entretenir le sultan des Indes dans ces termes :

CLXXV. NUIT.

« SIRE , le barbier poursuivit ainsi l'histoire d'Alcouz :

« Je n'étais pas à Bagdad , dit-il , lorsqu'une aventure si tragique arriva à mon quatrième frère. Il se retira dans un lieu écarté , où il demeura caché jusqu'à ce qu'il fût guéri des coups de bâton dont il avait le dos meurtri ; car c'était sur le dos qu'on l'avait frappé. Lorsqu'il fut en état de marcher , il se rendit , la nuit , par des chemins détournés , à une ville où il n'était connu de personne , et il y prit un logement d'où il ne sortait presque pas. A la fin , ennuyé de vivre toujours enfermé , il alla se promener dans un faubourg , où il entendit tout à coup un grand bruit de cavaliers qui venaient derrière lui. Il était alors par hasard près de la porte d'une maison ; et , comme après ce qui lui était arrivé , il appréhendait tout , il craignit que ces cavaliers ne le suivissent pour l'arrêter : c'est pourquoi il ouvrit la porte pour se cacher ; et , après l'avoir refermée , il entra dans une grande cour , où il n'eut pas plutôt paru , que deux domestiques vinrent à lui , et le prenant au collet :
« Dieu soit loué , lui dirent-ils , de ce que vous venez vous-même vous livrer à nous ! Vous nous avez donné tant de peine ces trois dernières nuits , que nous n'en avons pas dormi ; et vous n'avez épargné notre vie , que parce que nous

avons su nous garantir de votre mauvais dessein. »

« Vous pouvez bien penser que mon frère, fut fort surpris de ce compliment. « Bonnes gens, leur dit-il, je ne sais ce que vous me voulez, et vous me prenez sans doute pour un autre. » Non, non, répliquèrent-ils, nous n'ignorons pas que vous et vos camarades vous êtes de francs voleurs. Vous ne vous contentez pas d'avoir dérobé à notre maître tout ce qu'il avait, et de l'avoir réduit à la mendicité, vous en voulez encore à sa vie. Voyons un peu si vous n'avez pas le couteau que vous aviez à la main lorsque vous nous poursuiviez hier pendant la nuit. » En disant cela, ils le fouillèrent, et trouvèrent qu'il avait un couteau sur lui. « Oh ! oh ! s'écrièrent-ils en le prenant, osez-vous dire encore que vous n'êtes pas un voleur ? » « Eh quoi ! leur répondit mon frère, est-ce qu'on ne peut pas porter un couteau sans être voleur ? Écoutez mon histoire, ajouta-t-il ; au lieu d'avoir une mauvaise opinion de moi, vous serez touchés de mes malheurs. » Bien éloignés de l'écouter, ils se jetèrent sur lui, le foulèrent aux pieds, lui arrachèrent son habit et lui déchirèrent sa chemise. Alors, voyant les cicatrices qu'il avait au dos : « Ah, chien ! dirent-ils en redoublant leurs coups, tu veux nous faire accroire que tu es honnête homme, et ton dos nous fait voir le contraire ! » « Hélas ! s'écria mon frère, il faut que mes péchés soient bien grands, puisque après avoir été déjà maltraité si injustement, je le suis une seconde fois sans être plus coupable ! »

« Les deux domestiques ne furent nullement

attendris de ses plaintes; ils le menèrent au juge de police, qui lui dit : « Par quelle hardiesse es-tu entré chez eux pour les poursuivre le couteau à la main ? » « Seigneur, répondit le pauvre Alcouz, je suis l'homme du monde le plus innocent, et je suis perdu si vous ne me faites la grace de m'écouter patiemment : personne n'est plus digne de compassion que moi. » « Seigneur, interrompit alors un des domestiques, voulez-vous écouter un voleur qui entre dans les maisons pour piller et assassiner les gens ? Si vous refusez de nous croire, vous n'avez qu'à regarder son dos. » En parlant ainsi, il découvrit le dos de mon frère et le fit voir au juge, qui, sans autre information, commanda sur-le-champ qu'on lui donnât cent coups de nerf de bœuf sur les épaules, et ensuite le fit promener par la ville sur un chameau, et crier devant lui : « Voilà de quelle manière on châtie ceux qui entrent par force dans les maisons. »

« Cette promenade achevée, on le mit hors de la ville, avec défense d'y rentrer jamais. Quelques personnes, qui le rencontrèrent après cette seconde disgrâce, m'avertirent du lieu où il était. J'allai l'y trouver, et le ramenai à Bagdad secrètement, où je l'assistai de tout mon petit pouvoir. »

« Le calife Mostanser Billah, poursuivit le barbier, ne rit pas tant de cette histoire que des autres. Il eut la bonté de plaindre le malheureux Alcouz. Il voulut encore me faire donner quelque chose et me renvoyer; mais, sans donner le temps d'exécuter son ordre, je repris la parole, et lui dis : « Mon souverain seigneur et maître, vous

voyez bien que je parle peu ; et puisque votre majesté m'a fait la grace de m'écouter jusqu'ici, qu'elle ait la bonté de vouloir encore entendre les aventures de mes deux autres frères; j'espère qu'elles ne vous divertiront pas moins que les précédentes. Vous en pourrez faire faire une histoire complète, qui ne sera pas indigne de votre bibliothèque. J'aurai donc l'honneur de vous dire que mon cinquième frère se nommait Al-naschar..... »

« Mais je m'aperçois qu'il est jour, dit Scheherazade. » Elle garda le silence, et reprit ainsi son discours la nuit suivante :

CLXXVI^e NUIT.

« SIRÉ, le barbier continua de parler dans ces termes :

HISTOIRE

DU CINQUIÈME FRÈRE DU BARBIER.

« ALNASCHAR, tant que vécut notre père, fut très-paresseux. Au lieu de travailler pour gagner sa vie, il n'avait pas honte de la demander le soir, et de vivre le lendemain de ce qu'il avait reçu. Notre père mourut accablé de vieillesse, et nous laissa, pour tout bien, sept cent dragmes d'argent. Nous partageâmes également, de sorte que chacun en eut cent pour sa part. Alnaschar, qui n'avait jamais possédé tant d'argent à la fois,

se trouva fort embarrassé sur l'usage qu'il en ferait. Il se consulta long-temps lui-même là-dessus, et il se détermina enfin à les employer en verres, en bouteilles et autres pièces de verrerie, qu'il alla chercher chez un gros marchand. Il mit le tout dans un panier à jour, et choisit une fort petite boutique, où il s'assit le panier devant lui et le dos appuyé contre le mur, en attendant qu'on vînt acheter de sa marchandise. Dans cette attitude, les yeux attachés sur son panier, il se mit à rêver, et dans sa rêverie, il prononça les paroles suivantes assez haut pour être entendu d'un tailleur qu'il avait pour voisin : « Ce panier, dit-il, me coûte cent dragmes, et c'est tout ce que j'ai au monde. J'en ferai bien deux cents dragmes, en le vendant en détail, et de ces deux cents dragmes, que j'emploierai encore en verrerie, j'en ferai quatre cents. Ainsi, j'amasserai par la suite du temps quatre mille dragmes. De quatre mille dragmes j'irai aisément jusqu'à huit. Quand j'en aurai dix mille, je laisserai aussitôt la verrerie pour me faire joaillier. Je ferai commerce de diamans, de perles et de toutes sortes de pierreries. Possédant alors des richesses à souhait, j'achèterai une belle maison, de grandes terres, des esclaves, des eunuques, des chevaux; je ferai bonne chère et du bruit dans le monde. Je ferai venir chez moi tout ce qui se trouvera dans la ville de joueurs d'instrumens, de danseurs et de danseuses. Je n'en demeurerai pas là, et j'amasserai, s'il plaît à Dieu, jusqu'à cent mille dragmes. Lorsque je me verrai riche de cent mille dragmes, je m'estimerai autant qu'un prince, et j'enverrai demander en mariage la fille du grand-

visir , en faisant représenter à ce ministre que j'aurai entendu dire des merveilles de la beauté, de la sagesse , de l'esprit et de toutes les autres qualités de sa fille; et enfin, que je lui donnerai mille pièces d'or pour la première nuit de nos noces. Si le visir était assez malhonnête pour me refuser sa fille , ce qui ne saurait arriver , j'irai l'enlever à sa barbe , et l'amènerai malgré lui chez moi. D'abord que j'aurai épousé la fille du grand-visir , je lui achèterai dix eunuques noirs des plus jeunes et des mieux faits. Je m'habillerai comme un prince , et , monté sur un beau cheval qui aura une selle de fin or avec une housse d'étoffe d'or relevée de diamans et de perles, je marcherai par la ville , accompagné d'esclaves devant et derrière moi , et me rendrai à l'hôtel du visir aux yeux des grands et des petits qui me feront de profondes révérences. En descendant chez le visir au pied de son escalier , je monterai au milieu de mes gens rangés en deux files à droite et à gauche ; et le grand-visir , en me recevant comme son gendre , me cèdera sa place , et se mettra au-dessous de moi pour me faire plus d'honneur. Si cela arrive , comme je l'espère , deux de mes gens auront chacun une bourse de mille pièces d'or que je leur aurai fait apporter. J'en prendrai une , et la lui présentant : « Voilà , lui dirai-je , les mille pièces d'or que j'ai promises pour la première nuit de mon mariage. » Et lui offrant l'autre : « Tenez , ajouterai-je , je vous en donne encore autant , pour vous marquer que je suis homme de parole , et que je donne plus que je ne promets. » Après une action comme celle-là , on ne parlera dans

le monde que de ma générosité. Je reviendrai chez moi avec la même pompe. Ma femme m'enverra complimenter de sa part par quelque officier sur la visite que j'aurai faite au visir son père; j'honorerai l'officier d'une belle robe, et le renverrai avec un riche présent. Si elle s'avise de m'en envoyer un, je ne l'accepterai pas, et je congédierai le porteur. Je ne permettrai pas qu'elle sorte de son appartement pour quelque cause que ce soit, que je n'en sois averti, et quand je voudrai bien y entrer, ce sera d'une manière qui lui imprimera du respect pour moi. Enfin, il n'y aura pas de maison mieux réglée que la mienne. Je serai toujours habillé richement. Lorsque je me retirerai avec elle le soir, je serai assis à la place d'honneur, où j'affecterai un air grave, sans tourner la tête à droite ou à gauche. Je parlerai peu; et pendant que ma femme, belle comme la pleine lune, demeurera debout devant moi avec tous ses atours, je ne ferai pas semblant de la voir. Ses femmes, qui seront autour d'elle, me diront : « Notre cher seigneur et maître, voilà votre épouse, votre humble servante devant vous : elle attend que vous la caressiez, et elle est bien mortifiée de ce que vous ne daignez pas seulement la regarder ; elle est fatiguée d'être si long-temps debout ; dites-lui au moins de s'asseoir. » Je ne répondrai rien à ce discours, ce qui augmentera leur surprise et leur douleur; elles se jeteront à mes pieds, et, après qu'elles y auront demeuré un temps considérable à me supplier de me laisser fléchir, je lèverai enfin la tête et jetterai sur elle un regard distrait; puis je me remettrai dans la même attitude. Dans la pen-

sée qu'elles auront que ma femme ne sera pas assez bien ni assez proprement habillée, elles la mèneront dans son cabinet pour lui faire changer d'habit ; et moi cependant je me lèverai de mon côté, et prendrai un habit plus magnifique que celui d'auparavant. Elles reviendront une seconde fois à la charge ; elle me tiendront le même discours , et je me donnerai le plaisir de ne pas regarder ma femme qu'après m'être laissé prier et solliciter avec autant d'instances et aussi long-temps que la première fois. Je commencerai dès le premier jour de mes noces à lui apprendre de quelle manière je prétends en user avec elle le reste de sa vie..... »

La sultane Scheherazade se tut à ces paroles , à cause du jour qu'elle vit paraître. Elle reprit la suite de son discours le lendemain, et dit au sultan des Indes :

CLXXVII^e NUIT.

« SIRE, le barbier babillard poursuivait ainsi l'histoire de son cinquième frère :

« Après les cérémonies de nos noces, continua Alnaschar , je prendrai de la main d'un de mes gens, qui sera près de moi, une bourse de cinq cent's pièces que je donnerai aux coiffeuses, afin qu'elles me laissent seul avec mon épouse. Quand elles se seront retirées, ma femme se couchera la première. Je me coucherai ensuite auprès d'elle, le dos tourné de son côté, et je passerai la nuit sans lui dire un seul mot. Le

lendemain, elle ne manquera pas de se plaindre de mes mépris et de mon orgueil à sa mère, femme du grand-visir, et j'en aurai la joie au cœur. Sa mère viendra me trouver, me baisera les mains avec respect, et me dira : « Seigneur (car elle n'osera m'appeler son gendre, de peur de me déplaire en me parlant si familièrement), je vous supplie de ne pas dédaigner de regarder ma fille, et de vous approcher d'elle : je vous assure qu'elle ne cherche qu'à vous plaire, et qu'elle vous aime de toute son ame. » Mais ma belle-mère aura beau parler; je ne lui répondrai pas une syllabe, et je demeurerai ferme dans ma gravité. Alors elle se jettera à mes pieds, me les baisera plusieurs fois, et me dira : « Seigneur, serait-il possible que vous soupçonnassiez la sagesse de ma fille? Je vous assure que je l'ai toujours eue devant les yeux, et que vous êtes le premier homme qui l'ait jamais vue en face. Cessez de lui causer une si grande mortification; faites-lui la grace de la regarder, de lui parler, et de la fortifier dans la bonne intention qu'elle a de vous satisfaire en toute chose. » Tout cela ne me touchera point, ce que voyant ma belle-mère, elle prendra un verre de vin, et le mettant à la main de sa fille, mon épouse : « Allez, lui dira-t-elle; présentez-lui vous-même ce verre de vin, il n'aura peut-être pas la cruauté de le refuser d'une si belle main. » Ma femme viendra avec le verre, demeurera de bout et toute tremblante devant moi. Lorsqu'elle verra que je ne tournerai point la vue de son côté, et que je persisterai à la dédaigner, elle me dira, les larmes aux yeux : « Mon cœur, ma chère ame, mon

aimable seigneur, je vous conjure par les faveurs dont le ciel vous comble, de me faire la grace de recevoir ce verre de vin de la main de votre très-humble servante. » Je me garderai bien de la regarder encore, et de lui répondre. « Mon charmant époux, continuera-t-elle en redoublant ses pleurs et en m'approchant le verre de la bouche, je ne cesserai pas que je n'aie obtenu que vous buviez. »

« Alors, fatigué de ses prières, je lui lancerai un regard terrible, et lui donnerai un bon soufflet sur la joue, en la repoussant du pied si vigoureusement, qu'elle ira tomber bien loin au-delà du sofa.

« Mon frère était tellement absorbé dans ses visions chimériques, qu'il représenta l'action avec son pied, comme si elle eût été réelle, et par malheur il en frappa si rudement son panier plein de verrerie, qu'il le jeta du haut de sa boutique dans la rue, de manière que toute la verrerie fut brisée en mille morceaux.

« Le tailleur, son voisin, qui avait ouï l'extravagance de son discours, fit un grand éclat de rire lorsqu'il vit tomber le panier. « Oh ! que tu es un indigne homme, dit-il à mon frère ; ne devrais-tu pas mourir de honte de maltraiter ainsi une jeune épouse qui ne t'a donné aucun sujet de te plaindre d'elle ? Il faut que tu sois bien brutal pour mépriser les pleurs et les charmes d'une si aimable personne ! Si j'étais à la place du grand-visir, ton beau-père, je te ferais donner cent coups de nerf de bœuf, et te ferais promener par la ville avec l'éloge que tu mérites. »

« Mon frère, à cet accident si funeste pour lui, tentra en lui-même; et voyant que c'était par son orgueil insupportable qu'il lui était arrivé, il se frappa le visage, déchira ses habits, et se mit à pleurer, en poussant des cris qui firent bientôt assembler les voisins, et arrêter les passans qui allaient à la prière de midi. Comme c'était un vendredi, il y allait plus de monde que les autres jours. Les uns eurent pitié d'Alnaschar, et les autres ne firent que rire de son extravagance. Cependant la vanité qu'il s'était mise en tête s'était dissipée avec son bien, et il pleurait encore son sort amèrement, lorsqu'une dame de considération, montée sur une mule richement caparaçonnée, vint à passer par-là. L'état où elle vit mon frère excita sa compassion. Elle demanda qui il était, et ce qu'il avait à pleurer. On lui dit seulement que c'était un pauvre homme qui avait employé le peu d'argent qu'il possédait à l'achat d'un panier de verrerie; que ce panier était tombé, et que toute la verrerie s'était cassée. Aussitôt la dame se tourna du côté d'un eunuque qui l'accompagnait: « Donnez, lui dit-elle, ce que vous avez sur vous. » L'eunuque obéit, et mit entre les mains de mon frère une bourse de cinq cents pièces d'or. Alnaschar pensa mourir de joie en la recevant. Il donna mille bénédictions à la dame; et, après avoir fermé sa boutique, où sa présence n'était plus nécessaire, il s'en alla chez lui.

« Il faisait de profondes réflexions sur le grand bonheur qui venait de lui arriver, lorsqu'il entendit frapper à sa porte. Avant que d'ouvrir, il demanda qui frappait; et ayant re-

connu à la voix que c'était une femme, il ouvrit. « Mon fils, lui dit-elle, j'ai une grâce à vous demander : voilà le temps de la prière, je voudrais bien me laver pour être en état de la faire. Laissez-moi, s'il vous plaît, entrer chez vous, et me donnez un vase d'eau. » Mon frère envisagea cette femme, et vit que c'était une personne déjà fort avancée en âge. Quoiqu'il ne la connût point, il ne laissa pas de lui accorder ce qu'elle demandait. Il lui donna un vase plein d'eau, ensuite il reprit sa place ; et toujours occupé de sa dernière aventure, il mit son or dans une espèce de bourse longue et étroite, propre à porter à sa ceinture. La vieille, pendant ce temps-là, fit sa prière ; et lorsqu'elle eut achevé, elle vint trouver mon frère, se prosterna deux fois en frappant la terre de son front, comme si elle eût voulu prier Dieu ; puis s'étant relevée, elle lui souhaita toutes sortes de biens.... »

L'aurore, dont la clarté commençait à paraître, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. La nuit suivante, elle reprit ainsi son discours, en faisant toujours parler le barbier :

CLXXVIII^e NUIT.

« LA vieille souhaita toutes sortes de biens à mon frère ; elle le remercia de son honnêteté. Comme elle était habillée assez pauvrement, et qu'elle s'humiliait fort devant lui, il crut qu'elle lui demandait l'aumône, et lui présenta deux pièces d'or. La vieille se retira en arrière avec

surprise, comme si mon frère lui eût fait une injure. « Grand Dieu ! lui dit-elle, que veut dire ceci ? Serait-il possible, seigneur, que vous me prissiez pour une de ces misérables qui font profession d'entrer hardiment chez les gens pour demander l'aumône ! Reprenez votre argent, je n'en ai pas besoin, Dieu merci : j'appartiens à une jeune dame de cette ville, qui est pourvue d'une beauté charmante, et qui est avec cela très-riche ; elle ne me laisse manquer de rien. »

« Mon frère ne fut pas assez fin pour s'apercevoir de l'adresse de la vieille, qui n'avait refusé les deux pièces d'or que pour en attraper davantage. Il lui demanda si elle ne pourrait pas lui procurer l'honneur de voir cette dame. « Très-volontiers, lui répondit-elle ; elle sera bien aise de vous épouser et de vous mettre en possession de tous ses biens en vous faisant maître de sa personne ; prenez votre argent et suivez-moi. » Ravi d'avoir trouvé une grosse somme d'argent et presque aussitôt une femme belle et riche, il ferma les yeux à toute autre considération. Il prit les cinq cents pièces d'or et se laissa conduire par la vieille.

« Elle marcha devant lui, et il la suivit de loin jusqu'à la porte d'une grande maison où elle frappa. Il la rejoignit dans le temps qu'une jeune esclave grecque ouvrait. La vieille le fit entrer le premier et passer au travers d'une cour bien pavée, et l'introduisit dans une salle dont l'ameublement le confirma dans la bonne opinion qu'on lui avait fait concevoir de la maîtresse de la maison. Pendant que la vieille alla avvertir la jeune dame, il s'assit ; et comme il avait chaud,

il ôta son turban et le mit près de lui. Il vit bientôt entrer la jeune dame, qui le surprit bien plus par sa beauté que par la richesse de son habillement. Il se leva dès qu'il l'aperçut. La dame le pria d'un air gracieux de prendre sa place, en s'asseyant près de lui. Elle lui marqua bien de la joie de le voir; et après lui avoir dit quelques douceurs : « Nous ne sommes pas ici assez commodément, ajouta-t-elle, venez, donnez-moi la main. » A ces mots, elle lui présenta la sienne et le mena dans une chambre écartée, où elle s'entretint encore quelque temps avec lui; puis elle le quitta en lui disant : « Demeurez, je suis à vous dans un moment. » Il attendit; mais, au lieu de la dame, un grand esclave noir arriva le sabre à la main, et regardant mon frère d'un œil terrible : « Que fais-tu ici? lui dit-il fièrement. » Alnaschar, à cet aspect, fut tellement saisi de frayeur, qu'il n'eut pas la force de répondre. L'esclave le dépouilla, lui enleva l'or qu'il portait et lui déchargea plusieurs coups de sabre dans les chairs seulement. Le malheureux en tomba par terre, où il resta sans mouvement, quoiqu'il eût encore l'usage de ses sens. Le noir le croyant mort, demanda du sel; l'esclave grecque en apporta plein un grand bassin. Ils en frottèrent les plaies de mon frère, qui eut la présence d'esprit, malgré la douleur cuisante qu'il souffrait, de ne donner aucun signe de vie. Le noir et l'esclave grecque s'étant retirés, la vieille qui avait fait tomber mon frère dans le piège vint le prendre par les pieds et le traîna jusqu'à une trappe qu'elle ouvrit. Elle le jeta dedans, et il se trouva dans un lieu souterrain

avec plusieurs corps de gens qui avaient été assassinés. Il s'en aperçut dès qu'il fut revenu à lui; car la violence de sa chute lui avait ôté le sentiment. Le sel dont ses plaies avaient été frottées lui conserva la vie. Il reprit peu à peu assez de force pour se soutenir; et, au bout de deux jours, ayant ouvert la trappe durant la nuit et remarqué dans la cour un endroit propre à se cacher, il y demeura jusqu'à la pointe du jour. Alors il vit paraître la détestable vieille qui ouvrit la porte de la rue et partit pour aller chercher une autre proie. Afin qu'elle ne le vît pas, il ne sortit de ce coupe-gorge que quelques instans après elle, et il vint se réfugier chez moi, où il m'apprit toutes les aventures qui lui étaient arrivées en si peu de temps.

« Au bout d'un mois il fut parfaitement guéri de ses blessures, par les remèdes souverains que je lui fis prendre. Il résolut de se venger de la vieille qui l'avait trompé si cruellement. Pour cet effet, il fit une bourse assez grande pour contenir cinq cents pièces d'or, et au lieu d'or il la remplit de morceaux de verre.... »

Scheherazade, en achevant ces derniers mots, s'aperçut qu'il était jour. Elle n'en dit pas davantage cette nuit; mais le lendemain elle poursuivit de cette sorte l'histoire d'Alnaschar :

CLXXIX. NUIT.

« Mon frère, continua le barbier, attacha le sac de verre autour de lui avec sa ceinture, se déguisa en vieille et prit un sabre qu'il cacha sous sa robe. Un matin, il rencontra la vieille qui se promenait déjà par la ville, en cherchant l'occasion de jouer un mauvais tour à quelqu'un. Il l'aborda; et contrefaisant la voix d'une femme : « N'auriez-vous pas, lui dit-il, un trébuchet à me prêter? Je suis une femme de Perse nouvellement arrivée. J'ai apporté de mon pays cinq cents pièces d'or. Je voudrais bien savoir si elles sont de poids. » « Bonne femme, lui répondit la vieille, vous ne pouvez mieux vous adresser qu'à moi. Venez, vous n'avez qu'à me suivre, je vous mènerai chez mon fils, qui est changeur; il se fera un plaisir de vous les peser lui-même, pour vous en épargner la peine. Ne perdons pas de temps, afin de le trouver avant qu'il aille à sa boutique. » Mon frère la suivit jusqu'à la maison où elle l'avait introduit la première fois, et la porte fut ouverte par l'esclave grecque.

« La vieille mena mon frère dans la salle, où elle lui dit d'attendre un moment, qu'elle allait faire venir son fils. Le prétendu fils parut sous la forme d'un vilain esclave noir : « Maudite vieille, dit-il à mon frère, lève-toi et me suis. » En disant ces mots, il marcha devant pour le mener au lieu où il voulait le massacrer. Alnaschar se leva, le suivit, et, tirant son sabre de

dessous sa robe, il le lui déchargea sur le cou si adroitement, qu'il lui abattit la tête. Il la prit aussitôt d'une main, et de l'autre il traîna le cadavre jusqu'au lieu souterrain, où il le jeta avec la tête. L'esclave grecque, accoutumée à ce manège, se fit bientôt voir avec le bassin plein de sel; mais quand elle vit Alnaschar le sabre à la main, et qui avait quitté le voile dont il s'était couvert le visage, elle laissa tomber le bassin et s'enfuit; mais mon frère, courant plus fort qu'elle, la joignit et lui fit voler la tête de dessus les épaules. La méchante vieille accourut au bruit, et il se saisit d'elle avant qu'elle eut le temps de lui échapper.

« Perfide, s'écria-t-il, me reconnais-tu? »
« Hélas! seigneur, répondit-elle en tremblant, qui êtes-vous? Je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu. » « Je suis, lui dit-il, celui chez qui tu entras l'autre jour pour te laver et faire ta prière d'hypocrite : t'en souviens-tu? » Alors elle se mit à genoux pour lui demander pardon; mais il la coupa en quatre pièces.

« Il ne restait plus que la dame, qui ne savait rien de ce qui venait de se passer chez elle. Il la chercha, et la trouva dans une chambre, où elle pensa s'évanouir quand elle le vit paraître. Elle lui demanda la vie, et il eut la générosité de la lui accorder. « Madame, lui dit-il, comment pouvez-vous être avec des gens aussi méchants que ceux dont je viens de me venger si justement? »
« J'étais, lui répondit-elle, la femme d'un honnête marchand, et la maudite vieille, dont je ne connaissais pas la méchanceté, me venait voir quelquefois. » Madame, me dit-elle un jour, nous

avons de belles noces chez nous ; vous y prendriez beaucoup de plaisir si vous vouliez nous faire l'honneur de vous y trouver. » Je me laissai persuader. Je pris mon plus bel habit avec une bourse de cent pièces d'or. Je la suivis ; elle me mena dans cette maison , où je trouvai ce noir, qui me retint par force, et il y a trois ans que j'y suis avec bien de la douleur. » « De la manière dont ce détestable noir se gouvernait, reprit mon frère, il faut qu'il ait amassé bien des richesses. » « Il y en a tant, repartit-elle, que vous serez riche à jamais si vous pouvez les emporter : suivez-moi , et vous les verrez. » Elle conduisit Alnaschar dans une chambre où elle lui fit voir effectivement plusieurs coffres pleins d'or, qu'il considéra avec une admiration dont il ne pouvait revenir. « Allez , dit-elle , et amenez assez de monde pour emporter tout cela. » Mon frère ne se le fit pas dire deux fois ; il sortit, et ne fut dehors qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour assembler dix hommes. Il les amena avec lui ; et, en arrivant à la maison , il fut fort étonné de trouver la porte ouverte ; mais il le fut bien davantage , lorsqu'étant entré dans la chambre où il avait vu les coffres, il n'en trouva pas un seul. La dame, plus rusée et plus diligente que lui, les avait fait enlever et avait disparu elle-même. Au défaut des coffres , et pour ne pas s'en retourner les mains vides, il fit emporter tout ce qu'il put trouver de meubles dans les chambres et dans les garde-meubles , où il y en avait beaucoup plus qu'il ne lui en fallait pour le dédommager des cinq cents pièces d'or qui lui avaient été volées. Mais , en sortant de la maison , il oublia de

fermer la porte. Les voisins, qui avaient reconnu mon frère et vu les porteurs aller et venir, coururent avertir le juge de police de ce déménagement, qui leur avait paru suspect. Alnaschar passa la nuit assez tranquillement; mais le lendemain matin, comme il sortait du logis, il rencontra à sa porte vingt hommes des gens du juge de police qui se saisirent de lui. « Venez avec nous, lui dirent-ils, notre maître veut parler à vous. » Mon frère les pria de se donner un moment de patience, et leur offrit une somme d'argent pour qu'ils le laissassent échapper; mais au lieu de l'écouter, ils le lièrent et le forcèrent de marcher avec eux. Ils rencontrèrent dans une rue un ancien ami de mon frère qui les arrêta, et s'informa d'eux pour quelle raison ils l'emmenaient; il leur proposa même une somme considérable pour le lâcher, et rapporter au juge de police qu'ils ne l'avaient pas trouvé; mais il ne put rien obtenir d'eux, et ils menèrent Alnaschar au juge de police..... »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il était jour. La nuit suivante elle reprit le fil de sa narration, et dit au sultan des Indes :

CLXXX^e NUIT.

« SIRE, quand les gardes, poursuivit le barbier, eurent conduit mon frère devant le juge de police, ce magistrat lui dit : « Je vous demande où vous avez pris tous les meubles que

vous fîtes porter hier chez vous ? » « Seigneur, répondit Alnaschar, je suis prêt à vous dire la vérité ; mais permettez-moi auparavant d'avoir recours à votre clémence, et de vous supplier de me donner votre parole qu'il ne me sera rien fait. » « Je vous la donne, répliqua le juge. » Alors mon frère lui raconta sans déguisement tout ce qui lui était arrivé, et tout ce qu'il avait fait depuis que la vieille était venue faire sa prière chez lui ; jusqu'à ce qu'il ne trouva plus la jeune dame dans la chambre où il l'avait laissée après avoir tué le noir, l'esclave grecque et la vieille. À l'égard de ce qu'il avait fait emporter chez lui, il supplia le juge de lui en laisser au moins une partie pour le récompenser des vingt cents pièces d'or qu'on lui avait volées.

« Le juge, sans rien promettre à mon frère, envoya chez lui quelques-uns de ses gens pour enlever tout ce qu'il y avait ; et lorsqu'on lui eut rapporté qu'il n'y restait plus rien, et que tout avait été mis dans son garde-meuble, il commanda aussitôt à mon frère de sortir de la ville, et de n'y revenir de sa vie, parce qu'il craignait que, s'il y demeurait, il n'allât se plaindre de son injustice au calife. » Cependant Alnaschar obéit à l'ordre sans murmurer, et sortit de la ville pour se réfugier dans une autre. En chemin il fut rencontré par des voleurs qui le dépouillèrent et le mirent nu comme la main. Je n'eus pas plutôt appris cette fâcheuse nouvelle, que je pris un habit, et allai le trouver où il était. Après l'avoir consolé le mieux qu'il me fut possible, je le ramenai, et le fis entrer secrètement dans la ville, où j'en eus autant de soins que de ses autres frères. »

HISTOIRE

DU SIXIÈME FRÈRE DU BARBIER.

IL ne me reste plus à vous raconter que l'histoire de mon sixième frère, appelé Schacabac aux lèvres fendues. Il avait eu d'abord l'industrie de bien faire valoir les cent dragmes d'argent qu'il avait eues en partage, de même que ses autres frères, en sorte qu'il s'était vu fort à son aise ; mais un revers de fortune le réduisit à la nécessité de demander sa vie. Il s'en acquittait avec adresse, et il s'étudiait surtout à se procurer l'entrée des grandes maisons par l'entremise des officiers et des domestiques, pour avoir un libre accès auprès des maîtres, et s'attirer leur compassion.

Un jour qu'il passait devant un hôtel magnifique, dont la porte élevée laissait voir une cour très-spacieuse où il y avait une foule de domestiques, il s'approcha de l'un d'entre eux, et lui demanda à qui appartenait cet hôtel. « Bon homme, lui répondit le domestique, d'où venez-vous, pour me faire cette demande ? Tout ce que vous voyez ne vous fait-il pas connaître que c'est l'hôtel d'un Barmecide ? » Mon frère, à qui la générosité et la libéralité des Barmecides étaient connues, s'adressa aux portiers, car il y en avait plus d'un, et les pria de lui donner l'aumône. « Entrez, lui dirent-ils, personne ne vous en empêche, et adressez-vous vous-même au maître de la maison : il vous renverra content. »

« Mon frère ne s'attendait pas à tant d'honnêteté ; il en remercia les portiers , et entra , avec leur permission , dans l'hôtel , qui était si vaste , qu'il mit beaucoup de temps à gagner l'appartement du Barmecide. Il pénétra enfin jusqu'à un grand bâtiment en carré , d'une très-belle architecture , et entra par un vestibule qui lui fit découvrir un jardin des plus propres , avec des allées de cailloux de différentes couleurs qui réjouissaient la vue. Les appartemens d'en bas , qui régnaient à l'entour , étaient presque tous à jour. Ils se fermaient avec de grands rideaux pour garantir du soleil , et on les ouvrait pour prendre le frais quand la chaleur était passée.

« Un lieu si agréable aurait causé de l'admiration à mon frère s'il eût eu l'esprit plus content qu'il ne l'avait. Il avança , et entra dans une salle richement meublée et ornée de peintures à feuillages d'or et d'azur , où il aperçut un homme vénérable avec une longue barbe blanche , assis sur un sofa à la place d'honneur ; ce qui lui fit juger que c'était le maître de la maison. En effet , c'était le seigneur Barmecide lui-même , qui lui dit d'une manière obligeante qu'il était le bienvenu , et lui demanda ce qu'il souhaitait.

« Seigneur , lui répondit mon frère , d'un air à lui faire pitié , je suis un pauvre homme qui ai besoin de l'assistance des personnes puissantes et généreuses comme vous. » Il ne pouvait mieux s'adresser qu'à ce seigneur , qui était recommandable par mille belles qualités.

« Le Barmecide parut étonné de la réponse de mon frère ; et , portant ses deux mains à son estomac comme pour déchirer son habit en signe

de douleur : « Est-il possible , s'écria-t-il , que je sois à Bagdad , et qu'un homme tel que vous soit dans la nécessité que vous dites ? Voilà ce que je ne puis souffrir. » A ces démonstrations mon frère , prévenu qu'il allait lui donner une marque singulière de sa libéralité , lui donna mille bénédictions , et lui souhaita toutes sortes de biens. « Il ne sera pas dit , reprit le Barmecide , que je vous abandonne , et je ne prétends pas non plus que vous m'abandonniez. » « Seigneur , répliqua mon frère , je vous jure que je n'ai rien mangé d'aujourd'hui. » « Est-il bien vrai , répartit le Barmecide , que vous soyez à jeun à l'heure qu'il est ? Hélas ! le pauvre homme , il meurt de faim ! Holà ! garçon , ajouta-t-il en élevant la voix , qu'on apporte vite le bassin et l'eau , que nous nous lavions les mains. » Quelque aucun garçon ne parût et que mon frère ne vit ni bassin ni eau , le Barmecide néanmoins ne laissa pas de se frotter les mains comme si quelqu'un eût versé de l'eau dessus ; et , en faisant cela , il disait à mon frère : « Approchez donc , lavez-vous avec moi. » Schacabac jugea bien par là que le seigneur Barmecide aimait à rire : et , comme il entendait lui-même la raillerie , et qu'il n'ignorait pas la complaisance que les pauvres doivent avoir pour les riches , s'ils en veulent tirer bon parti , il s'approcha et fit comme lui.

« Allons , dit alors le Barmecide , qu'on apporte à manger , et qu'on ne fasse point attendre. » En achevant ces paroles , quoiqu'on n'eût rien apporté , il commença de faire comme s'il eût pris quelque chose dans un plat , de por-

ter à sa bouche et de mâcher à vide, en disant à mon frère : « Mangez, mon hôte, je vous en prie; agissez aussi librement que si vous étiez chez vous; mangez donc : pour un homme affamé, il me semble que vous faites la petite-bouche. » « Pardonnez-moi, seigneur, lui répondit Schacabac en imitant parfaitement ses gestes, vous voyez que je ne perds pas de temps, et que je fais bien mon devoir. » « Que dites-vous de ce pain ? reprit le Barmecide ; ne le trouvez-vous pas excellent ? » « Ah ! seigneur, repartit mon frère, qui ne voyait pas plus de pain que de viande, jamais je n'en ai mangé de si blanc ni de si délicat. » « Mangez-en donc tout votre soûl, répliqua le seigneur Barmecide ; je vous assure que j'ai acheté cinq cents pièces d'or la boulangerie qui me fait de si bon pain... »

Scheherazade voulait continuer; mais le jour, qui paraissait, l'obligea de s'arrêter à ces dernières paroles. La nuit suivante, elle poursuivit de cette manière :

CLXXXI^e NUIT.

« Le Barmecide, dit le barbier, après avoir parlé de l'esclave sa boulangère, et vanté son pain, que mon frère ne mangeait qu'en idée, s'écria : « Garçon, apporte-nous un autre plat. Mon brave hôte, dit-il à mon frère (encore qu'aucun garçon n'eût paru), goûtez de ce nouveau mets, et me dites si jamais vous avez mangé du mouton cuit avec du blé mondé, qui

fût mieux accommodé que celui-là. » « Il est admirable, lui répondit mon frère; aussi je m'en donne comme il faut. » « Que vous me faites plaisir ! reprit le seigneur Barmecide. Je vous conjure, par la satisfaction que j'ai de vous voir si bien manger, de ne rien laisser de ce mets, puisque vous le trouvez si fort à votre goût. » Peu de temps après, il demanda une oie à la sauce douce, accommodée avec du vinaigre, du miel, des raisins secs, des pois chiches et des figes sèches; ce qui fut apporté comme le plat de viande de mouton. « L'oie est bien grasse; dit le Barmecide; mangez-en seulement une cuisse et une aile. Il faut ménager votre appétit, car il nous revient encore beaucoup d'autres choses. » Effectivement, il demanda encore plusieurs autres plats de différentes sortes, dont mon frère, en mourant de faim, continua de faire semblant de manger. Mais ce qu'il vanta plus que tout le reste, fut un agneau nourri de pistaches, qu'il ordonna qu'on servît, et qui fut servi de même que les plats précédens. « Oh, pour ce mets, dit le seigneur Barmecide, c'est un mets dont on ne mange point ailleurs que chez moi ! Je veux que vous vous en rassasiez. » En disant cela, il fit comme s'il eût eu un morceau à la main, et l'approchant de la bouche de mon frère : « Tenez, lui dit-il, avec cela : vous allez juger si j'ai tort de vanter ce plat. » Mon frère allongea la tête, ouvrit la bouche, feignit de prendre le morceau, de le mâcher et de l'avaler avec un extrême plaisir. « Je savais bien, reprit le Barmecide, que vous le trouveriez bon. » « Rien au monde n'est plus exquis, repart-

mon frère : franchement, c'est une chose délicieuse que votre table. » « Qu'on apporte à présent le ragoût, s'écria le Barmecide. Je crois que vous n'en serez pas moins content que de l'agneau. Eh bien ! qu'en pensez-vous ? » « Il est merveilleux, répondit Schacabac : on y sent tout à la fois l'ambre, le clou de girofle, la muscade, le gingembre, le poivre, et les herbes les plus odorantes ; et toutes ces odeurs sont si bien ménagées, que l'une n'empêche pas qu'on ne sente l'autre. Quelle volupté ! » « Faites honneur à ce ragoût, répliqua le Barmecide ; mangez-en donc, je vous en prie. Holà, garçon, ajouta-t-il en haussant la voix, qu'on nous donne un nouveau ragoût. » « Non pas, s'il vous plaît, interrompit mon frère : en vérité, seigneur, il n'est pas possible que je mange davantage ; je n'en puis plus. »

« Qu'on desserve donc, dit alors le Barmecide, et qu'on apporte les fruits. » Il attendit un moment, comme pour donner le temps aux officiers de desservir ; après quoi, reprenant la parole : « Goûtez de ces amandes, poursuivit-il : elles sont bonnes et fraîchement cueillies. » Ils firent l'un et l'autre de même que s'ils eussent ôté la peau des amandes et qu'ils les eussent mangées. Après cela, le Barmecide invita mon frère à prendre d'autres choses : « Voilà, lui dit-il, de toutes sortes de fruits, des gâteaux, des confitures sèches, des compotes. Choisissez ce qu'il vous plaira. » Puis avançant la main, comme s'il lui eût présenté quelque chose : « Tenez, continua-t-il, voici une tablette excellente pour aider à faire la digestion. » Schacabac fit

semblant d'en prendre et de manger. « Seigneur, dit-il, le musc n'y manque pas. » « Ces sortes de tablettes se font chez moi, répondit le Barmecide, et en cela, comme en tout ce qui se fait dans ma maison, rien n'est épargné. » Il excita encore mon frère à manger. Pour un homme, poursuivit-il, qui étiez encore à jeun lorsque vous êtes entré ici, il me paraît que vous n'avez guère mangé. » Seigneur, lui repartit mon frère, qui avait mal aux mâchoires à force de mâcher à vide, je vous assure que je suis tellement rempli que je ne saurais manger un seul morceau de plus.

« Mon hôte, reprit le Barmecide, après avoir si bien mangé, il faut que nous buvions. * Vous boirez bien du vin? » « Seigneur, lui dit mon frère, je ne boirai pas de vin, s'il vous plaît, puisque cela m'est défendu. » « Vous êtes trop scrupuleux, répliqua le Barmecide : faites comme moi. » « J'en boirai donc par complaisance, repartit Schacabac. A ce que je vois, vous voulez que rien ne manque à votre festin. Mais comme je ne suis point accoutumé à boire du vin, je crains de commettre quelque faute contre la bienséance, et même contre le respect qui vous est dû; c'est pourquoi je vous prie encore de me dispenser de boire du vin; je me contenterai de boire de l'eau. » « Non, non, dit le Barmecide, vous boirez du vin. » En même temps il commanda qu'on en apportât; mais le vin ne fut pas plus réel que la viande et les fruits. Il fit

* Les Orientaux, et particulièrement les Mahométans, ne boivent qu'après le repas.

semblant de se verser à boire et de boire le premier; puis, faisant semblant de verser à boire pour mon frère et de lui présenter le verre : « Buvez à ma santé, lui dit-il, sachons un peu si vous trouverez ce vin bon. » Mon frère feignit de prendre le verre, de le regarder de près, comme pour voir si la couleur du vin était belle, et de se le porter au nez pour juger si l'odeur en était agréable; puis il fit une profonde inclination de tête au Barmecide, pour lui marquer qu'il prenait la liberté de boire à sa santé; et enfin il fit semblant de boire avec toutes les démonstrations d'un homme qui boit avec plaisir. « Seigneur, dit-il, je trouve ce vin excellent; mais il n'est pas assez fort, ce me semble. » « Si vous en souhaitez qui ait plus de force, répondit le Barmecide, vous n'avez qu'à parler: il y en a dans ma cave de plusieurs sortes. Voyez si vous serez content de celui-ci. » A ces mots, il fit semblant de se verser d'un autre vin à lui-même, et puis à mon frère. Il fit cela tant de fois, que Schacabac, feignant que le vin l'avait échauffé, contrefit l'homme ivre, leva la main, et frappa le Barmecide à la tête si rudement, qu'il le renversa par terre. Il voulut même le frapper encore; mais le Barmecide présentant la main pour éviter le coup, lui cria : « Êtes-vous fou ? » Alors mon frère, se retenant, lui dit : « Seigneur, vous avez eu la honte de recevoir chez vous votre esclave, et de lui donner un grand festin : vous deviez vous contenter de m'avoir fait manger; il ne fallait pas me faire boire du vin, car je vous avais bien dit que je pourrais vous manquer de respect. J'en suis

très-fâché, et je vous en demande mille pardons. »

« A peine eut-il achevé ces paroles, que le Barmecide, au lieu de se mettre en colère, se prit à rire de toute sa force. « Il y a long-temps, lui dit-il, que je cherche un homme de votre caractère... »

Mais, sire, dit Scheherazade au sultan des Indes, je ne prends pas garde qu'il est jour. » Schahriar se leva aussitôt; et la nuit suivante, la sultane continua de parler dans ces termes :

CLXXXII^e NUIT.

« SIRE, le barbier poursuivant l'histoire de son sixième frère :

« Le Barmecide, ajouta-t-il, fit mille caresses à Schacabac. « Non-seulement, lui dit-il, je vous pardonne le coup que vous m'avez donné; je veux même désormais que nous soyons amis, et que vous n'ayez pas d'autre maison que la mienne. Vous avez eu la complaisance de vous accommoder à mon humeur et la patience de soutenir la plaisanterie jusqu'au bout; mais nous allons manger réellement. » En achevant ces paroles, il frappa des mains, et commanda à plusieurs domestiques, qui parurent, d'apporter la table et de servir. Il fut obéi promptement, et mon frère fut régala des mêmes mets dont il n'avait goûté qu'en idée. Lorsqu'on eut desservi, on apporta du vin; et en même temps, un nombre d'esclaves belles et richement habil-

lées entrèrent et chantèrent au son des instrumens quelques airs agréables. Enfin Schacabac eut tout sujet d'être content des bontés et des honnêtetés du Barmecide, qui le goûta, en usa avec lui familièrement, et lui fit donner un habit de sa garde-robe.

« Le Barmecide trouva dans mon frère tant d'esprit et une si grande intelligence en toutes choses, que peu de jours après il lui confia le soin de toute sa maison et de toutes ses affaires. Mon frère s'acquitta fort bien de son emploi durant vingt années. Au bout de ce temps-là, le généreux Barmecide, accablé de vieillesse, mourut; et n'ayant point laissé d'héritiers, on confisqua tous ses biens au profit du prince. On dépouilla mon frère de tous ceux qu'il avait amassés; de sorte que, se voyant réduit à son premier état, il se joignit à une caravane de pèlerins de la Mecque, dans le dessein de faire ce pèlerinage à la faveur de leurs charités. Par malheur, la caravane fut attaquée et pillée par un nombre de Bedouins * supérieur à celui des pèlerins. Mon frère se trouva esclave d'un Bedouin qui lui donna la bastonnade pendant plusieurs jours pour l'obliger à se racheter. Schacabac lui protesta qu'il le maltraitait inutilement. « Je suis votre esclave, lui disait-il, vous pouvez disposer de moi à votre volonté; mais je vous déclare que je suis dans la dernière pauvreté, et qu'il n'est pas en mon pouvoir de me racheter. » En-

* Les Bedounis sont des Arabes errans dans les déserts, qui pillent les caravanes quand elles ne sont pas assez fortes pour leur résister,

fin, mon frère eut beau lui exposer toute sa misère et tâcher de le fléchir par ses larmes, le Bedouin fut impitoyable, et de dépit de se voir frustré d'une somme considérable sur laquelle il avait compté, il prit son couteau et lui fendit les lèvres, pour se venger, par cette inhumanité, de la perte qu'il croyait avoir faite.

« Le Bedouin avait une femme assez jolie, et souvent, quand il allait faire ses courses, il laissait mon frère seul avec elle. Alors la femme n'oubliait rien pour consoler mon frère de la rigueur de l'esclavage. Elle lui faisait assez connaître qu'elle l'aimait; mais il n'osait répondre à sa passion de peur de s'en repentir, et il évitait de se trouver seul avec elle, autant qu'elle cherchait l'occasion d'être seule avec lui. Elle avait une si grande habitude de badiner et de jouer avec le cruel Schacabac toutes les fois qu'elle le voyait, que cela lui arriva un jour en présence de son mari. Mon frère, sans prendre garde qu'il les observait, s'avisa, pour ses péchés, de badiner aussi avec elle. Le Bedouin s'imagina aussitôt qu'ils vivaient tous deux dans une intelligence criminelle; et ce soupçon le mettant en fureur, il se jeta sur mon frère, et, après l'avoir mutilé d'une manière barbare, il le conduisit sur un chameau au haut d'une montagne déserte, où il le laissa. La montagne était sur le chemin de Bagdad; de sorte que les passants qui l'avaient rencontré me donnèrent avis du lieu où il était. Je m'y rendis en diligence. Je trouvai l'infortuné Schacabac dans un état déplorable. Je lui donnai le secours dont il avait besoin, et le ramenai dans la ville. »

« Voilà ce que je racontai au calife Mostanser Billah , ajouta le barbier. Ce prince m'applaudit par de nouveaux éclats de rire. » C'est présentement , me dit-il , que je ne puis douter qu'on ne vous ait donné , à juste titre , le surnom de silencieux , personne ne peut dire le contraire. Pour certaines causes néanmoins , je vous commande de sortir au plus tôt de la ville. Allez , et que je n'entende plus parler de vous. » Je cédai à la nécessité , et voyageai plusieurs années dans des pays éloignés. J'appris enfin que le calife était mort ; je retournai à Bagdad , où je ne trouvai pas un seul de mes frères en vie. Ce fut à mon retour en cette ville que je rendis au jeune boiteux le service important que vous avez entendu. Vous êtes pourtant témoins de son ingratitude et de la manière injurieuse dont il m'a traité. Au lieu de me témoigner de la reconnaissance , il a mieux aimé me fuir et s'éloigner de son pays. Quand j'eus appris qu'il n'était plus à Bagdad , quoique personne ne me fût dire au vrai de quel côté il avait tourné ses pas , je ne laissai pas toutefois de me mettre en chemin pour le chercher. Il y a long-temps que je cours de province en province ; et , lorsque j'y pensais le moins , je l'ai rencontré aujourd'hui. Je ne m'attendais pas à le voir si irrité contre moi. »

Il Schéhérazade , en cet endroit , s'apercevant qu'il était jour , se tut ; et la nuit suivante , elle reprit le fil de son discours de cette sorte ;

CLXXXIII^e NUIT.

« **SIRE**, le tailleur acheva de raconter au sultan de Casgar l'histoire du jeune boiteux et du barbier de Bagdad de la manière que j'eus l'honneur de dire hier à votre majesté :

« Quand le barbier, continua-t-il, eut fini son histoire, nous trouvâmes que le jeune homme n'avait pas eu tort de l'accuser d'être un grand parleur. Néanmoins nous voulûmes qu'il demeurât avec nous, et qu'il fût du régal que le maître de la maison nous avait préparé. Nous nous mîmes donc à table, et nous nous réjouîmes jusqu'à la prière d'entre le midi et le coucher du soleil. Alors toute la compagnie se sépara ; et je vins travailler à ma boutique, en attendant qu'il fût temps de m'en retourner chez moi.

« Ce fut dans cet intervalle que le petit bossu, à demi-ivre, se présenta devant ma boutique ; qu'il chanta et joua de son tambour de basque. Je crus qu'en l'emmenant au logis avec moi, je ne manquerais pas de divertir ma femme ; c'est pourquoi je l'emmenai. Ma femme nous donna un plat de poisson, et j'en servis un morceau au bossu, qui le mangea sans prendre garde qu'il y avait une arête. Il tomba devant nous sans sentiment. Après avoir en vain essayé de les decourir, dans l'embarras où nous mît un accident si funeste, et dans la crainte qu'il nous causa, nous n'hésitâmes point à porter le corps hors de chez nous, et nous le fîmes adroite-

ment recevoir chez le médecin juif. Le médecin juif le descendit dans la chambre du pourvoyeur, et le pourvoyeur le porta dans la rue, où on a cru que le marchand l'avait tué. Voilà, sire, ajouta le tailleur, ce que j'avais à dire pour satisfaire votre majesté. C'est à elle à prononcer si nous sommes dignes de sa clémence ou de sa colère, de la vie ou de la mort.

Le sultan de Casgar laissa voir sur son visage un air content qui redonna la vie au tailleur et à ses camarades. « Je ne puis disconvenir, dit-il, que je ne sois plus frappé de l'histoire du jeune boiteux, de celle du barbier, et des aventures de ses frères, que de l'histoire de mon bouffon. Mais avant que de vous renvoyer chez vous tous quatre, et qu'on enterre le corps du bossu, je voudrais voir ce barbier qui est cause que je vous pardonne. Puisqu'il se trouve dans ma capitale, il est aisé de contenter ma curiosité. » En même temps il dépêcha un huissier pour l'aller chercher avec le tailleur, qui savait où il pourrait être.

L'huissier et le tailleur revinrent bientôt, et amenèrent le barbier, qu'ils présentèrent au sultan. Le barbier était un vieillard qui pouvait avoir quatre-vingt-dix ans. Il avait la barbe et les sourcils blancs comme neige, les oreilles pendantes et le nez fort long. Le sultan ne put s'empêcher de rire en le voyant. « Homme silencieux, lui dit-il, j'ai appris que vous saviez des histoires merveilleuses; voudriez-vous bien m'en raconter quelques-unes? » « Sire, lui répondit le barbier, laissons-là, s'il vous plaît, pour le présent, les histoires que je puis savoir.

Je supplie très-humblement votre majesté de me permettre de lui demander ce que font ici devant elle ce chrétien, ce juif, ce musulman, et ce bossu mort que je vois là étendu par terre. » Le sultan sourit de la liberté du barbier, et lui répliqua : « Qu'est-ce que cela vous importe ? » « Sire, repartit le barbier, il m'importe de faire la demande que je fais, afin que votre majesté sache que je ne suis pas un grand parleur, comme quelques-uns le prétendent, mais un homme justement appelé le silencieux... »

Scheherazade, frappée par la clarté du jour qui commençait à éclairer l'appartement du sultan des Indes, garda le silence en cet endroit, et reprit son discours la nuit suivante en ces termes :

CLXXXIV^e NUIT.

« SIRE, le sultan de Casgar eut la complaisance de satisfaire la curiosité du barbier. Il commanda qu'on lui racontât l'histoire du petit bossu, puisqu'il paraissait le souhaiter avec ardeur. Lorsque le barbier l'eut entendue, il branla la tête, comme s'il eût voulu dire qu'il y avait là-dessous quelque chose de caché qu'il ne comprenait pas. « Véritablement, s'écria-t-il, cette histoire est surprenante ; mais je suis bien aise d'examiner de près ce bossu. » Il s'en approcha, s'assit par terre, prit la tête sur ses genoux ; et, après l'avoir attentivement regardée, il fit tout à coup un si grand éclat de rire et avec si peu de retenue, qu'il se laissa aller sur le dos à la renverse, sans considérer qu'il était devant le sultan de Casgar. Puis se relevant sans

cesser de rire : « On le dit bien , et avec raison , s'écria-t-il encore , qu'on ne meurt pas sans cause. Si jamais histoire a mérité d'être écrite en lettres d'or , c'est celle de ce bossu. »

A ces paroles , tout le monde regarda le barbier comme un bouffon , ou comme un vieillard qui avait l'esprit égaré. « Homme silencieux , lui dit le sultan , parlez-moi : qu'avez-vous donc à rire si fort ? » « Sire , répondit le barbier , je jure par l'humour bienfaisante de votre majesté que ce bossu n'est pas mort ; il est encore en vie ; et je veux passer pour un extravagant , si je ne vous le fais voir à l'heure même. » En achevant ces mots , il prit une boîte où il y avait plusieurs remèdes , qu'il portait sur lui pour s'en servir dans l'occasion , et il en tira une petite fiole balsamique dont il frotta long-temps le cou du bossu. Ensuite il prit dans son étui un ferrement fort propre qu'il lui mit entre les dents ; et , après lui avoir ouvert la bouche , il lui enfonça dans le gosier de petites pincettes , avec quoi il tira le morceau de poisson et l'arête qu'il fit voir à tout le monde. Aussitôt le bossu éternua , étendit les bras et les pieds , ouvrit les yeux , et donna plusieurs autres signes de vie.

Le sultan de Casgar et tous ceux qui furent témoins d'une si belle opération , furent moins surpris de voir revivre le bossu , après avoir passé une nuit entière et la plus grande partie du jour sans donner aucun signe de vie , que du mérite et de la capacité du barbier , qu'on commença , malgré ses défauts , à regarder comme un grand personnage. Le sultan , ravi de joie et d'admiration , ordonna que l'histoire du bossu

fût mise par écrit avec celle du barbier, afin que la mémoire, qui méritait si bien d'être conservée, ne s'en éteignît jamais. Il n'en demeura pas là : pour que le tailleur, le médecin juif, le pourvoyeur et le marchand chrétien ne se ressouvinssent qu'avec plaisir de l'aventure que l'accident du bossu leur avait causée, il ne les renvoya chez eux qu'après leur avoir donné à chacun une robe fort riche dont il les fit revêtir en sa présence. A l'égard du barbier, il l'honora d'une grosse pension, et le retint auprès de sa personne. »

La sultane Scheherazade finit ainsi cette longue suite d'aventures auxquelles la prétendue mort du bossu avait donné occasion. Comme le jour paraissait déjà, elle se tut ; et sa chère sœur Dinarzade, voyant qu'elle ne parlait plus, lui dit : « Ma princesse, ma sultane, je suis d'autant plus charmée de l'histoire que vous venez d'achever, qu'elle finit par un incident à quoi je ne m'attendais pas. J'avais cru le bossu mort absolument. » « Cette surprise m'a fait plaisir, dit Schabriar, aussi bien que les aventures des frères du barbier. » « L'histoire du jeune boiteux de Bagdad m'a encore fort divertie, reprit Dinarzade. » « J'en suis bien aise, ma chère sœur, dit la sultane ; et puisque j'ai eu le bonheur de ne pas ennuyer le sultan, notre seigneur et maître, si sa majesté me faisait encore la grace de me conserver la vie, j'aurais l'honneur de lui raconter demain l'histoire des amours d'Aboulhassan Ali Ebn Becar et de Schemselnihar, favorite du calife Haroun Al-Raschid, qui n'est pas moins digne de son attention et de la vôtre

que l'histoire du bossu. » Le sultan des Indes, qui était assez content des choses dont Scheherazade l'avait entretenu jusqu'alors, se laissa aller au plaisir d'entendre encore l'histoire qu'elle lui promettrait.

Il se leva pour faire sa prière et tenir son conseil, sans toutefois rien témoigner de sa bonne volonté à la sultane.

CLXXXV^e NUIT.

DINARZADE, toujours soigneuse d'éveiller sa sœur, l'appela cette nuit à l'heure ordinaire. « Ma chère sœur, lui dit-elle, le jour paraîtra bientôt; je vous supplie, en attendant, de nous raconter quelque-une de ces histoires agréables que vous savez. » « Il n'en faut pas chercher d'autre, dit Schahriar, que celle des amours d'Aboulhassan Ali Ebn Becar et de Schemselnihar, favorite du calife Haroun Al-Raschid. » Sire, dit Scheherazade, je vais contenter votre curiosité. » En même temps elle commença de cette manière :

HISTOIRE

D'ABOULHASSAN ALI EBN BECAR ET DE SCHEMSELNIHAR, FAVORITE DU CALIFE HAROUN AL-RASCHID.

« Sous le règne du calife Haroun Al-Raschid, il y avait à Bagdad un droguiste qui se nommait Aboulhassan Ebn Thaher, homme puissamment

riche, bien fait, et très-agréable de sa personne. Il avait plus d'esprit et de politesse que n'en ont ordinairement les gens de sa profession, et sa droiture, sa sincérité et l'enjouement de son humeur, le faisaient aimer et rechercher de tout le monde. Le calife, qui connaissait son mérite, avait en lui une confiance aveugle. Il l'estimait tant, qu'il se reposait sur lui du soin de faire fournir aux dames ses favorites toutes les choses dont elles pouvaient avoir besoin. C'était lui qui choisissait leurs habits, leurs ameublemens et leurs pierreries; ce qu'il faisait avec un goût admirable.

Ses bonnes qualités et la faveur du calife attiraient chez lui les fils des émirs et des autres officiers du premier rang; sa maison était le rendez-vous de toute la noblesse de la cour. Mais parmi les jeunes seigneurs qui l'allaient voir tous les jours, il y en avait un qu'il considérait plus que tous les autres, et avec lequel il avait contracté une amitié particulière. Ce seigneur s'appelait Aboulhassan Ali Ebn Becar, et tirait son origine d'une ancienne famille royale de Perse. Cette famille subsistait encore à Bagdad depuis que, par la force de leurs armes, les musulmans avaient fait la conquête de ce royaume. La nature semblait avoir pris plaisir à assembler dans ce jeune prince les plus rares qualités du corps et de l'esprit : il avait le visage d'une beauté achevée, la taille fine, un air aisé, et une physionomie si engageante, qu'on ne pouvait le voir sans l'aimer d'abord. Quand il parlait, il s'exprimait toujours en des termes propres et choisis, avec un tour agréable et nou-

veau ; le son de sa voix avait même quelque chose qui charmait tous ceux qui l'entendaient. Avec cela , comme il avait beaucoup d'esprit et de jugement , il pensait et parlait de toutes choses avec une justesse admirable. Il avait tant de retenue et de modestie , qu'il n'avancait rien qu'après avoir pris toutes les précautions possibles pour ne pas donner lieu de soupçonner qu'il préférât son sentiment à celui des autres.

Etant fait comme je viens de le représenter , il ne faut pas s'étonner si Ebn Thaher l'avait distingué des autres jeunes seigneurs de la cour , dont la plupart avaient les vices opposés à ses vertus. Un jour que ce prince était chez Ebn Thaher , ils virent arriver une dame montée sur une mule noire et blanche , au milieu de dix femmes esclaves qui l'accompagnaient à pied , toutes fort belles , autant qu'on en pouvait juger à leur air et au travers du voile qui leur couvrait le visage. La dame avait une ceinture couleur de rose , large de quatre doigts , sur laquelle éclataient des perles et des diamans d'une grosseur extraordinaire ; et pour sa beauté , il était aisé de voir qu'elle surpassait celle de ses femmes , autant que la pleine lune surpasse le croissant qui n'est que de deux jours. Elle venait de faire quelque emplette ; et comme elle avait à parler à Ebn Thaher , elle entra dans sa boutique , qui était propre et spacieuse , et il la reçut avec toutes les marques du plus profond respect , en la priant de s'asseoir , et lui montrant de la main la place la plus honorable.

Cependant le prince de Perse , ne voulant pas laisser passer une si belle occasion de faire voir

sa politesse et sa galanterie , accommo dit le coussin d'étoffe à fond d'or qui devait servir d'appui à la dame ; après quoi il se retira promptement pour qu'elle s'assît. Ensuite , l'ayant salué en baisant le tapis à ses pieds , il se releva et demeura debout devant elle au bas du sofa. Comme elle en usait librement chez Ebn Thaher , elle ôta son voile et fit briller aux yeux du prince de Perse une beauté si extraordinaire qu'il en fut frappé jusqu'au cœur. De son côté , la dame ne put s'empêcher de regarder le prince , dont la vue fit sur elle la même impression. « Seigneur , lui dit-elle d'un air obligeant , je vous prie de vous asseoir. » Le prince de Perse obéit , et s'assit sur le bord du sofa. Il avait toujours les yeux attachés sur elle , et il avalait à longs traits le doux poison de l'amour. Elle s'aperçut bientôt de ce qui se passait en son ame , et cette découverte acheva de l'enflammer pour lui. Elle se leva , s'approcha d'Ebn Thaher , et après lui avoir dit tout bas le motif de sa venue , elle lui demanda le nom et le pays du prince de Perse. « Madame , lui répondit Ebn Thaher , ce jeune seigneur dont vous me parlez se nomme Aboulhassan Ali Ebn Becar , et est prince de race royale. »

La dame fut ravie d'apprendre que la personne qu'elle aimait déjà passionnément fût d'une si haute condition. « Vous voulez dire , sans doute , reprit-elle , qu'il descend des rois de Perse ? » « Oui , madame , reprit Ebn Thaher , les derniers rois de Perse sont ses ancêtres. Depuis la conquête de ce royaume , les princes de sa maison se sont toujours rendus recomman-

dables à la cour de nos califes. » « Vous me faites un grand plaisir, dit-elle, de me faire connaître ce jeune seigneur. Lorsque je vous enverrai cette femme, ajouta-t-elle en lui montrant une de ses esclaves, pour vous avertir de me venir voir, je vous prie de l'amener avec vous. Je suis bien aise qu'il voie la magnificence de ma maison, afin qu'il puisse publier que l'avarice ne règne point à Bagdad parmi les personnes de qualité. Vous entendez bien ce que je vous dis ? n'y manquez pas ; autrement je serai fâchée contre vous, et ne reviendrai ici de ma vie. »

Ebn Thaher avait trop de pénétration pour ne pas juger, par ces paroles, des sentimens de la dame. « Ma princesse, ma reine, repartit-il, Dieu me préserve de vous donner jamais aucun sujet de colère contre moi ! Je me ferai toujours une loi d'exécuter vos ordres. » A cette réponse, la dame prit congé d'Ebn Thaher en lui faisant une inclination de tête, et, après avoir jeté au prince de Perse un regard obligeant, elle remonta sur sa mule.

La sultane Scheherazade se tut en cet endroit, au grand regret du sultan des Indes, qui fut obligé de se lever, à cause du jour qui paraissait. Elle continua cette histoire la nuit suivante, et dit à Schabriar :

CLXXXVI* NUIT.

« Sire, le prince de Perse, éperdament amoureux de la dame, la conduisit des yeux tant qu'il put la voir, et il y avait déjà long-temps qu'il ne la voyait plus, qu'il avait encore la vue tournée du côté qu'elle avait pris. Ebn Thaher l'avertit qu'il remarquait que quelques personnes l'observaient et commençaient à rire de le voir en cette attitude. « Hélas ! lui dit le prince, le monde et vous auriez compassion de moi, si vous saviez que la belle dame qui vient de sortir de chez vous emporte avec elle la meilleure partie de moi-même, et que le reste cherche à n'en pas demeurer séparé ! Apprenez-moi, je vous en conjure, ajouta-t-il, quelle est cette dame tyrannique qui force les gens à l'aimer sans leur donner le temps de se consulter. » « Seigneur, lui répondit Ebn Thaher, c'est la fameuse Schemselnihar *, la première favorite du calife notre maître. » « Elle est ainsi nommée avec justice, interrompit le prince, puisqu'elle est plus belle que le soleil dans un jour sans nuages. » « Cela est vrai, répliqua Ebn Thaher : aussi le commandeur des croyans l'aime, ou plutôt l'adore. Il m'a commandé très-expressément de lui fournir tout ce qu'elle me demandera, et même de la prévenir, autant qu'il me serait possible, en tout ce qu'elle pourra désirer. »

* Ce mot arabe signifie soleil du jour.

Il lui parlait de la sorte afin d'empêcher qu'il ne s'engageât dans un amour qui ne pouvait être que malheureux ; mais cela ne servit qu'à l'enflammer davantage. « Je m'étais bien douté, charmante Schemselnihar, s'écria-t-il, qu'il ne me serait pas permis d'élever jusqu'à vous ma pensée. Je sens bien toutefois, quoique sans espérance d'être aimé de vous, qu'il ne sera pas en mon pouvoir de cesser de vous aimer. Je vous aimerai donc, et je bénirai mon sort d'être l'esclave de l'objet le plus beau que le soleil éclaire. »

Pendant que le prince de Perse consacrait ainsi son cœur à la belle Schemselnihar, cette dame, en s'en retournant chez elle, songeait aux moyens de voir le prince, et de s'entretenir en liberté avec lui. Elle ne fut pas plutôt rentrée dans son palais, qu'elle envoya à Ebn Thaher celle de ses femmes qu'elle lui avait montrée, et à qui elle avait donné toute sa confiance, pour lui dire de la venir voir, sans différer, avec le prince de Perse. L'esclave arriva à la boutique d'Ebn Thaher dans le temps qu'il s'efforçait de le dissuader, par les raisons les plus fortes, d'aimer la favorite du calife. Comme elle les vit ensemble : « Seigneurs, leur dit-elle, mon honorable maîtresse Schemselnihar, la première favorite du commandeur des croyans, vous prie de venir à son palais où elle vous attend. » Ebn Thaher, pour marquer combien il était prompt à obéir, se leva aussitôt sans rien répondre à l'esclave, et s'avança pour la suivre, non sans quelque répugnance. Pour le prince, il la suivit, sans faire réflexion au péril qu'il y avait dans cette visite. La présence d'Ebn Thaher, qui avait l'entrée chez la favorite,

le mettait là-dessus hors d'inquiétude. Ils suivirent donc l'esclave qui marchait un peu devant eux. Ils entrèrent après elle dans le palais du calife, et la joignirent à la porte du petit palais de Schemselnihar, qui était déjà ouverte. Elle les introduisit dans une grande salle, où elle les pria de s'asseoir.

Le prince de Perse se crut dans un de ces palais délicieux qu'on nous promet dans l'autre monde. Il n'avait encore rien vu qui approchât de la magnificence du lieu où il se trouvait. Les tapis de pied, les coussins d'appui et les autres accompagnemens du sofa, avec les ameublemens, les ornemens et l'architecture, étaient d'une beauté et d'une richesse surprenantes. Peu de temps après qu'ils se furent assis, Ebn Thaber et lui, une esclave noire fort propre leur servit une table couverte de plusieurs mets très-délicats, dont l'odeur admirable faisait juger de la finesse des assaisonnemens. Pendant qu'ils mangèrent, l'esclave qui les avait amenés ne les abandonna point : elle prit un grand soin de les inviter à manger des ragoûts qu'elle connaissait pour les meilleurs ; d'autres esclaves leur versèrent d'excellent vin sur la fin du repas. Ils achevèrent enfin, et on leur présenta à chacun séparément un bassin et un beau vase d'or plein d'eau pour se laver les mains ; après quoi on leur apporta le parfum d'aloès dans une cassolette portative qui était aussi d'or, dont ils se parfumèrent la barbe et l'habillement. L'eau de senteur ne fut point oubliée : elle était dans un vase d'or enrichi de diamans et de rubis, fait exprès pour cet usage, et elle leur fut jetée dans l'une et dans l'autre

main, qu'ils se passèrent sur la barbe et sur tout le visage, selon la coutume. Ils se mirent à leur place; mais ils étaient à peine assis, que l'esclave les pria de se lever et de la suivre. Elle leur ouvrit une porte de la salle où ils étaient, et ils entrèrent dans un vaste salon d'une structure merveilleuse. C'était un dôme d'une figure des plus agréables, soutenue par cent colonnes d'un beau marbre blanc comme l'albâtre. Les bases et les chapiteaux de ces colonnes étaient ornés d'animaux à quatre pieds, et d'oiseaux dorés de différentes espèces. Le tapis de pied de ce salon extraordinaire, composé d'une seule pièce à fond d'or, rehaussé de bouquets de roses de soie rouge et blanche, et le dôme peint de même à l'arabesque, offraient à la vue un objet des plus charmans. Entre chaque colonne, il y avait un petit sofa garni de la même sorte, avec de grands vases de porcelaine, de cristal, de jaspe, de jais, de porphyre, d'agate, et d'autres matières précieuses, garnis d'or et de pierreries. Les espaces qui étaient entre les colonnes étaient autant de grandes fenêtres avec des avances à hauteur d'appui, garnies de même que les sofas, qui avaient vue sur un jardin le plus agréable du monde. Ses allées étaient de petits cailloux de différentes couleurs, qui représentaient le tapis de pied du salon en dôme, de manière qu'en regardant le tapis en dedans et en dehors, il semblait que le dôme et le jardin, avec tous les agrémens, fussent sur le même tapis. La vue était terminée à l'entour, le long des allées, par deux canaux d'eau claire comme de l'eau de roche, qui gardaient la même figure circulaire que le dôme, et

dont l'un, plus élevé que l'autre, laissait tomber son eau en nappes dans le dernier; et de beaux vases de bronze dorés, garnis l'un après l'autre d'arbrisseaux et de fleurs, étaient posés sur celui-ci d'espace en espace. Ces allées faisaient une séparation entre de grands espaces plantés d'arbres droits et touffus, où mille oiseaux formaient un concert mélodieux, et divertissaient la vue par leurs vols divers, et par les combats tantôt innocens et tantôt sanglans qu'ils se livraient dans l'air.

Le prince de Perse et Ebn Thaher s'arrêtèrent long-temps à examiner cette grande magnificence. A chaque chose qui les frappait, ils s'écriaient pour marquer leur surprise et leur admiration, particulièrement le prince de Perse, qui n'avait jamais rien vu de comparable à ce qu'il voyait alors. Ebn Thaher, quoiqu'il fût entré quelquefois dans ce bel endroit, ne laissait pas d'y remarquer des beautés qui lui paraissaient toutes nouvelles. Enfin, ils ne se lassaient pas d'admirer tant de choses singulières, et ils en étaient encore agréablement occupés, lorsqu'ils aperçurent une troupe de femmes richement habillées. Elles étaient toutes assises au dehors et à quelque distance du dôme, chacune sur un siège de bois de platane des Indes, enrichi de fil d'argent à compartimens, avec un instrument de musique à la main, et elles n'attendaient que le moment qu'on leur commandât d'en jouer.

Ils allèrent tous deux se mettre dans l'avance d'où on les voyait en face, et en regardant à la droite, ils virent une grande cour d'où l'on montait au jardin par des degrés, et qui était envi-

ronnés de très-beaux appartemens. L'esclave les avait quittés ; et comme ils étaient seuls, ils s'entretenaient quelque temps. « Pour vous, qui êtes un homme sage, dit le prince de Perse, je ne doute pas que vous ne regardiez avec bien de la satisfaction toutes ces marques de grandeur et de puissance. A mon égard, je ne pense pas qu'il y ait rien au monde de plus surprenant ; mais quand je viens à faire réflexion que c'est ici la demeure éclatante de la trop aimable Schemsel-nihar, et que c'est le premier monarque de la terre qui l'y retient, je vous avoue que je me crois le plus infortuné de tous les hommes. Il me paraît qu'il n'y a point de destinée plus cruelle que la mienne, d'aimer un objet soumis à mon rival, et dans un lieu où ce rival est si puissant, que je ne suis pas même en ce moment assuré de ma vie. »

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit, parce qu'elle vit paraître le jour. Le lendemain elle reprit la parole, et dit au sultan des Indes :

CLXXXVII^e NUIT.

Sire, Ebn Thaher, entendant parler le prince de Perse de la manière que je disais hier à votre majesté, lui dit : « Seigneur, plutôt à Dieu que je pusse vous donner des assurances aussi certaines de l'heureux succès de vos amours que je le puis de la sûreté de votre vie ! Quoique ce palais superbe appartienne au calife, qui l'a fait

bâtir exprès pour Schemselnihar, sous le nom de Palais des Plaisirs éternels, et qu'il fasse partie du sien propre, néanmoins il faut que vous sachiez que cette dame y vit dans une entière liberté. Elle n'est point obsédée d'eunuques qui veillent sur ses actions. Elle a sa maison particulière dont elle dispose absolument. Elle sort de chez elle pour aller dans la ville, sans en demander permission à personne; elle rentre lorsqu'il lui plaît; et jamais le calife ne vient la voir qu'il ne lui ait envoyé auparavant Mesrour, chef de ses eunuques, pour lui en donner avis et se préparer à le recevoir. Ainsi vous devez avoir l'esprit tranquille et donner toute votre attention au concert dont je vois que Schemselnihar veut vous régaler. »

Dans le temps qu'Ebn Thaher achevait ces paroles, le prince de Perse et lui virent venir l'esclave confidente de la favorite, qui ordonna aux femmes qui étaient assises devant eux de chanter et de jouer de leurs instrumens. Aussitôt elles jouèrent toutes ensemble comme pour préluder, et quand elles eurent joué quelque temps, une seule commença de chanter, et accompagna sa voix d'un luth dont elle jouait admirablement bien. Comme elle avait été avertie du sujet sur lequel elle devait chanter, les paroles se trouvèrent si conformes aux sentimens du prince de Perse, qu'il ne put s'empêcher de lui applaudir à la fin du couplet. « Serait-il possible, s'écria-t-il, que vous eussiez le don de pénétrer dans les cœurs, et que la connaissance que vous avez de ce qui se passe dans le mien vous eût obligée à nous donner un essai de vo-

tre voix charmante par ces mots ? Je ne m'exprimerais pas moi-même en d'autres termes. » La femme ne répondit rien à ce discours. Elle continua et chanta plusieurs autres couplets dont le prince fut si touché, qu'il en répéta quelques-uns les larmes aux yeux ; ce qui faisait assez connaître qu'il s'en appliquait le sens. Quand elle eut achevé tous les couplets, elle et ses compagnes se levèrent et chantèrent toutes ensemble, en marquant par leurs paroles « que la pleine lune allait se lever avec tout son éclat, et qu'on la verrait bientôt s'approcher du soleil. » Cela signifiait que Schemselnihar allait paraître, et que le prince de Perse aurait bientôt le plaisir de la voir.

En effet en regardant du côté de la cour, Ebn Thaher et le prince de Perse remarquèrent que l'esclave confidente s'approchait, et qu'elle était suivie de dix femmes noires qui apportaient, avec bien de la peine, un grand trône d'argent massif et admirablement travaillé, qu'elle fit poser devant eux à une certaine distance ; après quoi les esclaves noires se retirèrent derrière les arbres à l'entrée d'une allée. Ensuite vingt femmes, toutes belles et très-richement habillées d'une parure uniforme, s'avancèrent en deux files, en chantant et en jouant d'un instrument qu'elles tenaient chacune, et se rangèrent auprès du trône, autant d'un côté que de l'autre.

Toutes ces choses tenaient le prince de Perse et Ebn Thaher dans une attention d'autant plus grande, qu'ils étaient curieux de savoir à quoi elles se termineraient. Enfin, ils virent paraître à la même porte par où étaient venues les dix

femmes noires qui avaient apporté le trône, et les vingt autres qui venaient d'arriver, dix autres femmes, également belles et bien vêtues, qui s'y arrêtrèrent quelques momens. Elles attendaient la favorite, qui se montra enfin, et se mit au milieu d'elles..... »

Le jour, qui commençait à éclairer l'appartement de Schahriar, imposa silence à Schéhérazade. La nuit suivante elle poursuivit ainsi :

CLXXXVIII^e NUIT.

SCHENSELNIHAR se mit donc au milieu des dix femmes qui l'avaient attendue à la porte. Il était aisé de la distinguer, autant par sa taille et par son air majestueux que par une espèce de manteau d'une étoffe fort légère, or et bleu céleste, qu'elle portait attaché sur ses épaules par-dessus son habillement, qui était le plus propre, le mieux entendu et le plus magnifique que l'on puisse imaginer. Les perles, les diamans et les rubis qui lui servaient d'ornement n'étaient pas en confusion; le tout était en petit nombre, mais bien choisi et d'un prix inestimable. Elle s'avança avec une majesté qui ne représentait pas mal le soleil dans sa course au milieu des nuages qui reçoivent sa splendeur sans en cacher l'éclat, et vint s'asseoir sur le trône d'argent qui avait été apporté pour elle.

Dès que le prince de Perse aperçut Schenselnihar, il n'eut plus d'yeux que pour elle : « On ne demande plus de nouvelles de ce que l'on



Illustration made

cherchait, dit-il à Ebn Thaher, d'abord qu'on le voit, et l'on n'a plus de doute sitôt que la vérité se manifeste. Voyez-vous cette charmante beauté? C'est l'origine de mes maux : maux que je bénis, et que je ne cesserai de bénir, quelque rigoureux et de quelque durée qu'ils puissent être. A cet objet, je ne me possède plus moi-même ; mon ame se trouble, se révolte ; je sens qu'elle veut m'abandonner. Pars donc, ô mon ame ! je te le permets ; mais que ce soit pour le bien et la conservation de ce faible corps. C'est vous, trop cruel Ebn Thaher, qui êtes cause de ce désordre : vous avez cru me faire un grand plaisir de m'amener ici, et je vois que j'y suis venu pour achever de me perdre. Pardonnez-moi, continuait-il en se reprenant, je me trompe, j'ai bien voulu venir, et je ne puis me plaindre que de moi-même. » Il fondit en larmes en achevant paroles. « Je suis bien aise, lui dit Ebn Thaher, que vous me rendiez justice. Quand je vous ai appris que Schemselnihar était la première favorite du calife, je l'ai fait exprès pour prévenir cette passion funeste que vous vous plaisez à nourrir dans votre cœur. Tout ce que vous voyez ici doit vous en dégager, et vous ne devez conserver que des sentimens de reconnaissance de l'honneur que Schemselnihar a bien voulu vous faire en m'ordonnant de vous amener avec moi. Rappelez donc votre raison égarée, et vous mettez en état de paraître devant elle comme la bienséance le demande. La voilà qui s'approche. Si c'était à recommencer, je prendrais d'autres mesures ; mais puisque la chose est faite, je prie Dieu que nous ne nous en repentions pas. Ce

que j'ai encore à vous représenter, ajouta-t-il, c'est que l'amour est un traître qui peut vous jeter dans un précipice d'où vous ne vous retirerez jamais. »

Ebn Thaher n'eut pas le temps d'en dire davantage, parce que Schemselnihar arriva. Elle se plaça sur son trône, et les salua tous deux par une inclination de tête. Mais elle arrêta ses yeux sur le prince de Perse, et ils se parlèrent l'un et l'autre un langage muet entremêlé de soupirs, par lequel en peu de momens ils se dirent plus de choses qu'ils n'en auraient pu se dire en beaucoup de temps. Plus Schemselnihar regardait le prince, plus elle trouvait dans ses regards de quoi se confirmer dans la pensée qu'elle ne lui était pas indifférente; et Schemselnihar, déjà persuadée de la passion du prince, s'estimait la plus heureuse personne du monde. Elle détourna enfin les yeux de dessus lui pour commander que les premières femmes qui avaient commencé de chanter s'approchassent. Elles se levèrent; et pendant qu'elles s'avançaient, les femmes noires, qui sortirent de l'allée où elles étaient, apportèrent leurs sièges et les placèrent près de la fenêtre de l'avance du dôme où étaient Ebn Thaher et le prince de Perse; de manière que les sièges, ainsi disposés avec le trône de la favorite et les femmes qu'elle avait à ses côtés, formèrent un demi-cercle devant eux.

Lorsque les femmes qui étaient assises auparavant sur ses sièges eurent repris chacune leur place avec la permission de Schemselnihar qui la leur donna par un signe, cette charmante favorite choisit une de ses femmes pour chanter.

Cette femme, après avoir employé quelques momens à mettre son luth d'accord, chanta une chanson dont le sens était : Que deux amans qui s'aimaient parfaitement, avaient l'un pour l'autre une tendresse sans bornes ; que leurs cœurs, en deux corps différens, n'en faisaient qu'un, et que lorsque quelque obstacle s'opposait à leurs désirs ; ils pouvaient se dire, les larmes aux yeux : « Si nous nous aimons parce que nous nous trouvons aimables, doit-on s'en prendre à nous ? Qu'on s'en prenne à la destinée ! »

Schemselnihar laissa si bien connaître dans ses yeux et par ses gestes que ces paroles devaient s'appliquer à elle et au prince de Perse, qu'il ne put se contenir. Il se leva à demi, et s'avancant pardessus le balustre qui lui servait d'appui, il obligea une des compagnes de la femme qui venait de chanter de prendre garde à son action. Comme elle était près de lui : « Ecoutez-moi, lui dit-il, et me faites la grace d'accompagner de votre luth la chanson que vous allez entendre. » Alors il chanta un air dont les paroles tendres et passionnées exprimaient parfaitement la violence de son amour. D'abord qu'il eut achevé, Schemselnihar, suivant son exemple, dit à une de ses femmes : « Ecoutez-moi aussi, et accompagnez ma voix. » En même temps elle chanta d'une manière qui ne fit qu'embraser davantage le cœur du prince de Perse, qui ne lui répondit que par un nouvel air encore plus passionné que celui qu'il avait déjà chanté.

Ces deux amans s'étant déclaré par leurs chansons leur tendresse mutuelle, Schemselnihar céda à la force de la sienne, elle se leva de des-

sus son trône, tout hors d'elle-même, et s'avança vers la porte du salon. Le prince, qui connut son dessein, se leva aussitôt et alla au-devant d'elle avec précipitation. Ils se rencontrèrent sous la porte, où ils se donnèrent la main, et s'embrassèrent avec tant de plaisir qu'ils s'évanouirent. Ils seraient tombés, si les femmes qui avaient suivi Schemselnihar ne les en eussent empêchés. Elles les soutinrent et les transportèrent sur un sofa où elles les firent revenir à force de leur jeter de l'eau de senteur au visage, et de leur faire sentir plusieurs sortes d'odeurs.

Quand ils eurent repris leurs esprits, la première chose que fit Schemselnihar fut de regarder de tous côtés; et comme elle ne vit pas Ebn Thaher, elle demanda où il était. Ebn Thaher s'était écarté par respect, tandis que les femmes étaient occupées à soulager leur maîtresse, et craignait en lui-même, avec raison, quelque suite fâcheuse de ce qu'il venait de voir. Dès qu'il eut oui que Schemselnihar le demandait, il s'avança et se présenta devant elle.... »

La sultane Scheherazade cessa de parler en cet endroit, à cause du jour qui paraissait. La nuit suivante elle poursuivit de cette manière.

CXXXIX^e NUIT.

SCHEMSELNIHAR fut bien aise de voir Ebn Tha-her. Elle lui témoigna sa joie dans ces termes obligeans : « Ebn Thaher, je ne sais comment je pourrai reconnaître les obligations infinies que je vous ai. Sans vous je n'aurais jamais connu le prince de Perse, ni aimé ce qu'il y a au monde de plus aimable. Soyez persuadé pourtant que je ne mourrai pas ingrate, et que ma reconnaissance, s'il est possible, égalera le bienfait dont je vous suis redevable. » Ebn Thaher ne répondit à ce compliment que par une profonde inclination, et qu'en souhaitant à la favorite l'accomplissement de tout ce qu'elle pouvait désirer.

Schemselnihar se tourna du côté du prince de Perse, qui était assis auprès d'elle, et le regardant avec quelque sorte de confusion, après ce qui s'était passé entre eux : « Seigneur, lui dit-elle, je suis bien assurée que vous m'aimez ; et, de quelque ardeur que vous m'aimiez, vous ne pouvez douter que mon amour ne soit aussi violent que le vôtre. Mais ne nous flattons point : quelque conformité qu'il y ait entre vos sentimens et les miens, je ne vois, et pour vous et pour moi, que des peines, que des impatiences, que des chagrins mortels. Il n'y a pas d'autre remède à nos maux que de nous aimer toujours, de nous en remettre à la volonté du ciel, et d'attendre ce qu'il lui plaira d'or-

donner de notre destinée. » « Madame, lui répondit le prince de Perse, vous me feriez la plus grande injustice du monde si vous doutiez un seul moment de la durée de mon amour. Il est uni à mon ame de manière que je puis dire qu'il en fait la meilleure partie, et que je le conserverai après ma mort. Peines, tourmens, obstacles, rien ne sera capable de m'empêcher de vous aimer. En achevant ces mots, il laissa couler des larmes en abondance, Schemselnihar ne put retenir les siennes.

Ebn Thaher prit ce temps-là pour parler à la favorite. « Madame, lui dit-il, permettez-moi de vous représenter qu'au lieu de fondre en pleurs, vous devriez avoir de la joie de vous voir ensemble. Je ne comprends rien à votre douleur. Que sera-ce donc, lorsque la nécessité vous obligera de vous séparer? Mais, que dis-je, vous obligera? Il y a long-temps que nous sommes ici; et vous savez, madame, qu'il est temps que nous nous retirions. » « Ah, que vous êtes cruel ! repartit Schemselnihar : vous qui connaissez la cause de mes larmes, n'auriez-vous pas pitié du malheureux état où vous me voyez? Triste fatalité! Qu'ai-je commis pour être soumise à la dure loi de ne pouvoir jouir de ce que j'aime uniquement? »

« Comme elle était persuadé qu'Ebn Thaher ne lui avait parlé que par amitié, elle ne lui sut pas mauvais gré de ce qu'il lui avait dit; elle en profita même. En effet, elle fit un signe à l'esclave, sa confidente, qui sortit aussitôt et apporta peu de temps après une collation de fruits sur une petite table d'argent qu'elle posa entre

sa maîtresse et le prince de Perse. Schemselnihar choisit ce qu'il y avait de meilleur et le présenta au prince, en le priant de manger pour l'amour d'elle. Il le prit et le porta à sa bouche par l'endroit qu'elle avait touché. Il présenta à son tour quelque chose à Schemselnihar, qui la prit aussi et le mangea de la même manière. Elle n'oublia pas d'inviter Ebn Thaher à manger avec eux ; mais se voyant dans un lieu où ils ne se croyaient pas en sûreté, il aurait mieux aimé être chez lui, et il ne mangea que par complaisance. Après qu'on eut desservi, on apporta un bassin d'argent avec de l'eau dans un vase d'or, et ils se lavèrent les mains ensemble. Ils se remirent ensuite à leur place ; et alors trois des dix femmes noires apportèrent chacune une tasse de cristal de roche pleine d'un vin exquis, sur une soucoupe d'or, qu'elles posèrent devant Schemselnihar, le prince de Perse et Ebn Thaher.

Pour être plus en particulier, Schemselnihar retint seulement auprès d'elle les dix femmes noires avec dix autres qui savaient chanter et jouer des instrumens ; et après qu'elle eut renvoyé tout le reste, elle prit une des tasses, et la tenant à la main, elle chanta des paroles tendres qu'une des femmes accompagna de son luth. Lorsqu'elle eut achevé, elle but, ensuite elle prit une des deux autres tasses et la présenta au prince, en le priant de boire pour l'amour d'elle, de même qu'elle venait de boire pour l'amour de lui. Il la reçut avec des transports d'amour et de joie ; mais avant que de boire, il chanta à son tour une chanson qu'une autre femme accompagna d'un instrument ; et, en chantant, les

pleurs lui coulèrent des yeux abondamment; aussi lui marqua-t-il par les paroles qu'il chantait, qu'il ne savait si c'était le vin qu'elle lui avait présenté qu'il allait boire, ou ses propres larmes. Schemselnihar présenta enfin la troisième tasse à Ebn Thaher, qui la remercia de sa bonté et de l'honneur qu'elle lui faisait.

Après cela, elle prit un luth des mains d'une de ses femmes et l'accompagna de sa voix d'une manière si passionnée, qu'elle ne se possédait pas; et le prince de Perse, les yeux attachés sur elle demeura immobile, comme s'il eût été immobile, comme s'il eût été enchanté. Sur ces entrefaites, l'esclave confidente arriva tout émue; et, s'adressant à sa maîtresse : « Madame, lui dit-elle, Mesrour et deux autres officiers, avec plusieurs eunuques qui les accompagnent, sont à la porte, et demandent à vous parler de la part du calife. » Quand le prince de Perse et Ebn Thaher eurent entendu ces paroles, ils changèrent de couleur, et commencèrent à trembler, comme si leur perte eût été assurée. Mais Schemselnihar, qui s'en aperçut, les rassura par un sourire...

La clarté du jour qui paraissait obligea Scherazade d'interrompre là sa narration. Elle la reprit le lendemain de cette sorte :

CLV^e NUIT.

SCHEMSSELNIHAR, après avoir rassuré le prince de Perse et Ebn Thaher, chargea l'esclave sa confidente d'aller entretenir Mesrour et les deux autres officiers du calife, jusqu'à ce qu'elle se fût mise en état de les recevoir, et qu'elle lui fit dire de les amener. Aussitôt elle donna ordre qu'on fermât toutes les fenêtres du salon, et qu'on abaissât les toiles peintes qui étaient du côté du jardin; et, après avoir rassuré le prince et Ebn Thaher qu'ils y pouvaient demeurer sans crainte, elle sortit par la porte qui donnait sur le jardin, qu'elle tira et ferma sur eux. Mais quelque assurance qu'elle leur eût donné de leur sûreté, ils ne laissèrent pas de sentir les plus vives alarmes, pendant tout le temps qu'ils furent seuls.

D'abord que Schemselnihar fut dans le jardin avec les femmes qui l'avaient suivie, elle fit emporter les sièges qui avaient servi aux femmes qui jouaient des instrumens, à s'asseoir près de la fenêtre, d'où le prince de Perse et Thaher les avaient entendues; et, lorsqu'elle vit les choses dans l'état qu'elle souhaitait, elle s'assit sur son trône d'argent. Alors elle envoya avertir l'esclave se confidente d'amener le chef des eunuques, et les deux officiers ses subalternes.

Ils parurent, suivis de vingt eunuques noirs, tous proprement habillés, avec le sabre au côté, avec une ceinture d'or large de quatre

doigts. De si loin qu'ils aperçurent la favorite Schemselnihar, ils lui firent une profonde révérence, qu'elle leur rendit de dessus son trône. Quand ils furent plus avancés, elle se leva, et alla au devant de Mesrour qui marchait le premier. Elle lui demanda quelle nouvelle il apportait; il lui répondit : « Madame, le commandeur des croyans, qui m'envoie vers vous, m'a chargé de vous témoigner qu'il ne peut vivre plus longtemps sans vous voir. Il a dessein de venir vous rendre visite cette nuit; je viens vous en avertir pour vous préparer à le recevoir. Il espère, madame, que vous le verrez avec autant de plaisir qu'il a d'impatience d'être à vous.

A ce discours de Mesrour, la favorite Schemselnihar se prosterna contre terre pour marquer la soumission avec laquelle elle recevait l'ordre du calife. Lorsqu'elle se fut relevée : « Je vous prie, lui dit-elle, de dire au commandeur des croyans que je ferai toujours gloire d'exécuter les commandemens de sa majesté, et que son esclave s'efforcera de la recevoir avec tout le respect qui lui est dû. » En même temps elle ordonna à l'esclave sa confidente de faire mettre le palais en état de recevoir le calife, par les femmes noires destinées à ce ministère. Puis, congédiant le chef des eunuques : « Vous voyez, lui dit-elle, qu'il faudra quelque temps pour préparer toutes choses. Faites en sorte, je vous supplie, qu'il se donne un peu de patience, afin qu'à son arrivée il ne nous trouve pas dans le désordre. »

Le chef des eunuques et sa suite s'étant retirés, Schemselnihar retourna au salon, extrê-

mement affligée de la nécessité où elle se voyait de renvoyer le prince de Perse plus tôt qu'elle ne s'y était attendue. Elle le rejoignit les larmes aux yeux, ce qui augmenta la frayeur d'Ebn Thaher, qui en augura quelque chose de sinistre. « Madame, lui dit le prince, je vois bien que vous venez m'annoncer qu'il faut nous séparer. Pourvu que je n'aie rien de plus funeste à redouter, j'espère que le ciel me donnera la patience dont j'ai besoin pour supporter votre absence. » « Hélas ! mon cher cœur, ma chère ame, interrompit la trop tendre Schemselnihar, que je vous trouve heureux, et que je me trouve malheureuse quand je compare votre sort avec ma triste destinée ! Vous souffrirez sans doute de ne me voir pas ; mais ce sera toute votre peine, et vous pourrez vous en consoler par l'espérance de me revoir. Pour moi, juste ciel, à quelle rigoureuse épreuve suis-je réduite ! Je ne serai pas seulement privée de la vue de ce que j'aime uniquement, il me faudra soutenir celle d'un objet que vous m'avez rendu odieux ! L'arrivée du calife ne me fera-t-elle pas souvenir de votre départ ? Et comment, occupée de votre chère image, pourrai-je montrer à ce prince la joie qu'il a remarquée dans mes yeux toutes les fois qu'il m'est venu voir ? J'aurai l'esprit distrait en lui parlant ; et les moindres complaisances que j'aurai pour son amour seront autant de coups de poignard qui me perceront le cœur. Pourrai-je goûter ses paroles obligeantes et ses caresses ? Jugez, prince à quels tourmens je serai exposée dès que je ne vous verrai plus. » Les larmes qu'elle laissa couler alors et les sanglots l'empêchèrent

d'en dire davantage. Le prince de Perse voulut lui repartir ; mais il n'en eut pas la force : sa propre douleur, et celle que lui faisait voir sa maîtresse, lui avaient ôté la parole.

« Ebn Thaher, qui n'aspirait qu'à se voir hors du palais, fut obligé de les consoler, en les exhortant à prendre patience. Mais l'esclave confidente vint l'interrompre : « Madame, dit-elle à Schemselnihar, il n'y a pas de temps à perdre : les eunuques commencent à arriver, et vous savez que le calife paraîtra bientôt. » « O ciel ! que cette séparation est cruelle ! s'écria la favorite. Hâtez-vous, dit-elle à sa confidente. Conduisez-les tous deux à la galerie qui regarde sur le jardin d'un côté, et de l'autre sur le Tigre, et lorsque la nuit répandra sur la terre sa plus grande obscurité, faites-les sortir par la porte de derrière, afin qu'ils se retirent en sûreté. » A ces mots elle embrassa tendrement le prince de Perse, et alla au devant du calife dans le désordre qu'il est aisé de s'imaginer.

« Cependant l'esclave confidente conduisit le prince et Ebn Thaher à la galerie que Schemselnihar lui avait marquée ; et, lorsqu'elle les y eut introduits, elle les y laissa, et ferma sur eux la porte en se retirant, après les avoir assurés qu'ils n'avaient rien à craindre, et qu'elle viendrait les faire sortir quand il en serait temps.....

« Mais sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour, que je vois paraître, m'impose silence. » Elle se tut, et reprenant son discours la nuit suivante :

CXCI^e NUIT.

« **SIRE**, poursuivit-elle, l'esclave confidente de Schemselnihar, s'étant retirée; le prince de Perse et Ebn Thaher oublièrent qu'elle venait de les assurer qu'ils n'avaient rien à craindre. Ils examinèrent toute la galerie, et ils furent saisis d'une frayeur extrême, lorsqu'ils conpurent qu'il n'y avait pas un seul endroit par où ils pussent s'échapper, au cas que le calife ou quelques-uns de ses officiers s'avisassent d'y venir.

« Une grande clarté, qu'ils virent tout à coup du côté du jardin au travers des jalousies, les obligea de s'en approcher pour voir d'où elle venait. Elle était causée par cent flambeaux de cire blanche, qu'autant de jeunes eunuques noirs portaient à la main. Ces eunuques étaient suivis de plus de cent autres plus âgés, tous de la garde des dames du palais du calife, habillés et armés d'un sabre, de même que ceux dont j'ai déjà parlé; et le calife marchant après eux entre Messour, leur chef, qu'il avait à sa droite, et Vassif, leur second officier, qu'il avait à sa gauche.

« Schemselnihar attendait le calife à l'entrée d'une allée, accompagnée de vingt femmes, toutes d'une beauté surprenante, et ornées de colliers et de pendans d'oreilles de gros diamans et d'autres, dont elles avaient la tête toute couverte. Elles chantaient au son de leurs instrumens, et formaient un concert charmant. La

favorite ne vit pas plutôt paraître ce prince, qu'elle s'avança et se prosterna à ses pieds. Mais, faisant cette action : « Prince de Perse, dit-elle en elle-même, si vos tristes yeux sont témoins de ce que fais, jugez de la rigueur de mon sort : c'est devant vous que je voudrais m'humilier ainsi ; mon cœur n'y sentirait aucune répugnance. »

« Le calife fut ravi de voir Schemselnihar. « Levez-vous, madame, lui dit-il, approchez-vous. Je me sais mauvais gré à moi-même de m'être privé si long-temps du plaisir de vous voir. En achevant ces paroles, il la prit par la main ; et, sans cesser de lui dire des choses obligeantes, il alla s'asseoir sur le trône d'argent que Schemselnihar lui avait fait apporter. Cette dame s'assit sur un siège devant lui, et les vingt femmes formèrent un cercle autour d'eux sur d'autres sièges, pendant que les jeunes eunuques qui tenaient les flambeaux se dispersèrent dans le jardin à certaine distance les uns des autres, afin que le calife jouît du frais de la soirée plus commodément.

« Lorsque le calife fut assis, il regarda autour de lui, et vit avec une grande satisfaction tout le jardin illuminé d'une infinité d'autres lumières que les flambeaux que tenaient les jeunes eunuques. Mais il prit garde que le salon était fermé : il s'en étonna, et en demanda la raison. On l'avait fait exprès pour le surprendre. En effet, il n'eut pas plutôt parlé, que les fenêtres s'ouvrirent toutes à la fois, et qu'il le vit illuminé au dehors et en dedans d'une manière bien mieux entendue qu'il ne l'avait vu auparavant.

« Charmante Schemselnihar, s'écria-t-il à ce spectacle, je vous entends : vous avez voulu me faire connaître qu'il y a d'aussi belles nuits que les plus beaux jours. Après ce que je vois, je n'en puis disconvenir. »

« Revenons au prince de Perse et à Ebn Thaher que nous avons laissés dans la galerie. Ebn Thaher ne pouvait assez admirer tout ce qui s'offrait à sa vue. « Je ne suis pas jeune, dit-il, et j'ai vu de grandes fêtes en ma vie; mais je ne crois pas que l'on puisse rien voir de si surprenant, ni qui marque plus de grandeur. Tout ce qu'on nous dit des palais enchantés n'approche pas du prodigieux spectacle que nous avons devant les yeux. Que de richesses et de magnificence à la fois ! »

« Le prince de Perse n'était pas touché de tous ces objets éclatans qui faisaient tant de plaisir à Ebn Thaher. Il n'avait des yeux que pour regarder Schemselnihar, et la présence du calife le plongeait dans une affliction inconcevable. « Cher Ebn Thaher, dit-il, plutôt à Dieu que j'eusse l'esprit assez libre pour ne m'arrêter, comme vous, qu'à ce qui devrait me causer de l'admiration ! Mais, hélas ! je suis dans un état bien différent. Tous ces objets ne servent qu'à augmenter mon tourment. Puis-je voir le calife tête à tête avec ce que j'aime, et ne pas mourir de désespoir ! Faut-il qu'un amour aussi tendre que le mien soit troublé par un rival aussi puissant ! Ciel, que mon destin est bizarre et cruel ! Il n'y a qu'un moment que je m'estimais l'amant du monde le plus fortuné, et, dans cet instant, je me sens frapper le cœur d'un coup qui me

donne la mort, Je n'y puis résister, mon cher Ebn Thaher; ma patience est à bout; mon mal m'accable, et mon courage y succombe. » En prononçant ces derniers mots; il vit qu'il se passait quelque chose dans le jardin qui l'obligea de garder le silence et d'y prêter son attention.

En effet, le calife avait ordonné à une des femmes qui étaient près de lui de chanter sur son luth, et elle commençait à chanter. Les paroles qu'elle chanta étaient fort passionnées; et le calife, persuadé qu'elle les chantait par ordre de Schemselnihar, qui lui avait donné souvent de pareils témoignages de tendresse, les expliqua en sa faveur. Mais ce n'était pas l'intention de Schemselnihar pour cette fois; elle les appliquait à son cher Ali Ebn Becar, et elle se laissa pénétrer d'une si vive douleur d'avoir devant elle un objet dont elle ne pouvait plus sentir la présence, qu'elle s'évanouit. Elle se renversa sur le dos de sa chaise, qui n'avait pas de bras d'appui, et elle serait tombée, si quelques-unes de ses femmes ne l'eussent promptement secourue. Elles l'levèrent et l'emportèrent dans le salon.

Ebn Thaher, qui était dans la galerie surpris de cet accident, tourna la tête du côté du prince de Perse, et au lieu de le voir appuyé contre la jalousie pour regarder comme lui, il fut extrêmement étonné de le voir étendu à ses pieds sans mouvement. Il jugea par là de la force de l'amour dont ce prince était épris pour Schemselnihar; et il admira cet étrange effet de sympathie, qui lui causa une peine mortelle, à cause du lieu où ils se trouvaient. Il fit cependant

tout ce qu'il put pour faire revenir le prince, mais ce fut inutilement. Ebn Thaher était dans cet embarras lorsque la confidente de Schemsel-nihar vint ouvrir la porte de la galerie, et entra hors d'haleine et comme une personne qui ne savait plus où elle en était. « Venez promptement, s'écria-t-elle, que je vous fasse sortir. Tout est ici en confusion, et je crois que voici la fin de nos jours. » « Eh ! comment voulez-vous que nous partions ? » répondit Ebn Thaher d'un ton qui marquait sa tristesse. Approchez, de grace, et voyez en quel état est le prince de Perse. » Quand l'esclave le vit évanoui, elle courut chercher de l'eau, sans perdre le temps à discourir, et revint en peu de momens.

Enfin, le prince de Perse, après qu'on lui eut jeté de l'eau sur le visage, reprit ses esprits : « Prince, lui dit alors Ebn Thaher, nous courons risque de périr ici vous et moi si nous y restons davantage; faites donc un effort, et sauvons-nous au plus vite. » Il était si faible qu'il ne put se lever lui seul. Ebn Thaher et la confidente lui donnèrent la main, et le soutenant des deux côtés, ils allèrent jusqu'à une petite porte de fer qui s'ouvrait sur le Tigre. Ils sortirent par là, et s'avancèrent jusque sur le bord d'un petit canal qui communiquait au fleuve. La confidente frappa des mains, et aussitôt un petit bateau parut et vint à eux avec un seul rameur. Ali Ebn Becar et son compagnon s'embarquèrent, et l'esclave confidente demeura sur le bord du canal. D'abord que le prince se fut assis dans le bateau, il étendit une main vers le palais, et mettant l'autre sur son cœur : « Cher objet de

mon ame, s'écria-t-il d'une voix faible, recevez ma foi de cette main, pendant que je vous assure de celle-ci que mon cœur conservera éternellement le feu dont il brûle pour vous... »

En cet endroit, Scheherazade s'aperçut qu'il était jour. Elle se tut, et la nuit suivante elle reprit la parole dans ces termes :

CXCII^e NUIT.

« CEPENDANT le batelier ramait de toute sa force, et l'esclave confidente de Schemselnihar accompagna le prince de Perse et Ebn Thaher en marchant sur le bord du canal, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés au courant du Tigre. Alors, comme elle ne pouvait aller plus loin, elle prit congé d'eux et se retira.

« Le prince de Perse était toujours dans une grande faiblesse. Ebn Thaher le consolait et l'exhortait à prendre courage. « Songez, lui dit-il, que quand nous serons débarqués, nous aurons encore bien du chemin à faire avant que d'arriver chez moi ; car de vous mener à l'heure qu'il est, et dans l'état où vous êtes, jusqu'à votre logis, qui est bien plus éloigné que le mien, je n'en suis pas d'avis : nous pourrions même courir risque d'être rencontrés par le guet. » Ils sortirent enfin du bateau : mais le prince avait si peu de force, qu'il ne pouvait marcher ; ce qui mit Ebn Thaher dans un grand embarras. Il se souvint qu'il avait un ami dans le voisinage : il traîna le prince jusque-là avec beaucoup de

peine. L'ami les reçut avec bien de la joie ; et , quand il les eut fait asseoir , il leur demanda d'où ils venaient si tard. Ebn Thaher lui répondit : « J'ai appris ce soir qu'un homme qui me doit une somme d'argent assez considérable , était dans le dessein de partir pour un long voyage ; je n'ai point perdu de temps , je suis allé le chercher , et en chemin j'ai rencontré ce jeune seigneur que vous voyez , et à qui j'ai mille obligations ; comme il connaît mon débiteur , il a bien voulu me faire la grace de m'accompagner. Nous avons eu assez de peine à mettre notre homme à la raison. Nous en sommes pourtant venus à bout , et c'est ce qui est cause que nous n'avons pu sortir de chez lui que fort tard. En revenant , à quelques pas d'ici , ce bon seigneur , pour qui j'ai toute la considération possible , s'est senti tout-à-coup attaqué d'un mal qui m'a fait prendre la liberté de frapper à votre porte. Je me suis flatté que vous voudriez bien nous faire le plaisir de nous donner le couvert pour cette nuit. »

« L'ami d'Ebn Thaher se paya de cette fable , leur dit qu'ils étaient les bien venus , et offrit au prince de Perse , qu'il ne connaissait pas , toute l'assistance qu'il pouvait désirer. Mais Ebn Thaher , prenant la parole pour le prince , dit que son mal était d'une nature à n'avoir besoin que de repos. L'ami comprit par ce discours qu'ils souhaitaient de se reposer ; c'est pourquoi il les conduisit dans un appartement , où il leur laissa la liberté de se coucher.

« Si le prince de Perse dormit , ce fut d'un sommeil troublé par des songes fâcheux , qui lui représentaient Schemselnihar évanouie aux pieds

du calife et l'entretenaient dans son affliction. Ebn Thaher, qui avait une grande impatience de se revoir chez lui, et qui ne doutait pas que sa famille ne fût dans une inquiétude mortelle (car il ne lui était jamais arrivé de coucher dehors) se leva et partit de bon matin, après avoir pris congé de son ami, qui s'était levé pour faire sa prière de la pointe du jour. Enfin il arriva chez lui; et la première chose que fit le prince de Perse, qui s'était fait un grand effort pour marcher, fut de se jeter sur un sofa, aussi fatigué que s'il eût fait un long voyage. Comme il n'était pas en état de se rendre à sa maison, Ebn Thaher lui fit préparer une chambre; afin qu'on ne fût point en peine de lui, il envoya dire à ses gens l'état et le lieu où il était. Il pria cependant le prince de Perse d'avoir l'esprit en repos, de commander chez lui, et d'y disposer à son gré de toutes choses. » J'accepte de bon cœur les offres obligeantes que vous me faites, lui dit le prince; mais que je ne vous embarrasse pas, s'il vous plaît; je vous conjure de faire comme si je n'étais pas chez vous. Je n'y voudrais pas demeurer un moment, si je croyais que ma présence vous contraignît en la moindre chose. »

« D'abord qu'Ebn Thaher eut un moment pour se reconnaître, il apprit à sa famille tout ce qui s'était passé au palais de Schemselpihar, et finit son récit en remerciant Dieu de l'avoir délivré du danger qu'il avait couru. Les principaux domestiques du prince de Perse vinrent recevoir ses ordres chez Ebn Thaher, et l'on y vit bientôt arriver plusieurs de ses amis qu'ils avaient avertis de son indisposition. Ses amis passèrent la

meilleure partie de la journée avec lui; et si leur entretien ne put effacer les tristes idées qui causaient son mal, il en tira du moins cet avantage, qu'elles lui donnèrent quelque relâche. Il voulait prendre congé d'Ebn Thaher sur la fin du jour; mais ce fidèle ami lui trouva encore tant de faiblesse, qu'il l'obligea d'attendre au lendemain. Cependant, pour contribuer à le réjouir, il lui donna le soir un concert de voix et d'instrumens; mais ce concert ne servit qu'à rappeler dans la mémoire du prince celui du soir précédent, et irrita ses ennuis au lieu de les soulager, de sorte que le jour suivant son mal parut avoir augmenté. Alors Ebn Thaher ne s'opposa plus au dessein que le prince avait de se retirer dans sa maison. Il prit soin lui-même de l'y faire porter; il l'accompagna; et quand il se vit seul avec lui dans son appartement, il lui représenta toutes les raisons qu'il avait de faire un généreux effort pour vaincre une passion dont la fin ne pouvait être heureuse ni pour lui ni pour la favorite. « Ah ! cher Ebn Thaher, s'écria le prince, qu'il vous est aisé de donner ce conseil, mais qu'il m'est difficile de le suivre. J'en conçois toute l'importance sans pouvoir en profiter. Je l'ai déjà dit, j'emporterai avec moi dans le tombeau l'amour que j'ai pour Schemselnihar. » Lorsqu'Ebn Thaher vit qu'il ne pourrait rien gagner sur l'esprit du prince, il prit congé de lui et voulut se retirer. »

Scheherazade, en cet endroit, voyant paraître le jour, garda le silence, et le lendemain, elle reprit ainsi son discours :

CXCIH^e NUIT.

« Le prince de Perse le retint : « Obligeant Ebn Thaher, lui dit-il, si je vous ai déclaré qu'il n'était pas en mon pouvoir de suivre vos sages conseils, je vous supplie de ne pas m'en faire un crime, et de ne pas cesser pour cela de me donner des marques de votre amitié. Vous ne sauriez m'en donner une plus grande que de m'instruire du destin de ma chère Schemselnihar, si vous en apprenez des nouvelles. L'incertitude où je suis de son sort, les appréhensions mortelles que me cause son évanouissement, m'entretiennent dans la langueur que vous me reprochez. » « Seigneur, lui répondit Ebn Thaher, vous devez espérer que son évanouissement n'aura pas eu de suite funeste, et que sa confidente viendra incessamment m'informer de quelle manière se sera passée la chose. D'abord que je saurai ce détail, je ne manquerai pas de venir vous en faire part. »

« Ebn Thaher laissa le prince dans cette espérance, et retourna chez lui, où il attendit inutilement tout le reste du jour la confidente de Schemselnihar. Il ne la vit pas même le lendemain. L'inquiétude où il était de savoir l'état de la santé du prince de Perse, ne lui permit pas d'être plus long-temps sans le voir. Il alla chez lui, dans le dessein de l'exhorter à prendre patience. Il le trouva au lit, aussi malade qu'à l'ordinaire, et environné d'un nombre d'amis et de quelques médecins qui employaient toutes les

lumières de leur art pour découvrir la cause de son mal. Dès qu'il aperçut Ebn Thaher, il le regarda en souriant, pour lui témoigner deux choses : l'une, qu'il se réjouissait de le voir, et l'autre, combien ses médecins, qui ne pouvaient deviner le sujet de sa maladie, se trompaient dans leurs raisonnemens.

« Les amis et les médecins se retirèrent les uns après les autres, de sorte qu'Ebn Thaher demeura seul avec le malade. Il s'approcha de son lit pour lui demander comment il se trouvait depuis qu'il ne l'avait vu. « Je vous dirai, lui répondit le prince, que mon amour, qui prend continuellement de nouvelles forces, et l'incertitude de la destinée de l'aimable Schemselnihar, augmentent mon mal à chaque moment, et me mettent dans un état qui affligent mes parens et mes amis, et déconcertent les médecins, qui n'y comprennent rien. Vous ne sauriez croire, ajouta-t-il, combien je souffre de voir tant de gens qui m'importunent, et que je ne puis chasser honnêtement. Vous êtes le seul dont je sens que la compagnie me soulage ; mais enfin ne me dissimulez rien, je vous en conjure. Quelles nouvelles m'apportez-vous de Schemselnihar ? Avez-vous vu sa confidente ? Que vous a-t-elle dit ? » Ebn Thaher répondit qu'il ne l'avait pas vue ; et il n'eut pas plutôt appris au prince cette triste nouvelle, que les larmes lui vinrent aux yeux ; il ne put repartir un seul mot, tant il avait le cœur serré. « Prince, reprit alors Ebn Thaher, permettez-moi de vous remontrer que vous êtes trop ingénieux à vous tourmenter. Au nom de Dieu, essuyez vos larmes : quelqu'un de vos

gens peut entrer en ce moment, et vous savez avec quel soin vous devez cacher vos sentimens, qui pourraient être démêlés par-là. » Quelque chose que pût dire ce judicieux confident, il ne fut pas possible au prince de retenir ses pleurs. « Sage Ebn Thaher, s'écria-t-il, quand l'usage de la parole lui fut revenu, je puis bien empêcher ma langue de révéler le secret de mon cœur; mais je n'ai pas de pouvoir sur mes larmes, dans un si grand sujet de craindre pour Schemselnihar. Si cet adorable et unique objet de mes desirs n'était plus au monde, je ne lui survivrais pas un moment. » « Rejetez une pensée si affligeante, répliqua Ebn Thaher : Schemselnihar vit encore, vous n'en devez pas douter. Si elle ne vous a pas fait savoir de ses nouvelles, c'est qu'elle n'en a pu trouver l'occasion, et j'espère que cette journée ne se passera point que vous n'en appreniez. » Il ajouta à ce discours plusieurs autres choses consolantes, après quoi il se retira,

« Ebn Thaher fut à peine de retour chez lui, que la confidente de Schemselnihar arriva. Elle avait un air triste, et il en conçut un mauvais présage. Il lui demanda des nouvelles de sa maîtresse. « Apprenez-moi auparavant des vôtres, lui répondit la confidente, car j'ai été dans une grande peine de vous avoir vu partir dans l'état où était le prince de Perse. » Ebn Thaher lui raconta ce qu'elle voulait savoir; et lorsqu'il eut achevé, l'esclave prit la parole : « Si le prince de Perse, lui dit-elle, a souffert et souffre encore pour ma maîtresse, elle n'a pas moins de peine que lui. Après que je vous eus quittés,

poursuivit-elle, je retournai au salon, où je trouvai que Schemselnihar n'était pas encore revenue de son évanouissement ; quelque soulagement qu'on eût tâché de lui apporter. Le calife était assis près d'elle, avec toutes les marques d'une véritable douleur ; il demandait à toutes les femmes, et à moi particulièrement, si nous n'avions aucune connaissance de la cause de son mal ; mais nous gardâmes le secret, et nous lui dîmes toute autre chose que ce que nous n'ignorions pas. Nous étions cependant toutes en pleurs de la voir souffrir si long-temps, et nous n'oublions rien de tout ce que nous pouvions imaginer pour la secourir. Enfin, il était bien minuit lorsqu'elle revint à elle. Le calife, qui avait eu la patience d'attendre ce moment, en témoigna beaucoup de joie, et demanda à Schemselnihar d'où ce mal pouvait lui être venu. Dès qu'elle entendit sa voix, elle fit un effort pour se mettre sur son séant ; et, après lui avoir baisé les pieds avant qu'il pût l'en empêcher : « Sire, lui dit-elle, j'ai à me plaindre du ciel de ce qu'il ne m'a pas fait la grace entière de me laisser expirer aux pieds de votre majesté, pour vous marquer par là jusqu'à quel point je suis pénétrée de vos bontés. » « Je suis bien persuadé que vous m'aimez, lui dit le calife ; mais je vous commande de vous conserver pour l'amour de moi. Vous avez apparemment fait aujourd'hui quelque excès qui vous aura causé cette indisposition ; prenez-y garde, et je vous prie de vous en abstenir une autre fois. Je suis bien aise de vous voir en meilleur état, et je vous conseille de passer ici la nuit, au lieu de retourner à votre appar-

tement, de crainte que le mouvement ne vous soit contraire. » A ces mots, il ordonna qu'on apportât un doigt de vin, qu'il lui fit prendre pour lui donner des forces. Après cela, il prit congé d'elle, et se retira dans son appartement. Dès que le calife fut parti, ma maltresse me fit signe de m'approcher. Elle me demanda de vos nouvelles avec inquiétude. Je l'assurai qu'il y avait long-temps que vous n'étiez plus dans le palais, et lui mit l'esprit en repos de ce côté-là. Je me gardai bien de lui parler de l'évanouissement du prince de Perse, de peur de la faire retomber dans l'état d'où nos soins l'avaient tirée avec tant de peine ; mais ma précaution fut inutile, comme vous l'allez entendre. « Prince, s'écria-t-elle alors, je renonce désormais à tous les plaisirs, tant que je serai privée de celui de ta vue. Si j'ai bien pénétré dans ton cœur, je ne fais que suivre ton exemple. Tu ne cesseras de verser des larmes, que tu ne m'ais retrouvée ; il est juste que je pleure et que je m'afflige jusqu'à ce que tu sois rendu à mes vœux. » En achevant ces paroles, qu'elle prononça d'une manière qui marquait la violence de sa passion, elle s'évanouit une seconde fois entre mes bras... »

—En cet endroit, Scheherazade, voyant paraître le jour, cessa de parler. La nuit suivante, elle poursuivit de cette sorte :

CXCIV^e NUIT.

» LA confidente de Schemselnihar continua de raconter à Ebn Thaher tout ce qui était arrivé à sa maîtresse depuis son premier évanouissement. « Nous fûmes encore long-temps, dit-elle, à la faire revenir, mes compagnes et moi. Elle revint enfin ; alors je lui dis : « Madame, êtes-vous donc résolue de vous laisser mourir , et de nous faire mourir nous-mêmes avec vous ? je vous supplie , au nom du prince de Perse , pour qui vous avez intérêt de vivre , de vouloir conserver vos jours. De grace , laissez-vous persuader , et faites les efforts que vous devez à vous-mêmes , à l'amour du prince , et à notre attachement pour vous. » « Je vous suis bien obligée , reprit-elle , de vos soins , de votre zèle et de vos conseils. Mais , hélas ! peuvent-ils m'être utiles ? Il ne nous est pas permis de nous flatter de quelque espérance , et ce n'est que dans le tombeau que nous devons attendre la fin de nos tourmens. » Une de mes compagnes voulut la détourner de ses tristes pensées en chantant un air sur son luth ; mais elle lui imposa silence , et lui ordonna , comme à toutes les autres , de se retirer. Elle ne retint que moi pour passer la nuit avec elle. Quelle nuit , ô ciel ! Elle la passa dans les pleurs et dans les gémissemens ; et , nommant sans cesse le prince de Perse , elle se plaignait du sort qui l'avait destinée au calife , qu'elle ne pouvait aimer , et non pas à lui qu'elle aimait éperdument.

Le lendemain, comme e'lle n'était pas commodément dans le salon, je l'aidai à passer dans son appartement, où elle ne fut pas plutôt arrivée, que tous les médecins du palais vinrent la voir par ordre du calife; et ce prince ne fut pas longtemps sans venir lui-même. Les remèdes que les médecins ordonnèrent à Schemselnihar firent d'autant moins d'effet, qu'ils ignoraient la cause de son mal; et la contrainte où la mettait la présence du calife, ne faisait que l'augmenter. Elle a pourtant un peu reposé cette nuit; et d'abord qu'elle a été éveillée, elle m'a chargée de vous venir trouver pour apprendre des nouvelles du prince de Perse.

» Je vous ai déjà informée de l'état où il est, lui dit Ebn Thaher, mais retournez vers votre maîtresse, et l'assurez que le prince de Perse attendait de ses nouvelles avec la même impatience qu'elle en attendait de lui. Exhortez-la surtout à se modérer et à se vaincre, de peur qu'il ne lui échappe devant le calife quelque parole qui pourrait nous perdre avec elle. » « Pour moi, reprit la confidente, je vous l'avoue, je crains tout de ses transports. J'ai pris la liberté de lui dire ce que je pensais là-dessus, et je suis persuadée qu'elle ne trouvera pas mauvais que je lui parle encore de votre part. »

« Ebn Thaher, qui ne faisait que d'arriver de chez le prince de Perse, ne jugea point à propos d'y retourner si tôt, et de négliger des affaires importantes qui lui étaient survenues en rentrant chez lui; il y alla seulement sur la fin du jour. Le prince était seul, et ne se portait pas mieux que le matin. » Ebn Thaher, lui dit-il en le voyant

paraître, vous avez sans doute beaucoup d'amis; mais ces amis ne connaissent pas ce que vous valez, comme vous me le faites connaître par votre zèle, par vos soins, et par les peines que vous vous donnez lorsqu'il s'agit de les obliger. Je suis confus de tout ce que vous faites pour moi avec tant d'affection, et je ne sais comment je pourrais m'acquitter envers vous. » « Prince, lui répondit Ebn Thaher, laissons là ce discours, je vous en supplie : je suis prêt non-seulement à donner un de mes yeux pour vous en conserver un, mais même à sacrifier ma vie pour la vôtre. Ce n'est pas de quoi il s'agit présentement. Je viens vous dire que Schemselnihar m'a envoyé sa confidente pour me demander de vos nouvelles, et en même temps pour m'informer des siennes. Vous jugez bien que je ne lui ai rien dit qui ne lui ait confirmé l'excès de votre amour pour sa maîtresse, et la constance avec laquelle vous l'aimez. » Ebn Thaher lui fit ensuite un détail exact de tout ce que lui avait dit l'esclave confidente. Le prince l'écouta avec tous les différens mouvemens de crainte, de jalousie, de tendresse et de compassion que son discours lui inspira, faisant, sur chaque chose qu'il entendait, toutes les réflexions affligeantes ou consolantes dont un amant aussi passionné qu'il l'était pouvait être capable.

« Leur conversation dura si long-temps, que la nuit se trouvant fort avancée, le prince de Perse obligea Ebn Thaher à demeurer chez lui. Le lendemain matin, comme ce fidèle ami s'en retournait au logis, il vit venir à lui une femme qu'il reconnut pour la confidente de Schemselnihar,

et qui, l'ayant abordé, lui dit : « Ma maîtresse vous salue, et je viens vous prier de sa part de rendre cette lettre au prince de Perse. » Le zélé Ebn Thaher prit la lettre, et retourna chez le prince accompagné de l'esclave confidente.... »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paraître. Elle reprit la suite de son discours la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CXCV. NUIT.

« SIRE, quand Ebn Thaher fut entré chez le prince de Perse avec la confidente de Schemsel-nihar, il la pria de demeurer un moment dans l'antichambre et de l'attendre. Dès que le prince l'aperçut, il lui demanda avec empressement quelle nouvelle il avait à lui annoncer. « La meilleure que vous puissiez attendre, lui répondit Ebn Thaher : on vous aime aussi chèrement que vous aimez. La confidente de Schemselnihar est dans votre antichambre ; elle vous apporte une lettre de la part de sa maîtresse ; elle n'attend que vos ordres pour entrer. » « Qu'elle entre ! s'écria le prince avec un transport de joie. » En disant cela, il se mit sur son séant pour la recevoir.

« Comme les gens du prince étaient sortis de la chambre d'abord qu'ils avaient vu Ebn Thaher, afin de le laisser seul avec leur maître, Ebn Thaher alla ouvrir la porte lui-même, et fit entrer la confidente. Le prince la reconnut, et la reçut

d'une manière fort obligeante. « Seigneur, lui dit-elle, je sais tous les maux que vous avez soufferts depuis que j'eus l'honneur de vous conduire au bateau qui vous attendait pour vous ramener; mais j'espère que la lettre que je vous apporte contribuera à votre guérison. A ces mots, elle lui présenta la lettre. Il la prit; et, après l'avoir baisée plusieurs fois, il l'ouvrit, et lut les paroles suivantes :

LETTRE

DE SCHEMSELNIHAR AU PRINCE DE PENSE ALI EBN
BEGAR.

« La personne qui vous rendra cette lettre, vous dira de mes nouvelles mieux que moi-même, car je ne me connais plus depuis que j'ai cessé de vous voir. Privée de votre présence, je cherche à me tromper en vous entretenant par ces lignes mal formées, avec le même plaisir que si j'avais le bonheur de vous parler.

« On dit que la patience est un remède à tous les maux, et toutefois elle aigrit les miens au lieu de les soulager. Quoique votre portrait soit profondément gravé dans mon cœur, mes yeux souhaitent d'en revoir incessamment l'original, et ils perdront toute leur lumière, s'il faut qu'ils en soient encore long-temps privés. Puis-je me flatter que les vôtres aient la même impatience de me voir? Oui, je le puis : ils me l'ont fait assez connaître par leurs tendres regards. Que Schemselnihar serait heureuse, et que vous seriez heureux, prince, si mes désirs, qui sont confor-

mes aux vôtres , n'étaient pas traversés par des obstacles insurmontables ! Ces obstacles m'affligent d'autant plus vivement, qu'ils vous affligent vous-même.

« Ces sentimens que mes doigts tracent, et que j'exprime avec un plaisir incroyable en les répétant plusieurs fois, partent du plus profond de mon cœur, et de la blessure incurable que vous y avez faite; blessure que je bénis mille fois, malgré le cruel ennui que je souffre de votre absence. Je compterais pour rien tout ce qui s'oppose à nos amours, s'il m'était seulement permis de vous voir quelquefois en liberté : je vous posséderais alors; que pourrais-je souhaiter de plus ?

« Ne vous imaginez pas que mes paroles disent plus que je ne pense. Hélas ! de quelques expressions que je puisse me servir, je sens bien que je pense plus de choses que je ne vous en dis. Mes yeux, qui sont dans une veille continuelle et qui versent incessamment des pleurs en attendant qu'ils vous revoient; mon cœur affligé, qui ne désire que vous seul; les soupirs qui m'échappent toutes les fois que je pense à vous, c'est-à-dire à tout moment; mon imagination, qui ne me représente plus d'autre objet que mon cher prince; les plaintes que je fais au ciel de la rigueur de ma destinée; enfin ma tristesse, mes inquiétudes, mes tourmens, qui ne me donnent aucun relâche depuis que je vous ai perdu de vue, sont garans de ce que je vous écris.

« Ne suis-je pas bien malheureuse d'être née pour aimer, sans espérance de jouir de ce que

j'aime ? Cette pensée désolante m'accable à un point que j'en mourrais si je n'étais pas persuadée que vous m'aimez. Mais une si douce consolation balance mon désespoir et m'attache à la vie. Mandez-moi que vous m'aimez toujours : je garderai votre lettre précieusement ; je la lirai mille fois le jour ; je souffrirai mes maux avec moins d'impatience. Je souhaite que le ciel cesse d'être irrité contre nous, et nous fasse trouver l'occasion de nous dire sans contrainte que nous nous aimons, et que nous ne cesserons jamais de nous aimer. Adieu. Je salue Ebn Thaher, à qui nous avons tant d'obligations l'un et l'autre. »

EXCVI^e NUIT.

« Le prince de Perse ne se contenta pas d'avoir lu une fois cette lettre ; il lui sembla qu'il l'avait lue avec trop peu d'attention. Il la relut plus lentement ; et en lisant, tantôt il poussait de tristes soupirs, tantôt il versait des larmes, et tantôt il faisait éclater des transports de joie et de tendresse, selon qu'il était touché de ce qu'il lisait. Enfin, il ne se lassait point de parcourir des yeux des caractères tracés par une si chère main ; et il se préparait à les lire pour la troisième fois, lorsque Ebn Thaher lui représenta que la confidente n'avait pas de temps à perdre, et qu'il devait songer à faire réponse. « Hélas ! s'écria le prince, comment voulez-vous que je fasse réponse à une lettre si obligeante ? en quels termes m'exprimerai-je dans le trouble où je

suis ! J'ai l'esprit agité de mille pensées cruelles, et mes sentimens se détruisent au moment que je les ai conçus, pour faire place à d'autres. Pendant que mon corps se ressent des impressions de mon ame, comment pourrai-je tenir le papier et conduire la canne * pour former les lettres ! »

« En parlant ainsi, il tira d'un petit bureau qu'il avait près de lui du papier, une canne taillée, et un cornet où il y avait de l'encre... »

Scheherazade, apercevant le jour en cet endroit, interrompit sa narration. Elle en reprit la suite le lendemain, et dit à Schahriar :

CXCVII^e NUIT.

« SIRE, le prince de Perse, avant d'écrire, donna la lettre de Schemselnihar à Ebn Thaher, et le pria de la tenir ouverte pendant qu'il écrirait, afin qu'en jetant les yeux dessus, il vit mieux ce qu'il y devait répondre. Il commença d'écrire ; mais les larmes qui lui tombaient des yeux sur son papier, l'obligèrent plusieurs fois de s'arrêter pour les laisser couler librement. Il acheva enfin sa lettre, et la donnant à Ebn Thaher : « Lisez-la, je vous prie, lui dit-il, et me faites la grace de voir si le désordre où est mon esprit

* Les Arabes, les Persans et les Turcs ; quand ils écrivent, tiennent le papier de la main gauche, appuyé ordinairement sur le genou, et écrivent de la main droite avec une petite canne taillée et fendue comme nos plumes.

m'a permis de faire une réponse convenable. »
Ebn Thaher la prit, et lut ce qui suit :

RÉPONSE

DU PRINCE DE PERSE A LA LETTRE DE
SCHEMSELNIHAR.

« J'étais plongé dans une affliction mortelle lorsqu'on m'a rendu votre lettre. A la voir seulement j'ai été transporté d'une joie que je ne puis vous exprimer ; et à la vue des caractères tracés par votre belle main , mes yeux ont reçu une nouvelle lumière, plus vive que celle qu'ils avaient perdu , lorsque les vôtres se fermèrent subitement aux pieds de mon rival. Les paroles que contient cette obligeante lettre sont autant de rayons lumineux qui ont dissipé les ténèbres dont mon ame était obscurcie. Elles m'apprennent combien vous souffrez pour l'amour de moi , et me font connaître aussi que vous n'ignorez pas que je souffre pour vous , et par là , elles me consolent dans mes maux. D'un côté , elles me font verser des larmes abondamment , et de l'autre , elles embrasent mon cœur d'un feu qui le soutient , et m'empêchent d'expirer de douleur. Je n'ai pas eu un moment de repos depuis notre cruelle séparation. Votre lettre seule apporte quelque soulagement à ma peine. J'ai gardé un morne silence jusqu'au moment que je l'ai reçue : elle m'a redonné la parole. J'étais enseveli dans une mélancolie profonde : elle m'a inspiré une joie qui a d'abord éclaté dans mes yeux et sur mon visage. Mais ma surprise de re-

cevoit une faveur que je n'ai point encore méritée a été si grande, que je ne savais par où commencer pour vous en marquer ma reconnaissance. Enfin, après l'avoir baisée plusieurs fois, comme un gage précieux de vos bontés, je l'ai lue et relue, et suis demeuré confus de l'excès de mon bonheur. Vous voulez que je vous mande que je vous aime toujours. Ah ! quand je ne vous aurais pas aimées aussi parfaitement que je vous aime, je ne pourrais m'empêcher de vous adorer, après toutes les marques que vous me donnez d'un amour si peu commun. Oui, je vous aime, ma chère ame, et je ferai gloire de brûler toute ma vie du beau feu que vous avez allumé dans mon cœur. Je ne me plaindrai jamais de la vive ardeur dont je sens qu'il me consume ; et, quelque rigoureux que soient les maux que votre absence me cause, je les supporterai constamment, dans l'espérance de vous voir un jour. Plût à Dieu que ce fût dès aujourd'hui, et qu'au lieu de vous envoyer ma lettre, il me fût permis d'aller vous assurer que je meurs d'amour pour vous ! Mes larmes m'empêchent de vous en dire davantage. Adieu.

Ebn Thaher ne put lire ces dernières lignes sans pleurer lui-même. Il remit la lettre entre les mains du prince de Perse en l'assurant qu'il n'y avait rien à corriger. Le prince la ferma, et quand il l'eut cachetée : « Je vous prie de vous approcher, dit-il à la confidente de Schemselnihar, qui était un peu éloignée de lui : voici la réponse que je fais à la lettre de votre chère maîtresse. Je vous conjure de la lui porter et de la

saluer de ma part. » L'esclave confidente prit la lettre, et se retira avec Ebn Thaïer.... »

En achevant ces mots, la sultane des Indes, voyant paraître le jour, se tut; et la nuit suivante, elle continua de cette manière :

EXCVIII^e NUIT.

EBN THAÏER, après avoir marché quelque temps avec l'esclave confidente, la quitta, et retourna dans sa maison, où il se mit à rêver profondément à l'intrigue amoureuse dans laquelle il se trouvait malheureusement engagé. Il se représenta que le prince de Perse et Schemselnihar, malgré l'intérêt qu'ils avaient de cacher leur intelligence, se ménageaient avec si peu de discrétion, qu'elle pourrait bien n'être pas long-temps secrète. Il tira de là toutes les conséquences qu'un homme de bon sens en devait tirer. « Si Schemselnihar, se disait-il en lui-même, était une dame du commun, je contribuerais de tout mon pouvoir à rendre heureux son amant et elle; mais c'est la favorite du calife, et il n'y a personne qui puisse impunément entreprendre de plaire à ce qu'il aime. Sa colère tombera d'abord sur Schemselnihar; il en coûtera la vie au prince de Perse, et je serai enveloppé dans son malheur. Cependant j'ai mon honneur, mon repos, ma famille et mon bien à conserver; il faut donc, pendant que je le puis, me délivrer d'un si grand péril. »

Il fut occupé de ces pensées durant tout ce

jour-là. Le lendemain matin, il alla chez le prince de Perse, dans le dessein de faire un dernier effort pour l'obliger à vaincre sa passion. Effectivement, il lui représenta, ce qu'il lui avait déjà inutilement représenté, qu'il ferait beaucoup mieux d'employer tout son courage à détruire le penchant qu'il avait pour Schemselnihar, que de s'y laisser entraîner; que ce penchant était d'autant plus dangereux, que son rival était plus puissant. « Enfin, seigneur, ajouta-t-il, si vous m'en croyez, vous ne songerez qu'à triompher de votre amour. Autrement, vous courez risque de vous perdre avec Schemselnihar, dont la vie vous doit être plus chère que la vôtre. Je vous donne ce conseil en ami, et quelque jour vous m'en remercirez. »

Le prince écouta Ebn Thaher assez impatiemment. Néanmoins il le laissa dire tout ce qu'il voulut; mais prenant la parole à son tour : « Ebn Thaher, lui dit-il, croyez-vous que je puisse cesser d'aimer Schemselnihar, qui m'aime avec tant de tendresse? Elle ne craint pas d'exposer sa vie pour moi; et vous voulez que le soin de conserver la mienne soit capable de m'occuper! Non, quelque malheur qui puisse m'arriver, je veux aimer Schemselnihar jusqu'au dernier soupir. »

Ebn Thaher, choqué de l'opiniâtreté du prince de Perse, le quitta assez brusquement, et se retira chez lui, où, rappelant dans son esprit ses réflexions du jour précédent, il se mit à songer fort sérieusement au parti qu'il avait à prendre. Pendant ce temps-là, un joaillier de ses intimes amis le vint voir. Ce joaillier s'était aperçu que

la confidente de Schemselnihar allait chez Ebn Thaher plus souvent qu'à l'ordinaire, et qu'Ebn Thaher était presque toujours avec le prince de Perse, dont la maladie était sue de tout le monde, sans toutefois qu'on en connût la cause; tout cela lui avait donné des soupçons. Comme Ebn Thaher lui parut rêver, il jugea bien que quelque affaire importante l'embarrassait; et, croyant être au fait, il lui demanda ce que voulait l'esclave confidente de Schemselnihar. Ebn Thaher demeura un peu interdit à cette demande, et voulut dissimuler en lui disant que c'était pour une bagatelle qu'elle venait si souvent chez lui. « Vous ne me parlez pas sincèrement, lui répliqua le joaillier, et vous m'allez persuader, par votre dissimulation, que cette bagatelle est une affaire plus importante que je ne l'ai cru d'abord. »

Ebn Thaher, voyant que son ami le pressait si fort, lui dit : « Il est vrai que cette affaire est de la dernière conséquence. J'avais résolu de la tenir secrète; mais comme je sais l'intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde, j'aime mieux vous en faire confidence que de vous laisser penser là-dessus ce qui n'est pas. Je ne vous recommande point le secret : vous connaîtrez, par ce que je vais vous dire, combien il est important de le garder. » Après ce préambule il lui raconta les amours de Schemselnihar et du prince de Perse. Vous savez, ajouta-t-il ensuite, en quelle considération je suis à la cour et dans la ville auprès des plus grands seigneurs et des dames les plus qualifiées. Quelle honte pour moi si ces téméraires amours venaient à être

découvertes ! Mais que dis-je ? Ne serions-nous pas perdus, toute ma famille et moi ? Voilà ce qui m'embarrasse le plus ; mais je viens de prendre mon parti. Il m'est dû, et je dois ; je vais travailler incessamment à satisfaire mes créanciers et à recouvrer mes dettes ; et, après que j'aurai mis tout mon bien en sûreté, je me retirerai à Balsora, où je demeurerai jusqu'à ce que la tempête que je prévois soit passée. L'amitié que j'ai pour Schemselnihar et pour le prince de Perse me rend très-sensible au mal qui peut leur arriver ; je prie Dieu de leur faire connaître le danger où ils s'exposent, et de les conserver ; mais si leur mauvaise destinée veut que leurs amours aillent à la connaissance du calife, je serai au moins à couvert de son ressentiment ; car je ne les crois pas assez méchants pour vouloir m'envelopper dans leur malheur. Leur ingratitude serait extrême si cela arrivait : ce serait mal payer les services que je leur ai rendus, et les bons conseils que je leur ai donnés, particulièrement au prince de Perse, qui pourrait se tirer encore du précipice, lui et sa maîtresse, s'il le voulait. Il lui est aisé de sortir de Bagdad comme moi, et l'absence le dégagerait insensiblement d'une passion qui ne fera qu'augmenter tant qu'il s'obstinera à y demeurer. »

Le joaillier entendit avec une extrême surprise le récit que lui fit Ebn Thaher « Ce que vous venez de me raconter, lui dit-il, est d'une si grande importance, que je ne puis comprendre comment Schemselnihar et le prince de Perse ont été capables de s'abandonner à un amour si violent. Quelque penchant qui les en-

traîne l'un vers l'autre, au lieu d'y céder lâchement, ils devaient y résister et faire un meilleur usage de leur raison. Ont-ils pu s'étourdir sur les suites fâcheuses de leur intelligence? Que leur aveuglement est déplorable! J'en vois comme vous toutes les conséquences. Mais vous êtes sage et prudent, et j'approuve la résolution que vous avez formée; c'est par-là seulement que vous pouvez vous dérober aux événemens funestes que vous avez à craindre. » Après cet entretien, le joaillier se leva, et prit congé d'Ebn Thaher.....

« Sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour, que je vois paraître, m'empêche d'entretenir votre majesté plus long-temps. » Elle se tut, et le lendemain, elle reprit son discours dans ces termes :

CXCIX^e NUIT.

« AVANT que le joaillier se retirât, Ebn Thaher ne manqua pas de le conjurer, par l'amitié qui les unissait tous deux, de ne rien dire à personne de tout ce qu'il lui avait appris. « Ayez l'esprit en repos, lui dit le joaillier; je vous garderai le secret au péril de ma vie. »

« Deux jours après cette conversation, le joaillier passa devant la boutique d'Ebn Thaher, et, voyant qu'elle était fermée, il ne douta pas qu'il n'eût exécuté le dessein dont il lui avait parlé. Pour en être sûr, il demanda à un voisin, s'il savait pourquoi elle n'était pas ouverte. Le voisin lui répondit qu'il ne savait autre chose, si-

non, qu'Ebn Thaher était allé faire un voyage. Il n'eut pas besoin d'en dire davantage, et il songea d'abord au prince de Perse. « Malheureux prince, dit-il en lui-même, quel chagrin n'aurez-vous pas quand vous apprendrez cette nouvelle ! Par quelle entremise entretiendrez-vous le commerce que vous avez avec Schemselnihar ? Je crains que vous n'en mouriez de désespoir. J'ai compassion de vous ; il faut que je vous dédommage de la perte que vous avez faite d'un confident trop timide. »

« L'affaire qui l'avait obligée de sortir n'était pas de grande conséquence ; il la négligea, et quoiqu'il ne connût le prince de Perse que pour lui avoir vendu quelques pierreries, il ne laissa pas d'aller chez lui. Il s'adressa à un de ses gens, et le pria de vouloir bien dire à son maître qu'il souhaitait de l'entretenir d'une affaire très-importante. Le domestique revint bientôt trouver le joaillier, et l'introduisit dans la chambre du prince, qui était à demi couché sur le sofa, la tête sur le coussin. Comme il se souvint de l'avoir vu ; il se leva pour le recevoir, lui dit qu'il était le bien venu ; et, après l'avoir prié de s'asseoir, il lui demanda s'il y avait quelque chose en quoi il pût lui rendre service, ou s'il venait lui annoncer quelque nouvelle qui le regardât lui-même. « Prince, lui répondit le joaillier, quoique je n'aie l'honneur d'être connu de vous particulièrement, le désir de vous marquer mon zèle m'a fait prendre la liberté de venir chez vous pour vous faire part d'une nouvelle qui vous touche ; j'espère que vous me pardonnerez ma hardiesse en faveur de ma bonne intention.

« Après ce début, le joaillier entra en matière, et poursuivit ainsi : « Prince, j'aurai l'honneur de vous dire qu'il y a long-temps que la conformité d'humeur, et quelques affaires que nous avons eues ensemble, nous ont liés d'une étroite amitié, Ebn Thaher et moi. Je sais qu'il est connu de vous, et qu'il s'est employé jusqu'à présent à vous obliger en tout ce qu'il a pu ; j'ai appris cela de lui-même, car il n'a rien eu de caché pour moi, ni moi pour lui. Je viens de passer devant sa boutique, que j'ai été assez surpris de la voir fermée. Je me suis adressé à un de ses voisins pour lui en demander la raison, et il m'a répondu qu'il y avait deux jours qu'Ebn Thaher avait pris congé de lui et des autres voisins, en leur offrant ses services pour Balsora, où il allait, disait-il, pour une affaire de grande importance. Jen'ai pas été satisfait de cette réponse, et l'intérêt que je prends à ce qui le regarde m'a déterminé à venir vous demander si vous ne savez rien de particulier touchant un départ si précipité. »

« A ce discours, que le joaillier avait accommodé au sujet pour mieux parvenir à son dessein, le prince de Perse changea de couleur, et regarda le joaillier d'un air qui lui fit connaître combien il était affligé de cette nouvelle. « Ce que vous m'apprenez, lui dit-il, me surprend ; il ne pouvait m'arriver un malheur plus mortifiant. Oui, s'écria-t-il les larmes aux yeux, c'est fait de moi, si ce que vous me dites est véritable ! Ebn Thaher, qui était toute ma consolation, en qui je mettais toute mon espérance, m'abandonne ! Il ne faut plus que je songe à vivre après un coup si cruel. »

« Le joaillier n'eut pas besoin d'en entendre davantage pour être pleinement convaincu de la violente passion du prince de Perse, dont Ebn Thaher l'avait entretenu. La simple amitié ne parle pas ce langage; il n'y a que l'amour qui soit capable de produire des sentimens si vifs.

Le Prince demeura quelques momens enseveli dans les pensées les plus tristes. Il leva enfin la tête, et s'adressant à un de ses gens : « Allez, lui dit-il, jusque chez Ebn Thaher; parlez à quelqu'un de ses domestiques, et sachez s'il est vrai qu'il soit parti pour Balsora. Courez, et revenez promptement me dire ce que vous aurez appris. » En attendant le retour du domestique, le joaillier tâcha d'entretenir le prince de choses indifférentes; mais le prince ne lui donna presque pas d'attention : il était la proie d'une inquiétude mortelle. Tantôt il ne pouvait se persuader qu'Ebn Thaher fût parti, et tantôt il n'en doutait pas, quand il faisait réflexion au discours que ce confident lui avait tenu la dernière fois qu'il l'était venu voir, et à l'air brusque dont il l'avait quitté.

« Enfin le domestique du prince arriva, et rapporta qu'il avait parlé à un des gens d'Ebn Thaher, qui l'avait assuré qu'il n'était plus à Bagdad, qu'il était parti depuis deux jours pour Balsora. « Comme je sortais de la maison d'Ebn Thaher, ajouta le domestique, une esclave bien mise est venue m'aborder; et, après m'avoir demandé si je n'avais pas l'honneur de vous appartenir, elle m'a dit qu'elle avait à vous parler, et m'a prié en même temps de vouloir bien qu'elle vînt avec moi. Elle est dans l'antichambre, et

Je crois qu'elle a une lettre à vous rendre de la part de quelque personne de considération. » Le prince commanda aussitôt qu'on la fît entrer ; et il ne douta pas que ce ne fût l'esclave confidente de Schemselnihar, comme en effet c'était elle. Le joaillier la reconnut pour l'avoir vue quelquefois chez Ebn Thaher, qui lui avait appris qui elle était. Elle ne pouvait arriver plus à propos pour empêcher le prince de se désespérer. Elle le salua...

« Mais, sire, dit Scheherazade en cet endroit, je m'aperçois qu'il est jour. » Elle se tut, et la nuit suivante elle poursuivit de cette manière ;

CC^e NUIT.

« Le prince de Perse rendit le salut à la confidente de Schemselnihar. Le joaillier s'était levé dès qu'il l'avait vue paraître, et s'était retiré à l'écart pour leur laisser la liberté de se parler. La confidente, après s'être entretenue quelque temps avec le prince, prit congé de lui, et sortit. Elle le laissa tout autre qu'il était auparavant. Ses yeux parurent plus brillans, et son visage plus gai ; ce qui fit juger au joaillier que la bonne esclave venait de dire des choses favorables pour son amour.

« Le joaillier, ayant repris sa place auprès du prince, lui dit en souriant ; « A ce que je vois, prince, vous avez des affaires importantes au palais du calife. » Le prince de Perse, fort éton-

né et alarmé de ce discours , répondit au joaillier : Sur quoi jugez-vous que j'aie des affaires au palais du calife ? » « J'en juge, repartit le joaillier, par l'esclave qui vient de sortir. »

« Et à qui croyez-vous qu'appartienne cette esclave ? » répliqua le prince. A Schemselnihar, favorite du calife, répondit le joaillier. Je connais, poursuivit-il, cette esclave, et même sa maîtresse, qui m'a quelquefois fait l'honneur de venir chez moi acheter des pierreries. Je sais, de plus, que Schemselnihar n'a rien de caché pour cette esclave, que je vois depuis quelque temps aller et venir par les rues, assez embarrassée, à ce qu'il me semble. Je m'imagine que c'est pour quelque affaire de conséquence qui regarde sa maîtresse.

Ces paroles du joaillier troublèrent fort le prince de Perse. « Il ne me parlerait pas dans ces termes, dit-il en lui-même, s'il ne soupçonnait, ou plutôt s'il ne savait pas mon secret. » Il demeura quelques momens dans le silence, ne sachant quel parti prendre. Enfin il reprit la parole, et dit au joaillier : « Vous venez de me dire des choses qui me donnent lieu de croire que vous en savez encore plus que vous n'en dites. Il est important pour mon repos que j'en sois parfaitement éclairci : je vous conjure de ne rien dissimuler.

Alors le joaillier, qui ne demandait pas mieux, lui fit un détail exact de l'entretien qu'il avait eu avec Ebn Thaher. Ainsi il lui fit connaître qu'il était instruit du commerce qu'il avait avec Schemselnihar, et il n'oublia pas de lui dire qu'Ebn Thaher, effrayé du danger où sa

qualité de confident le jetait, lui avait fait part du dessein qu'il avait de se retirer à Balsora, et d'y demeurer jusqu'à ce que l'orage qu'il redoutait se fût dissipé. « C'est ce qu'il a exécuté, ajouta le joaillier; et je suis surpris qu'il ait pu se résoudre à vous abandonner dans l'état où il m'a fait connaître que vous étiez. Pour moi, prince, je vous avoue que j'ai été touché de compassion pour vous: je viens vous offrir mes services; et si vous me faites la grace de les agréer, je m'engage à vous garder la même fidélité qu'Ebn Thaher. Je vous promets d'ailleurs plus de fermeté: je suis prêt à vous sacrifier mon honneur et ma vie; et, afin que vous ne doutiez pas de ma sincérité, je jure, par ce qu'il y a de plus sacré dans notre religion, de vous garder un secret inviolable. Soyez donc persuadé, prince, que vous trouverez en moi l'ami que vous avez perdu. » Ce discours rassura le prince, et le consola de l'éloignement d'Ebn Thaher. « J'ai bien de la joie, dit-il au joaillier, d'avoir en vous de quoi réparer la perte que j'ai faite. Je n'ai point d'expressions capables de vous bien marquer l'obligation que je vous ai. Je prie Dieu qu'il récompense votre générosité, et j'accepte de bon cœur l'offre obligeante que vous me faites. Croiriez-vous bien, continua-t-il, que la confidente de Schemselnihar vient de me parler de vous? Elle m'a dit que c'est vous qui avez conseillé à Ebn Thaher de s'éloigner de Bagdad. Ce sont les dernières paroles qu'elle m'a dites en me quittant, et elle m'en a paru bien persuadée. Mais on ne vous rend pas justice: je ne doute pas qu'elle ne se trompe, après tout ce

que vous venez de me dire. » Le Prince, lui répondit le joaillier, j'ai eu l'honneur de vous faire un récit fidèle de la conversation que j'ai eue avec Ebn Thaher. Il est vrai que, quand il m'a déclaré qu'il voulait se retirer à Balsora, je ne me suis point opposé à son dessein, et que je lui ai dit qu'il était homme sage et prudent; mais cela ne vous empêche pas de me donner votre confiance : je suis prêt à vous rendre mes services avec toute l'ardeur imaginable. Si vous en usez autrement, cela ne m'empêchera pas de vous garder très-religieusement le secret, comme je m'y suis engagé par serment. » Je vous ai déjà dit, reprit le prince, que je n'ajoutais pas foi aux paroles de la confidente. C'est son zèle qui lui a inspiré ce soupçon, qui n'a point de fondement; et vous devez l'excuser de même que je l'excuse. »

Ils continuèrent encore quelque temps leur conversation, et délibérèrent ensemble des moyens les plus convenables pour entretenir la correspondance du prince avec Schemselnihar. Ils demeurèrent d'accord qu'il fallait commencer par désabuser la confidente, qui était si injustement prévenue contre le joaillier. Le prince se chargea de la tirer d'erreur la première fois qu'il la reverrait, et de la prier de s'adresser au joaillier lorsqu'elle aurait des lettres à lui apporter, ou quelque autre chose à lui apprendre de la part de sa maîtresse. En effet, ils jugèrent qu'elle ne devait point paraître si souvent chez le prince, parce qu'elle pourrait par là donner lieu de découvrir ce qu'il était si important de cacher. Enfin le joaillier se leva; et, après avoir

de nouveau prié le prince de Perse d'avoir une entière confiance en lui, il se retira...

La sultane Scheherazade cessa de parler en cet endroit, à cause du jour qui commençait à paraître. La nuit suivante, elle reprit le fil de sa narration, et dit au sultan des Indes ;

CCI^e NUIT.

« SIRE, le joaillier, en se retirant à sa maison, aperçut devant lui dans la rue une lettre que quelqu'un avait laissée tomber. Il la ramassa. Comme elle n'était pas cachetée, il l'ouvrit, et trouva qu'elle était conçue dans ces termes :

LETTRE

DE SCHEHSELNIHAR AU PRINCE DE PERSE.

« Je viens d'apprendre par ma confidente une nouvelle qui ne me donne pas moins d'affliction que vous en devez avoir. En perdant Ebn Thaher, nous perdons beaucoup à la vérité ; mais que cela ne vous empêche pas, cher prince, de songer à vous conserver. Si notre confident nous abandonne par une terreur panique, considérons que c'est un mal que nous n'avons pu éviter : il faut que nous nous en consolions. J'avoue qu'Ebn Thaher nous manque dans le temps que nous avons le plus besoin de son secours ; mais munissons-nous de patience contre ce coup imprévu, et ne laissons pas de nous ai-

mer constamment. Fortifiez votre cœur contre cette disgrâce : on n'obtient pas sans peine ce que l'on souhaite. Ne nous rebutons point : espérons que le ciel nous sera favorable, et qu'après tant de souffrances nous verrons l'heureux accomplissement de nos désirs. Adieu. »

» Pendant que le joaillier s'entretenait avec le prince de Perse, la confidente avait le temps de retourner au palais, et d'annoncer à sa maîtresse la fâcheuse nouvelle du départ d'Ebn Thaïer. Schemselnihar avait aussitôt écrit cette lettre, et renvoyé sa confidente sur ses pas pour la porter au prince incessamment, et la confidente l'avait laissée tomber par mégarde.

» Le joaillier fut bien aise de l'avoir trouvée ; car elle lui fournissait un beau moyen de se justifier dans l'esprit de la confidente, et de l'amener au point qu'il souhaitait. Comme il achevait de la lire, il aperçut cette esclave qui la cherchait avec beaucoup d'inquiétude, en jetant les yeux de tous côtés. Il la referma promptement, et la mit dans son sein ; mais l'esclave prit garde à son action, et courut à lui. « Seigneur, lui dit-elle, j'ai laissé tomber la lettre que vous teniez tout à l'heure à la main ; je vous supplie de vouloir bien me la rendre. » Le joaillier ne fit pas semblant de l'entendre, et, sans lui répondre, continua son chemin jusqu'en sa maison. Il ne ferma point la porte après lui, afin que la confidente qui le suivait y pût entrer. Elle n'y manqua pas ; et lorsqu'elle fut dans sa chambre : « Seigneur, lui dit-elle, vous ne pouvez faire aucun usage de la lettre que vous avez trouvée, et vous ne feriez pas diffi-

culté de me la rendre si vous saviez de quelle part elle vient, et à qui elle est adressée ; d'ailleurs vous me permettrez de vous dire que vous ne pouvez pas honnêtement la retenir. »

» Avant que de répondre à la confidente, le joaillier la fit asseoir ; après quoi il lui dit : « N'est-il pas vrai que la lettre dont il s'agit est de la main de Schemselnihar, et qu'elle est adressée au prince de Perse ? L'esclave, qui ne s'attendait pas à cette demande, changea de couleur. « La question vous embarrasse, reprit-il ; mais sachez que je ne vous la fais pas par indiscretion : j'aurais pu vous rendre la lettre dans la rue ; mais j'ai voulu vous attirer ici, parce que je suis bien aise d'avoir un éclaircissement avec vous. Est-il juste, dites-moi, d'imputer un événement fâcheux aux gens qui n'y ont nullement contribué ? C'est pourtant ce que vous avez fait lorsque vous avez dit au prince de Perse que c'est moi qui ai conseillé à Ebn Thaber de sortir de Bagdad pour sa sûreté. Je ne prétends pas perdre le temps à me justifier auprès de vous ; il suffit que le prince de Perse soit pleinement persuadé de mon innocence sur ce point. Je vous dirai seulement qu'au lieu d'avoir contribué au départ d'Ebn Thaber, j'en ai été extrêmement mortifié, non pas tant par amitié pour lui que par compassion de l'état où il laissait le prince, dont il m'avait découvert le commerce avec Schemselnihar. Dès que j'ai été assuré qu'Ebn Thaber n'était plus à Bagdad, j'ai couru me présenter au prince, chez qui vous m'avez trouvé, pour lui apprendre cette nouvelle et lui offrir les mêmes

services qu'il lui rendait. J'ai réussi dans mon dessein, et, pourvu que vous ayez en moi autant de confiance que vous en aviez en Ebn Thaher, il ne tiendra qu'à vous de vous servir utilement de mon entremise. Rendez compte à votre maîtresse de ce que je viens de vous dire, et assurez-la bien que, quand je devrais périr en m'engageant dans une intrigue si dangereuse, je ne me repentirai point de m'être sacrifié pour deux amans si dignes l'un de l'autre. »

La confidente après avoir écouté le joaillier avec beaucoup de satisfaction, le pria de pardonner la mauvaise opinion qu'elle avait conçue de lui, au zèle qu'elle avait pour les intérêts de sa maîtresse. « J'ai une joie infinie, ajouta-t-elle, de ce que Schemselnihar et le prince retrouvent en vous un homme si propre à remplir la place d'Ebn Thaher. Je ne manquerai pas de bien faire valoir à ma maîtresse la bonne volonté que vous avez pour elle..... »

Scheherazade, en cet endroit, remarquant qu'il était jour, cessa de parler. La nuit suivante elle poursuivit ainsi son discours :

CCH^e NUIT.

APRÈS que la confidente eut marqué au joaillier la joie qu'elle avait de le voir si disposé à rendre service à Schemselnihar et au prince de Perse, le joaillier tira la lettre de son sein et la lui rendit en lui disant : « Tenez, portez-la promptement au prince de Perse, et repassez

par ici afin que je voie la réponse qu'il y fera. N'oubliez pas de lui rendre compte de notre entretien. »

La confidente prit la lettre et la porta au prince, qui y fit réponse sur-le-champ. Elle retourna chez le joaillier lui montrer la réponse, qui contenait ces paroles :

RÉPONSE

DU PRINCE DE PERSE A SCHEMSELNIMAR.

« Votre précieuse lettre produit en moi un grand effet, mais pas si grand que je le souhaiterais. Vous tâchez de me consoler de la perte d'Ebn Thaher. Hélas ! quelque sensible que j'y sois, ce n'est que la moindre partie des maux que je souffre. Vous les connaissez ces maux, et vous savez qu'il n'y a que votre présence qui soit capable de les guérir. Quand viendra le temps que j'en pourrai jouir sans crainte d'en être privé ! Qu'il me paraît éloigné ! ou plutôt faut-il nous flatter que nous le pourrions voir ? Vous me commandez de me conserver : je vous obéirai puisque j'ai renoncé à ma propre volonté pour ne suivre que la vôtre. Adieu. »

Après que le joaillier eut lu cette lettre, il la donna à la confidente, qui lui dit en le quittant : « Je vais, seigneur, faire en sorte que ma maîtresse ait la même confiance en vous qu'elle avait pour Ebn Thaher. Vous aurez demain de mes nouvelles. » En effet, le jour suivant, il le vit arriver avec un air qui marquait combien elle était satisfaite. « Votre seule vue, lui dit-il, me

fait connaître que vous avez mis l'esprit de Schemselnihar dans la disposition que vous souhaitiez. »

« Il est vrai, répondit la confidente, et vous allez apprendre de quelle manière j'en suis venue à bout. Je trouvai hier, poursuivit-elle, Schemselnihar qui m'attendait avec impatience; je lui remis la lettre du prince : elle la lut les larmes aux yeux; et, quand elle eut achevé, comme je vis qu'elle allait s'abandonner à ses chagrins ordinaires : « Madame, lui dis-je, c'est sans doute l'éloignement d'Ebn Thaher qui vous afflige; mais permettez-moi de vous conjurer au nom de Dieu de ne vous point alarmer davantage sur ce sujet. Nous avons trouvé un autre lui-même, qui s'offre à vous obliger avec tant de zèle, et, ce qui est le plus important, avec plus de courage. » Alors je lui parlai de vous, continua l'esclave, et lui racontai le motif qui vous avait fait aller chez le prince de Perse. Enfin, je l'assurai que vous garderiez inviolablement le secret au prince de Perse et à elle, et que vous étiez dans la résolution de favoriser leurs amours de tout votre pouvoir. Elle me parut fort consolée après mon discours. « Ah! quelle obligation, s'écria-t-elle, n'avons-nous pas, le prince de Perse et moi, à l'honnête homme dont vous me parlez ! Je veux le connaître, le voir, pour entendre de sa propre bouche tout ce que vous venez de me dire, et le remercier d'une générosité inouïe envers des personnes pour qui rien ne l'oblige à s'intéresser avec tant d'affection. La vue me fera plaisir, et je n'oublierai rien pour le confirmer dans de si bons sentimens. Ne manquez pas de l'aller prendre demain, et

de me l'amener. » « C'est pourquoi, seigneur, prenez la peine de venir avec moi jusqu'à son palais. »

Ce discours de la confidente embarrassa le joaillier. « Votre maîtresse, reprit-il, me permettra de dire qu'elle n'a pas bien pensé à ce qu'elle exige de moi. L'accès qu'Ebn Thaher avait auprès du calife lui donnait entrée partout, et les officiers, qui le connaissaient, le laissaient aller et venir librement au palais de Schemselnihar; mais moi, comment oserai-je y entrer? Vous voyez bien vous-même que cela n'est pas possible. Je vous supplie de représenter à Schemselnihar les raisons qui doivent m'empêcher de lui donner cette satisfaction, et toutes les suites fâcheuses qui pourraient en arriver. Pour peu qu'elle y fasse attention, elle trouvera que c'est m'exposer inutilement à un très-grand danger. »

La confidente tâcha de rassurer le joaillier. « Croyez-vous, lui dit-elle, que Schemselnihar soit assez dépourvue de raison pour vous exposer au moindre péril, en vous faisant venir chez elle, vous de qui elle attend des services si considérables? Songez vous-même qu'il n'y a pas la moindre apparence de danger pour vous. Nous sommes trop intéressées en cette affaire ma maîtresse et moi, pour vous y engager mal à propos. Vous pouvez vous en fier à moi et vous laisser conduire. Après que la chose sera faite, vous m'avouerez vous-même que votre crainte était mal fondée.

Le joaillier se rendit au discours de la confidente, et se leva pour la suivre; mais, de quelque fermeté qu'il se piquât naturellement, la

frayeur s'était tellement emparée de lui, que tout le corps lui tremblait. « Dans l'état où vous voilà, lui dit-elle, je vois bien qu'il vaut mieux que vous demeuriez chez vous, et que Schemselnihar prenne d'autres mesures pour vous voir; et il ne faut pas douter que pour satisfaire l'envie qu'elle en a, elle ne vienne ici vous trouver elle-même. Cela étant ainsi, seigneur, ne sortez pas : je suis assurée que vous ne serez pas longtemps sans la voir arriver. » La confidente l'avait bien prévu : elle n'eut pas plus tôt appris à Schemselnihar la frayeur du joaillier, que Schemselnihar se mit en état d'aller chez lui.

Il la reçut avec toutes les marques d'un profond respect. Quand elle se fut assise, comme elle était un peu fatiguée du chemin qu'elle avait fait, elle se dévoila, et laissa voir au joaillier une beauté qui lui fit connaître que le prince de Perse était excusable d'avoir donné son cœur à la favorite du calife. Ensuite elle salua le joaillier d'un air gracieux, et lui dit : « Je n'ai pu apprendre avec quelle ardeur vous êtes entré dans les intérêts du prince de Perse et dans les miens, sans former aussitôt le dessein de vous en remercier moi-même. Je rends grâces au ciel de nous avoir si tôt dédommagés de la perte d'Ebn Thaher,.... »

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paraître. Le lendemain elle continua son récit de cette sorte :

CCHII^e NUIT.

SCHEMSELNIHAR dit encore plusieurs autres choses obligeantes au joaillier, après quoi elle se retira dans son palais. Le joaillier alla sur-le-champ rendre compte de cette visite au prince de Perse, qui lui dit en le voyant : « Je vous attendais avec impatience. L'esclave confidente m'a apporté une lettre de sa maîtresse; mais cette lettre ne m'a point soulagé. Quoi que me puisse mander l'aimable Schemselnihar, je n'ose rien espérer; et ma patience est à bout. Je ne sais plus quel conseil prendre; le départ d'Ebn Thaher me met au désespoir. C'était mon appui : j'ai tout perdu en le perdant. Je pouvais me flatter de quelque espérance par l'accès qu'il avait auprès de Schemselnihar. »

A ces mots, que le prince prononça avec tant de vivacité, qu'il ne donna pas le temps au joaillier de lui parler, le joaillier lui dit : « Prince, on ne peut prendre plus de part à vos maux que j'en prends, et si vous voulez avoir la patience de m'écouter, vous verrez que je puis y apporter du soulagement. » A ce discours, le prince se tut et lui donna audience. « Je vois bien, reprit alors le joaillier, que l'unique moyen de vous rendre content est de faire en sorte que vous puissiez entretenir Schemselnihar en liberté : c'est une satisfaction que je veux vous procurer, et j'y travaillerai dès demain. Il ne faut point vous exposer à entrer dans le palais de Schem-

selnihar ; vous savez par expérience que c'est une démarche fort dangereuse. Je sais un lieu plus propre à cette entrevue, et où vous serez en sûreté. » Comme le joaillier achevait ces paroles, le prince l'embrassa avec transport. « Vous ressuscitez, dit-il, par cette charmante promesse, un malheureux amant qui s'était déjà condamné à la mort. A ce que je vois, j'ai pleinement réparé la perte d'Ebn Thaher. Tout ce que vous ferez sera bien fait; je m'abandonne entièrement à vous. »

Après que le prince eut remercié le joaillier du zèle qu'il lui faisait paraître, le joaillier se retira chez lui, où, dès le lendemain matin, la confidente de Schemselnihar le vint trouver. Il lui dit qu'il avait fait espérer au prince de Perse qu'il pourrait voir bientôt Schemselnihar. « Je viens exprès, lui répondit-elle, pour prendre là-dessus des mesures avec vous. Il me semble, continua-t-elle, que cette maison serait assez commode pour cette entrevue. » « Je pourrais bien, reprit-il, les faire venir ici; mais j'ai pensé qu'ils seront plus en liberté dans une autre maison que j'ai, où actuellement il ne demeure personne. Je l'aurai bientôt meublée assez proprement pour les recevoir. » « Cela étant, repartit la confidente, il ne s'agit plus, à l'heure qu'il est, que d'y faire consentir Schemselnihar. Je vais lui en parler, et je viendrai vous en rendre réponse en peu de temps.

Effectivement elle fut fort diligente ; elle ne tarda pas à revenir, et elle rapporta au joaillier que sa maîtresse ne manquerait pas de se trouver au rendez-vous vers la fin du jour. En même

temps, elle lui mit entre les mains une bourse, en lui disant que c'était pour acheter la collation. Il la mena aussitôt à la maison où les amans devaient se rencontrer, afin qu'elle sût où elle était, et qu'elle y pût amener sa maîtresse; et dès qu'ils se furent séparés, il alla emprunter chez ses amis de la vaisselle d'or et d'argent, des tapis, des coussins fort riches, et d'autres meubles dont il meubla cette maison très-magnifiquement. Quand il y eut mis toutes choses en état, il se rendit chez le prince de Perse.

Représentez-vous la joie qu'eut le prince, lorsque le joaillier lui dit qu'il le venait prendre pour le conduire à la maison qu'il avait préparée pour le recevoir lui et Schemselnihar. Cette nouvelle lui fit oublier ses chagrins et ses souffrances. Il prit un habit magnifique, et sortit sans suite avec le joaillier, qui le fit passer par plusieurs rues détournées, afin que personne ne les observât, et l'introduisit enfin dans la maison, où ils commencèrent à s'entretenir jusqu'à l'arrivée de Schemselnihar.

Ils n'attendirent pas long-temps cette amante trop passionnée. Elle arriva après la prière du soleil couché avec sa confidente et deux autres esclaves. De pouvoir vous exprimer l'excès de joie dont les deux amans furent saisis à la vue l'un de l'autre, c'est une chose qui ne m'est pas possible. Ils s'assirent sur le sofa, et se regardèrent quelque temps sans pouvoir parler, tant ils étaient hors d'eux-mêmes! mais, quand l'usage de la parole leur fut revenu, ils se dédommagèrent bien de ce silence. Ils se dirent des choses si tendres, que le joaillier, la confidente

et les deux esclaves en pleurèrent. Le joaillier néanmoins essuya ses larmes pour songer à la collation, qu'il apporta lui-même. Les amans burent et mangèrent peu; après quoi s'étant tous deux remis sur le sofa, Schemselnihar demanda au joaillier s'il n'avait pas un luth ou quelque autre instrument. Le joaillier, qui avait eu soin de pourvoir à tout ce qui pouvait lui faire plaisir, lui apporta un luth. Elle mit quelques momens à l'accorder, et ensuite elle chanta.... »

Là s'arrêta Scheherazade, à cause du jour qui commençait à paraître. La nuit suivante elle poursuivit ainsi :

CCIV^e NUIT.

« Dans le temps que Schemselnihar charmait le prince de Perse en lui exprimant sa passion par des paroles qu'elle composait sur-le-champ, on entendit un grand bruit; et aussitôt un esclave, que le joaillier avait amené avec lui, parut tout effrayé, et vint dire qu'on enfonçait la porte, qu'il avait demandé qui c'était, mais qu'au lieu de répondre, on avait redoublé les coups. Le joaillier, alarmé, quitta Schemselnihar et le prince pour aller lui-même vérifier cette mauvaise nouvelle. Il était déjà dans la cour lorsqu'il entrevit dans l'obscurité une troupe de gens armés de haches et de sabres, qui avaient enfoncé la porte, et venaient droit à lui. Il se rangea au plus vite contre un mur; et, sans en être aperçu, il les vit passer au nombre de dix.

Comme il ne pouvait pas être d'un grand secours au prince de Perse et à Schemselnihar, il se contenta de les plaindre en lui-même, et prit le parti de la fuite. Il sortit de sa maison, et alla se réfugier chez un voisin qui n'était pas encore couché, ne doutant point que cette violence imprévue ne se fît par ordre du calife, qui avait sans doute été averti du rendez-vous de sa favorite avec le prince de Perse. De la maison où il s'était sauvé il entendait le grand bruit que l'on faisait dans la sienne, et ce bruit dura jusqu'à minuit. Alors, comme il lui semblait que tout y était tranquille, il pria le voisin de lui prêter un sabre; et, muni de cette arme, il sortit, s'avança jusqu'à la porte de la maison, entra dans la cour, où il aperçut avec frayeur un homme qui lui demanda qui il était. Il reconnut à la voix que c'était son esclave. « Comment as-tu fait, lui dit-il, pour éviter d'être pris par le guet? » « Seigneur, lui répondit l'esclave, je me suis caché dans un coin de la cour, et j'en suis sorti d'abord que je n'ai plus entendu de bruit. Mais ce n'est point le guet qui a forcé votre maison; ce sont des voleurs qui, ces jours passés, en ont pillé une dans ce quartier-ci. Il ne faut pas douter qu'ils n'aient remarqué la richesse des meubles que vous avez fait apporter ici; et qu'elle ne leur ait donné dans la vue. »

« Le joaillier trouva la conjecture de son esclave assez probable. Il visita sa maison, et vit en effet que les voleurs avaient enlevé le bel ameublement de la chambre où il avait reçu Schemselnihar et son amant, qu'ils avaient emporté sa vaisselle d'or et d'argent, et enfin qu'ils n'y

avaient pas laissé la moindre chose. Il en fut désolé. « O ciel, s'écria-t-il, je suis perdu sans ressource ! Que diront mes amis, et quelle excuse leur apporterai-je, quand je leur dirai que des voleurs ont forcé ma maison et dérobé ce qu'ils m'avaient si généreusement prêté ? Ne faudra-t-il pas que je les dédommage de la perte que je leur ai causée ? D'ailleurs que sont devenus Schemselnihar et le prince de Perse ? Cette affaire fera un si grand éclat, qu'il est impossible qu'elle n'aille pas jusqu'aux oreilles du calife. Il apprendra cette entrevue, et je servirai de victime à sa colère. » L'esclave, qui lui était fort affectionné, tâcha de le consoler. « A l'égard de Schemselnihar, lui dit-il, les voleurs apparemment se seront contentés de la dépouiller, et vous devez croire qu'elle se sera retirée en son palais avec ses esclaves : le prince de Perse aura eu le même sort. Ainsi, vous pouvez espérer que le calife ignorera toujours cette aventure. Pour ce qui est de la perte que vos amis ont faite, c'est un malheur que vous n'avez pu éviter. Ils savent bien que les voleurs sont en si grand nombre, qu'ils ont eu la hardiesse de piller non seulement la maison dont je vous ai parlé, mais même plusieurs autres des principaux seigneurs de la cour ; et ils n'ignorent pas que, malgré les ordres qui ont été donnés pour les prendre, on n'a pu encore se saisir d'aucun d'eux, quelque diligence qu'on ait faite. Vous en serez quitte en rendant à vos amis la valeur des choses qui ont été volées, et il vous restera encore, Dieu merci, assez de biens. »

En attendant que le jour parût, le joaillier fit

raccommoder par son esclave, le mieux qu'il fut possible, la porte de la rue qui avait été forcée; après quoi il retourna dans sa maison ordinaire avec son esclave, en faisant de tristes réflexions sur ce qui était arrivé. « Ebn Thaher, dit-il en lui-même, a été bien plus sage que moi; il avait prévu ce malheur où je me suis jeté en aveugle. Plût à Dieu que je ne me fusse jamais mêlé d'une intrigue qui me coûtera peut-être la vie ! »

A peine était-il jour, que le bruit de la maison pillée se répandit dans la ville, et attira chez lui une foule d'amis et de voisins, dont la plupart, sous prétexte de lui témoigner de la douleur de cet accident, étaient curieux d'en savoir le détail. Il ne laissa pas de les remercier de l'affection qu'ils lui marquaient; il eut au moins la consolation de voir que personne ne lui parlait de Schemselnihar, ni du prince de Perse; ce qui lui fit croire qu'ils étaient chez eux, ou qu'ils devaient être en quelque lieu de sûreté.

Quand le joaillier fut seul, ses gens lui servirent à manger; mais il ne mangea presque pas. Il était environ midi, lorsqu'un de ses esclaves vint lui dire qu'il y avait à la porte un homme qu'il ne connaissait pas, qui demandait à lui parler. Le joaillier, ne voulant pas recevoir un inconnu chez lui, se leva et alla lui parler à la porte. « Quoique vous ne me connaissiez pas, lui dit l'homme, je ne laisse pas de vous connaître, et je viens vous entretenir d'une affaire importante. » Le joaillier, à ces mots, le pria d'entrer. « Non, reprit l'inconnu, prenez plutôt la peine, s'il vous plaît, de venir avec moi jusqu'à vo-

tre autre maison. « Comment savez-vous, répliqua le joaillier, que j'aie une autre maison que celle-ci ? » « Je le sais, repartit l'inconnu. Vous n'avez seulement qu'à me suivre, et ne craignez rien ; j'ai quelque chose à vous communiquer qui vous fera plaisir. » Le joaillier partit aussitôt avec lui ; et après lui avoir raconté en chemin de quelle manière la maison où ils allaient avait été volée ; il lui dit qu'elle n'était pas dans un état à l'y recevoir.

Quand ils furent devant la maison, et que l'inconnu vit que la porte était à moitié brisée : « Passons outre, dit-il au joaillier, je vois bien que vous m'avez dit la vérité. Je vais vous mener dans un lieu où nous serons plus commodément. » En disant cela, ils continuèrent de marcher, et marchèrent tout le reste du jour sans s'arrêter. Le joaillier, fatigué du chemin qu'il avait fait, et chagrin de voir que la nuit s'approchait, et que l'inconnu marchait toujours sans lui dire où il prétendait le mener, commençait à perdre patience, lorsqu'ils arrivèrent à une place qui conduisait au Tigre. Dès qu'ils furent sur le bord du fleuve, ils s'embarquèrent dans un petit bateau, et passèrent de l'autre côté. Alors l'inconnu mena le joaillier par une longue rue où il n'avait été de sa vie ; et, après lui avoir fait traverser je ne sais combien de rues détournées, il s'arrêta à une porte qu'il ouvrit. Il fit entrer le joaillier, referma et barra la porte d'une grosse barre de fer, et le conduisit dans une chambre où il y avait dix autres hommes qui n'étaient pas moins inconnus au joaillier que celui qui l'avait amené.

Ces dix hommes reçurent le joaillier sans lui faire beaucoup de complimens. Ils lui dirent de s'asseoir ; ce qu'il fit. Il en avait grand besoin, car il n'était pas seulement hors d'haleine d'avoir marché si long-temps , la frayeur dont il était saisi de se voir avec des gens si propres à lui en causer ne lui aurait pas permis de demeurer debout. Comme ils attendaient leur chef pour souper , d'abord qu'il fut arrivé, on servit. Ils se lavèrent les mains, obligèrent le joaillier à faire la même chose, et à se mettre à table avec eux. Après le repas, ces hommes lui demandèrent s'il savait à qui il parlait. Il répondit que non, et qu'il ignorait même le quartier et le lieu où il était. « Racontez-nous votre aventure de cette nuit, lui dirent-ils, et ne nous déguisez rien. » Le joaillier, étonné de ce discours, leur répondit : « Messieurs, apparemment que vous en êtes déjà instruits? » « Cela est vrai, répliquèrent-ils, le jeune homme et la jeune dame qui étaient chez vous hier au soir nous en ont parlé ; mais nous la voulons savoir de votre propre bouche. » Il n'en fallut pas davantage pour faire comprendre au joaillier qu'il parlait aux voleurs qui avaient forcé et pillé sa maison. « Messieurs, s'écria-t-il, je suis fort en peine de ce jeune homme et de cette jeune dame ; ne pourriez-vous pas m'en donner des nouvelles?... »

Scheherazade, en cet endroit, s'interrompit pour avertir le sultan des Indes que le jour paraissait, et elle demeura dans le silence. La nuit suivante, elle reprit ainsi son discours :

CCV° NUIT.

« Sire, dit-elle, sur la demande que le joaillier fit aux voleurs, s'ils ne pouvaient pas lui apprendre des nouvelles du jeune homme et de la jeune dame : « N'en soyez pas en peine davantage, reprirent-ils ; ils sont en lieu de sûreté, ils se portent bien. » En disant cela, ils lui montrèrent deux cabinets, et ils l'assurèrent qu'ils y étaient chacun séparément. « Ils nous ont appris, ajoutèrent-ils, qu'il n'y a que vous qui ayez connaissance de ce qui les regarde. Dès que nous l'avons su, nous avons eu pour eux tous les égards possibles à votre considération. Bien loin d'avoir usé de la moindre violence, nous leur avons fait au contraire toutes sortes de bons traitemens, et personne de nous ne voudrait leur avoir fait le moindre mal. Nous vous disons la même chose de votre personne, et vous pouvez prendre toute sorte de confiance en nous. »

« Le joaillier, rassuré par ce discours, et ravi de ce que le prince de Perse et Schemselnihar avaient la vie sauve, prit le parti d'engager davantage les voleurs dans leur bonne volonté. Il les loua, il les flatta, et leur donna mille bénédictions. « Seigneurs, leur dit-il, j'avoue que je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais c'est un très-grand bonheur pour moi de ne vous être pas inconnu, et je ne puis assez vous remercier du bien que cette connaissance m'a procuré de

votre part. Sans parler d'une si grande action d'humanité, je vois qu'il n'y a que des gens de votre sorte capables de garder un secret si fidèlement, qu'il n'y a pas lieu de craindre qu'il soit jamais révélé; et, s'il y a quelque entreprise difficile, il n'y a qu'à vous en charger, vous savez en rendre un bon compte par votre ardeur, par votre courage, par votre intrépidité. Fondé sur des qualités qui vous appartiennent à si juste titre, je ne ferai pas difficulté de vous raconter mon histoire et celle des deux personnes que vous avez trouvées chez moi, avec toute la fidélité que vous m'avez demandée. »

« Après que le joaillier eut pris ces précautions pour intéresser les voleurs dans la confiance entière de ce qu'il avait à leur révéler, qui ne pouvait produire qu'un bon effet, autant qu'il pouvait le juger, il leur fit, sans rien omettre, le détail des amours du prince de Perse et de Schemselnihar, depuis le commencement jusqu'au rendez-vous qu'il leur avait procuré dans sa maison.

Les voleurs furent dans un grand étonnement de toutes les particularités qu'ils venaient d'entendre. « Quoi ! s'écrièrent-ils quand le joaillier eut achevé, est-il bien possible que le jeune homme soit l'illustre Ali Ebn Becar, prince de Perse, et la jeune dame, la belle et la célèbre Schemselnihar? » Le joaillier leur jura que rien n'était plus vrai que ce qu'il leur avait dit; et il ajouta qu'il ne devait pas trouver étrange que des personnes si distinguées eussent eu de la répugnance à se faire connaître.

Sur cette assurance, les voleurs allèrent se

jeter aux pieds du prince et de Schemselnihar l'un après l'autre, et il les supplièrent de leur pardonner, en leur protestant qu'il ne serait rien arrivé de ce qui s'était passé, s'ils eussent été informés de la qualité de leurs personnes avant de forcer la maison du joaillier. « Nous allons tâcher, ajoutèrent-ils, de réparer la faute que nous avons commise. » Ils revinrent au joaillier: « Nous sommes bien fâchés, lui dirent-ils, de ne pouvoir vous rendre tout ce qui a été enlevé chez vous, dont une partie n'est plus en notre disposition. Nous vous prions de vous contenter de l'argenterie que nous allons vous remettre entre les mains. »

Le joaillier s'estima trop heureux de la grace qu'on lui faisait. Quand les voleurs lui eurent livré l'argenterie, ils firent venir le prince de Perse et Schemselnihar, et leur dirent de même qu'au joaillier, qu'ils allaient les ramener en un lieu d'où ils pourraient se retirer chacun chez soi; mais qu'auparavant ils voulaient qu'ils s'engageassent par serment de ne les pas déceler. Le prince de Perse, Schemselnihar et le joaillier leur dirent qu'ils auraient pu se fier à leur parole; mais, puisqu'ils le souhaitaient, qu'ils juraient solennellement de leur garder une fidélité inviolable. Aussitôt les voleurs, satisfaits de leur serment, sortirent avec eux.

Dans le chemin, le joaillier, inquiet de ne pas voir la confidente ni les deux esclaves, s'approcha de Schemselnihar, et la supplia de lui apprendre ce qu'elles étaient devenues. « Je n'en sais aucune nouvelle, répondit-elle. Je ne puis vous dire autre chose, sinon qu'on nous enleva

de chez vous, qu'on nous fit passer l'eau, et que nous fûmes conduits à la maison d'où nous venons. »

Schemselnihar et le joaillier n'eurent pas un plus long entretien ; ils se laissèrent conduire par les voleurs avec le prince, et ils arrivèrent au bord du fleuve. Les voleurs prirent un bateau, s'embarquèrent avec eux, et les passèrent à l'autre bord.

Dans le temps que le prince de Perse, Schemselnihar et le joaillier débarquaient, on entendit un grand bruit du guet à cheval qui accourait, et il arriva dans le moment que le bateau ne faisait que de déborder, et qu'il repassait les voleurs à toute force de rames.

Le commandant de la brigade demanda au prince, à Schemselnihar et au joaillier, d'où ils venaient si tard, et qui ils étaient. Comme ils étaient saisis de frayeur, et que d'ailleurs ils craignaient de dire quelque chose qui leur fit tort, ils demeurèrent interdits. Il fallait parler cependant ; c'est ce que fit le joaillier, qui avait l'esprit un peu plus libre. « Seigneur, répondit-il, je puis vous assurer premièrement que nous sommes d'honnêtes personnes de la ville. Les gens qui sont dans le bateau qui vient de nous débarquer, et qui repasse de l'autre côté, sont des voleurs qui forcèrent la dernière nuit la maison où nous étions. Ils la pillèrent, et nous emmenèrent chez eux, où, après les avoir pris par toutes les voies de douceur que nous avons pu imaginer, nous avons enfin obtenu notre liberté, et ils nous ont ramenés jusqu'ici. Ils nous ont même rendu une bonne partie du bu-

tin qu'ils avaient fait, que voici. » En disant cela, il montra au commandant le paquet d'argenterie qu'il portait. Le commandant ne se contenta pas de cette réponse du joaillier; il s'approcha de lui et du prince de Perse, et les regarda l'un après l'autre. « Dites-moi au vrai, reprit-il en s'adressant à eux, qui est cette dame, d'où vous la connaissez, et en quel quartier vous demeurez? »

Cette demande les embarrassa fort, et ils ne savaient que répondre. Schemselnihar franchit la difficulté. Elle tira le commandant à part, et elle ne lui eut pas plutôt parlé, qu'il mit pied à terre avec de grandes marques de respect et d'honnêteté. Il commanda aussitôt à ses gens de faire venir deux bateaux.

Quand les bateaux furent venus, le commandant fit embarquer Schemselnihar dans l'un, et le prince de Perse et le joaillier dans l'autre, avec deux de ses gens dans chaque bateau, avec ordre de les accompagner chacun jusqu'où ils devaient aller. Les deux bateaux prirent chacun une route différente. Nous ne parlerons présentement que du bateau où étaient le prince de Perse et le joaillier.

Le prince de Perse, pour épargner la peine aux conducteurs qui lui avaient été donnés et au joaillier, leur dit qu'il mènerait le joaillier chez lui, et leur nomma le quartier où il demeurerait. Sur cet enseignement, les conducteurs firent aborder le bateau devant le palais du calife. Le prince de Perse et le joaillier en furent dans une grande frayeur, dont ils n'osèrent rien témoigner. Quoiqu'ils eussent entendu l'ordre que le

commandant avait donné, ils ne laissèrent pas néanmoins de s'imaginer qu'on allait les mettre au corps-de-garde, pour être présentés au calife le lendemain.

Ce n'était pas là cependant l'intention des conducteurs. Quand ils les eurent fait débarquer, comme ils avaient à aller rejoindre leur brigade, ils les recommandèrent à un officier de la garde du calife, qui leur donna deux de ses soldats pour les conduire par terre à l'hôtel du prince de Perse, qui était assez éloigné du fleuve. Ils y arrivèrent enfin, mais tellement las et fatigués, qu'à peine ils pouvaient se mouvoir.

Avec cette grande lassitude, le prince de Perse était d'ailleurs si affligé du contretemps malheureux qui lui était arrivé, à lui et à Schemsel-nihar, et qui lui ôtait désormais l'espérance d'une autre entrevue, qu'il s'évanouit en s'asseyant sur son sofa. Pendant que la plus grande partie de ses gens s'occupaient à le faire revenir, les autres s'assemblèrent autour du joaillier, et le prièrent de leur dire ce qui était arrivé au prince, dont l'absence les avait mis dans une inquiétude inexprimable....

Scheherazade s'interrompit à ces derniers mots, et se tut à cause du jour dont la clarté commençait à se faire voir. Elle reprit son discours la nuit suivante et dit au sultan des Indes :

CCVI^e NUIT.

« SIRE, je disais hier à votre majesté, que, pendant que l'on était occupé à faire revenir le prince de son évanouissement, d'autres de ses gens avaient demandé au joaillier ce qui était arrivé à leur maître. Le joaillier, qui n'avait garde de leur révéler rien de ce qu'il ne leur appartenait pas de savoir, leur répondit que la chose était extraordinaire; mais que ce n'était pas le temps d'en faire le récit, et qu'il fallait mieux songer à secourir le prince. Par bonheur, le prince de Perse revint à lui en ce moment; et ceux qui lui avaient fait cette demande avec empressement s'écartèrent et demeurèrent dans le respect, avec beaucoup de joie de ce que l'évanouissement n'avait pas duré plus long-temps.

Quoique le prince de Perse eût recouvré sa connaissance, il demeura néanmoins dans une si grande faiblesse, qu'il ne pouvait ouvrir la bouche pour parler. Il ne répondait que par signes, même à ses parens qui lui^{l'} parlaient. Il était encore en cet état le lendemain matin, lorsque le joaillier prit congé de lui. Le prince ne lui répondit que par un clin d'œil, en lui tendant la main; et, comme il vit qu'il était chargé du paquet d'argenterie que les voleurs lui avaient rendu, il fit signe à un de ses gens de le prendre et de le porter jusque chez lui.

On avait attendu le joaillier avec une grande

impatience dans sa famille, le jour qu'il était sorti avec l'homme qui l'était venu demander, et que l'on ne connaissait pas, et l'on n'avait pas douté qu'il ne lui fût arrivé quelque autre affaire pire que la première, dès que le temps où il devait être revenu fut passé. Sa femme, ses enfans et ses domestiques en étaient dans de grandes alarmes, et ils en pleuraient encore lorsqu'il arriva. Ils eurent de la joie de le revoir; mais ils furent troublés de ce qu'il était extrêmement changé depuis le peu de temps qu'ils ne l'avaient vu. La longue fatigue du jour précédent, et la nuit qu'il avait passé dans de grandes frayeurs et sans dormir, étaient la cause de ce changement, qui l'avait rendu à peine reconnaissable. Comme il se sentait lui-même fort abattu, il demeura deux jours chez lui à se remettre, et il ne vit que quelques-uns de ses amis les plus intimes, à qui il avait commandé qu'on laissât l'entrée libre.

Le troisième jour, le joaillier, qui sentit ses forces un peu rétablies, crut qu'elles augmenteraient s'il sortait pour prendre l'air. Il alla à la boutique d'un riche marchand de ses amis, avec qui il s'entretint assez long-temps. Comme il se levait pour prendre congé de son ami et se retirer, il aperçut une femme qui lui faisait signe, et il la reconnut pour la confidente de Schemselnihar. Entre la crainte et la joie qu'il en eut, il se retira plus promptement, sans la regarder. Elle le suivit, comme il s'était bien douté qu'elle le ferait, parce que le lieu où il était n'était pas commode pour s'entretenir avec elle. Comme il marchait un peu vite, la confidente, qui ne

pouvait le suivre du même pas , lui criait de temps en temps de l'attendre. Il l'entendait bien ; mais après ce qui lui était arrivé , il ne pouvait pas lui parler en public, de peur de donner lieu de soupçonner qu'il eût ou qu'il eût eu commerce avec Schemselnihar. En effet , on savait dans Bagdad qu'elle appartenait à cette favorite, et qu'elle faisait toutes ses emplettes. Il continua du même pas , et arriva à une mosquée qui était peu fréquentée, et où il savait bien qu'il n'y aurait personne. Elle y entra après lui, et ils eurent toute la liberté de s'entretenir sans témoins.

Le joaillier et la confidente de Schemselnihar se témoignèrent réciproquement combien ils avaient de joie de se revoir , après l'aventure étrange causée par les voleurs , et leur crainte l'un pour l'autre , sans parler de celle qui regardait leur propre personne.

Le joaillier voulait que la confidente commençât par lui raconter comment elle avait échappé avec les deux esclaves , et qu'elle lui apprît ensuite des nouvelles de Schemselnihar , depuis qu'il ne l'avait vue. Mais la confidente lui marqua un si grand empressement de savoir auparavant ce qui lui était arrivé depuis leur séparation si imprévue, qu'il fut obligé de la satisfaire. « Voilà, dit-il en achevant, ce que vous désiriez d'apprendre de moi : apprenez-moi, je vous prie, à votre tour, ce que je vous ai déjà demandé. »

« Dès que je vis paraître les voleurs, dit la confidente, je m'imaginai , sans les bien examiner, que c'était des soldats de la garde du calife ; que le calife avait été informé de la sortie de Schemselnihar, et qu'il les avait envoyés pour lui ôter

la vie, au prince de Perse et à nous tous. Prévenue de cette pensée, je montai sur le champ à la terrasse du haut de votre maison, pendant que les voleurs entrèrent dans la chambre où étaient le prince de Perse et Schemselnihar. Les deux esclaves de Schemselnihar furent diligentes à me suivre. De terrasse en terrasse, nous arrivâmes à celle d'une maison d'honnêtes gens, qui nous reçurent avec beaucoup d'honnêteté, et chez qui nous passâmes la nuit. Le lendemain matin, après que nous eûmes remercié le maître de la maison du plaisir qu'il nous avait fait, nous retournâmes au palais de Schemselnihar. Nous y rentrâmes dans un grand désordre, et d'autant plus affligées, que nous ne savions quel avait été le destin de nos deux amans infortunés. Les autres femmes de Schemselnihar furent étonnées de voir que nous revenions sans elle. Nous leur dîmes, comme nous en étions convenues, qu'elle était demeurée chez une dame de ses amies, et qu'elle devait nous envoyer appeler pour aller la reprendre quand elle voudrait revenir, et elles se contentèrent de cette excuse. Je passai cependant la journée dans une grande inquiétude. La nuit venue, j'ouvris la petite porte de derrière, et je vis un petit bateau sur le canal détourné du fleuve qui y aboutit. J'appelai le batelier, et le priai d'aller, de côté et d'autre le long du fleuve, voir s'il n'apercevait pas une dame, et, s'il la rencontrait, de l'amener. J'attendis son retour avec les deux esclaves qui étaient dans la même peine que moi ; et il était déjà près de minuit lorsque le même bateau arriva avec deux hommes dedans, et une femme couchée sur la poupe. Quand

Le bateau fut abordé, les deux hommes aidèrent la femme à se lever et à débarquer, et je la reconnus pour Schémelnihar, avec une joie de la revoir et de ce qu'elle était retrouvée, que je ne puis exprimer...

Scheherazade finit ici son discours pour cette nuit. Elle reprit le même conte la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

CLXIII ^e NUIT.	5
CLXIV ^e NUIT.	7
CLXV ^e NUIT.	10
CLXVI ^e NUIT.	15
Histoire du barbier.	19
CLXVII ^e NUIT.	20
Histoire du premier frère du barbier.	23
CLXVIII ^e NUIT.	24
CLXIX ^e NUIT.	27
CLXX ^e NUIT.	30
Histoire du second frère du barbier.	31
CLXXI ^e NUIT.	34
CLXXII ^e NUIT.	38
CLXXIII ^e NUIT.	40
Histoire du troisième frère du barbier.	ib.

CLXXIV ^e NUIT.	45
Histoire du quatrième frère du barbier.	48
CLXXV ^e NUIT.	52
CLXXVI ^e NUIT.	55
Histoire du cinquième frère du barbier.	<i>ib.</i>
CLXXVII ^e NUIT.	59
CLXXVIII ^e NUIT.	63
CLXIX ^e NUIT.	67
CLXXX ^e NUIT.	70
Histoire du sixième frère du barbier.	72
CLXXXI ^e NUIT.	75
CLXXXII ^e NUIT.	80
CLXXXIII ^e NUIT.	84
CLXXXIV ^e NUIT.	86
CLXXXV ^e NUIT.	89
Histoire d'Aboulhassan Ali Ebn Becar et de Schemselnihar, favorite du ca- life Haroun Al-Raschid.	<i>ib.</i>
CLXXXVI ^e NUIT.	94
CLXXXVII ^e NUIT.	99
CLXXXVIII ^e NUIT.	102
CLXXXIX ^e NUIT.	107
CXC ^e NUIT.	111
CXCI ^e NUIT.	115
CXCII ^e NUIT.	120
CXCIII ^e NUIT.	124
CXCIV ^e NUIT.	129
CXCV ^e NUIT.	132
Lettre de Schemselnihar au prince de Ali Ebn Becar.	133
CXCVI ^e NUIT.	135

TABLE DES MATIÈRES.	131
CXCVII^e NUIT.	136
Réponse du prince de Perse à la lettre de Schemselnihar.	137
CXCVIII^e NUIT.	139
CXCIX^e NUIT.	145
CC^e NUIT.	147
CCI^e NUIT.	151
Lettre de Schemselnihar au prince de Perse	<i>ib.</i>
CCII^e NUIT.	154
Réponse du prince de Perse à Schem- selnihar.	155
CCIII^e NUIT.	159
CCIV^e NUIT.	162
CCV^e NUIT.	168
CCVI^e NUIT.	174

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.